LE TEXAS

ET SA RÉVOLUTION.

PREMIÈRE PARTIE.

La révolution qui a fait sous nos yeux de la province mexicaine du Texas une république indépendante, est à la fois un des plus singuliers évènemens de l'histoire contemporaine et un des faits qui exerceront la plus grande influence sur l'avenir politique et social de l'Amérique du Nord. Les gigantesques progrès de ce nouvel état, l'accroissement extraordinaire de sa population, le mouvement qu'il imprime aux esprits et aux intérêts matériels dans le sein des Etats-Unis, le long du golfe du Mexique et dans toutes les provinces septentrionales de la république mexicaine entre l'Océan atlantique et la mer de Californie, l'importance que lui donnent dans le système commercial du monde ses immenses facultés de production, tels sont les motifs qui doivent en ce moment attirer sur le Texas l'at-

tention de l'Europe. Le gouvernement français a eu raison de ne pas hésiter plus long-temps à reconnaître une indépendance que la victoire de San-Jacinto avait solidement établie, et qui, depuis cette époque, n'a pas couru le moindre danger, malgré les vaines protestations et les armemens illusoires du Mexique. Il aurait commis une grande faute, si, par excès de ménagemens pour une puissance à laquelle nous en devons bien peu, il avait négligé l'occasion de fonder sur des bases équitables et avantageuses nos relations de politique et de commerce avec un pays qui s'élèvera infailliblement à un très haut degré de prospérité. Je sais que les ennemis du Texas invoquent des considérations d'une autre nature pour flétrir sa révolution et son gouvernement; mais n'eût-il pas été impolitique et contraire aux vrais principes du droit des gens de se refuser à conclure des traités avec le Texas, parce que sa constitution n'a pas proclamé l'abolition de l'esclavage, et parce que la question de l'esclavage serait étroitement liée aux évènemens qui l'ont détaché de la république mexicaine? Le gouvernement français ne devait pas se préoccuper de ces circonstances; il n'était pas juge compétent d'une aussi redoutable question, et il lui suffisait de savoir que le Texas entendait se conformer aux lois générales du monde civilisé sur l'abolition de la traite.

Je crois qu'il serait inutile de donner plus de développement à ces considérations préliminaires. L'importance du Texas, la grandeur du rôle qu'il est appelé à jouer, l'activité féconde de la race anglo-mexicaine menaçant déjà sur son propre territoire la race espagnole dégénérée du Mexique, ce sont là des faits qui ont vivement saisi les imaginations et frappé tous les esprits sérieux. On accueillera sans doute avec intérêt, comme on peut le faire avec une entière confiance, ces souvenirs tout frais encore d'un voyageur qui a cherché à bien voir, qui a visité les villes naissantes du Texas depuis la Sabine jusqu'au Rio de las Nueces, qui a remonté ses beaux fleuves, dont les rives sont déjà largement exploitées par l'industrie et le commerce, qui a traversé ses solitudes inexplorées pour la plupart, mais dont la physionomie change tous les jours sous les pas du planteur, et qui en a rapporté un vif sentiment d'admiration pour ce vaste et magnifique pays, auquel les hommes ont enfin cessé de manquer.

La Sabine à l'est, la rivière Rouge au nord, à l'ouest une chaîne de montagnes dont le versant oriental donne naissance aux affluens du cours supérieur du Brazos, à ceux du Colorado et au Colorado lui-même; puis, dans la direction du nord-ouest au sud-est, pour compléter la frontière occidentale, le Rio de las Nueces, jusqu'à la

mer; enfin au midi le golfe du Mexique entre l'embouchure de la Sabine et celle du Nueces : telles sont à peu près les grandes lignes naturelles qui marquent sur la carte la délimitation du Texas. Pour les faire coïncider de tous les côtés, il faut tirer entre quelques-unes de ces lignes naturelles, dans une direction ou dans l'autre, des lignes conventionnelles ou imaginaires, qui n'existent guère, pour la plupart, que sur le papier, et qu'on trouvera indiquées sur toutes les bonnes cartes du Mexique. Le vaste territoire ainsi délimité touche aux États-Unis par l'est et une partie de la frontière du nord, et au Mexique, sauf les futurs contingens, par toutes les autres frontières. Les états de la confédération anglo-américaine limitrophes du Texas sont la Louisiane et l'Arkansas; les provinces mexicaines sont celles du Nouveau-Mexique, de Chihuahua et de Cohahuila. A l'époque du voyage de M. de Humboldt à la Nouvelle-Espagne, l'intendant de San-Luis-Potosi, dont la province du Texas dépendait sous le rapport administratif, regardait comme sa limite orientale le Rio Mermentas ou Mexicana, qui débouche dans le golfe du Mexique, à l'est de la Sabine; mais, par l'art. 3 du traité de Washington du 22 février 1819, conclu avec l'Espagne, les États-Unis ont avancé leur frontière à l'ouest jusqu'à la Sabine. En ce moment même, l'état d'Arkansas sollicite du congrès la démarcation plus précise de ses limites du côté du Texas; et quand la nouvelle république aura été reconnue par son ancienne métropole, il y aura aussi une question de frontières à décider entre elle et le Mexique. Par exemple, un ouvrage sur le Texas, publié à New-York en 1838 par le révérend M. Newell, me paraît reculer beaucoup trop au nord les limites de ce pays, quand il les étend jusqu'au 42e degré de latitude, sur le parallèle du Massachussets et du Connecticut. Il me semble qu'une pareille extension empiète terriblement sur la province espagnole de Santa-Fé ou du Nouveau-Mexique. Actuellement les États-Unis, le Texas et le Mexique ne se disputent guère respectivement que des déserts, comme dans le siècle dernier l'Angleterre et la France, à propos du Canada, de la vallée du Mississipi et de la Louisiane; mais la population marche vite dans ces solitudes d'aujourd'hui, qui seront défrichées demain, et ces questions de frontières, qui embrassent la possession de grandes lignes navigables, comme le Rio Bravo del Norte, ou de grands débouchés commerciaux, sont dès à présent fort importantes. On en jugera par quelques détails que je donnerai plus tard.

Je ne chercherai pas à indiquer entre quels degrés de latitude et

de longitude se trouve compris le Texas, parce qu'il faudrait, pour le faire même vaguement, une analyse trop minutieuse de ses élémens territoriaux. On évalue sa surface à 165,000 milles carrés, ou 104,560,000 acres anglaises, ce qui équivaut approximativement à 42,000,000 d'hectares. Il y a donc assez de place pour un grand peuple sur un territoire aussi étendu, quoique ces chiffres soient bien loin des 4 ou 500,000 milles carrés assignés par M. Chester Newell à la superficie du Texas. Laissons là ces détails arides, et occupons-nous de la physionomie du pays. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour voir que le Texas est une des contrées les mieux arrosées qu'il y ait au monde. En allant de l'est à l'ouest, on n'y compte pas moins de neuf fleuves ou rivières considérables, qui sont le Rio-Nueces, le San-Antonio, le Guadalupe, le Colorado, le Brazos, le San-Jacinto, le Rio-Trinidad, le Naches et la Sabine : le plus grand nombre ont leur embouchure dans le golfe du Mexique; les autres se jettent, non loin de la mer, dans le fleuve principal qui y verse directement ses eaux. Une multitude de cours d'eau secondaires sillonnent de tous côtés la plaine immense, dont les profondeurs sont accessibles, sur une direction presque uniforme du nord-ouest, en partant de la mer, par les grands fleuves que je viens d'énumérer. De la Sabine au Rio-Bravo, cette plaine est pour ainsi dire entièrement de niveau sur le littoral du golfe, et peu élevée au-dessus des eaux de la mer. Plus onduleuse à mesure qu'on remonte vers le nord, elle se couvre de quelques collines à l'est, entre le bassin de la rivière Rouge et celui du Rio-Trinidad, et elle présente à l'ouest une chaîne de montagnes assez hautes, à laquelle on a donné le nom de *Sierra de San-Saba*.

Les cours d'eau qui sillonnent le Texas se ressemblent tous; ils sont tous profondément encaissés dans les couches meubles de la prairie, et offrent cette physionomie torrentueuse qu'affectent la plupart des rivières de la Nouvelle-Espagne; la navigation y est quelquefois arrêtée par des *rapides*, et presque tous ont à leur embouchure des barres dont le passage n'est pas toujours sans danger. La première que j'ai vue est celle du *Poisson-Rouge*, à l'embouchure du San-Jacinto, dans la baie de Galveston. Celle de Brazos nuira certainement à l'importance que prend la ville naissante de Velasco; mais il y a trop d'activité dans la race anglo-américaine pour que ces obstacles naturels ne soient pas bientôt détruits, vaincus ou éludés, partout où la chose sera possible. C'est ainsi qu'en 1838 j'ai vu disparaître le *raft* qui avait obstrué jusqu'alors la navigation du Colorado, un des plus beaux fleuves du Texas. Un peu au-dessus de l'em-

bouchure, à quelques milles au nord de Matagorda, s'était accumulée, sur une étendue de trois ou quatre milles, une masse énorme de débris de troncs d'arbres et de bois flotté. Les Texiens de Colorado, jaloux de rendre à leur pays une voie de communication aussi importante, ont entrepris sous mes yeux la destruction de ce *raft*, et en peu de temps ils y avaient pratiqué un canal assez large pour qu'un bateau parti de Bastrop, dans la partie supérieure du fleuve, pût facilement gagner Matagorda (1). Ce travail est du reste un des plus utiles que les citoyens de la nouvelle république aient accompli depuis la déclaration de leur indépendance. L'émigration se porte vivement sur le Colorado, et semble même vouloir momentanément s'arrêter sur ses bords.

C'est par le San-Jacinto que je suis entré dans le Texas. Rien n'était plus frappant que le contraste des solitudes vierges que nous traversions, avec le bateau à vapeur qui nous transportait. Des deux côtés du fleuve, une nature sauvage, des prairies incultes, couvertes de grandes herbes, aucune trace de l'homme, de ses œuvres, de ses besoins; mais sur ce fleuve, incessamment battu par notre puissante machine, l'art moderne représenté par une de ses plus merveilleuses créations, l'industrie qui change la face du monde, la civilisation résumée dans un de ses instrumens les plus énergiques! Il y avait bien là de quoi remuer l'imagination, et fournir à la pensée un noble aliment. Autour de moi on n'avait pas l'air d'y songer : les gens avec qui je voyageais, appartiennent à une race qui fait de grandes choses sans la moindre poésie. On apercevait çà et là, au milieu de la prairie sans bornes qu'arrose le San-Jacinto, des bou-

(1) C'est surtout dans la Louisiane que les *rafts* se présentent sur une échelle vraiment gigantesque. La rivière Rouge en avait un, non loin de son embouchure, qui vient d'être détruit, grace aux soins de la législature de l'état. Il en existe un autre très considérable sur l'Atchafalaya, branche du Mississipi, que l'on regarde comme l'ancien lit de la rivière Rouge. Darby en a donné les dimensions en 1816. Il avait à cette époque dix milles de long et environ six cent soixante pieds de large. Ce pont naturel avait été formé par des accumulations successives de bois flotté. Il s'élevait et s'abaissait alternativement avec le niveau des eaux, et, quoiqu'il ne fût pas fixé, mille végétaux croissaient à sa surface, comme s'ils eussent habité la terre ferme. Le plus monstrueux que je connaisse est celui qui existe sur la Ouachita, l'un des affluens de la rivière Rouge : il a dix-sept lieues de long. On le décrivait en 1804 comme un pont naturel, sur lequel poussaient toutes les plantes de la forêt voisine, sans en excepter les plus grands arbres. La rivière se dérobait complètement aux yeux du voyageur sous ce singulier radeau, et sur plusieurs points on la traversait tout entière sans se douter de son existence.

quets de grands arbres, espèces d'îlots sur un océan de verdure. Quelquefois la forêt s'avançait jusqu'aux bords du fleuve, et le suivait dans tous ses détours. La végétation n'est pas moins riche que variée dans cette partie du Texas. Aux *taxodium distichum*, aux *juniperus* et aux pins que j'avais remarqués d'abord, succédèrent, en remontant le San-Jacinto, de magnifiques bouquets de chênes, entremêlés d'énormes magnolias à grandes fleurs. Le cyprès chauve de la Louisiane et de beaux lauriers se montraient aussi de temps en temps, et, quoique peu accidenté, le pays n'était ni monotone ni triste. Nous avions éprouvé dans la baie de Galveston un froid assez vif; mais, à mesure que nous nous éloignions de la côte, la température s'élevait sensiblement; l'air était très calme, et le sifflement de la vapeur troublait seul le silence de la solitude. Si la végétation était assez belle pour nous faire admirer le désert, la nature vivante, qui se montrait à nous sous des formes plus animées que neuves, suffisait aussi pour l'égayer. Des troupeaux de daims passaient dans l'éloignement; des milliers d'oiseaux voltigeaient autour de nous; des bandes immenses de pélicans se laissaient approcher sans témoigner la moindre frayeur, et la nappe d'eau que sillonnait le *steamer* était couverte de canards et d'oies sauvages. On voyait sur les arbres des deux rives une espèce de vautour qui est tolérée à la Nouvelle-Orléans sous prétexte d'utilité publique.

Lynchburg est la première ville que j'aie vue du continent texien. Elle est située sur la rive droite du San-Jacinto, un peu au-dessous du point où ce fleuve reçoit le *Buffalo-Bayou*. Quelques maisons formaient la ville naissante de Lynchburg, et déjà on y remarquait des chantiers en activité; j'y ai vu un schooner en réparation, et tout indiquait une vocation commerciale pour laquelle la nature a préparé de grandes ressources. Le *steamer* ne s'y arrêta que le temps nécessaire pour prendre quelques passagers. Le général Houston, ex-président de la république, était du nombre. Le soir même, nous visitâmes avec lui, sur les bords du Buffalo-Bayou, dans lequel nous étions entrés, le champ de bataille de San-Jacinto. Comme la navigation devenait difficile et dangereuse pendant l'obscurité, le bateau fut amarré à de grands arbres, sur la rive gauche du Bayou, et les voyageurs s'arrangèrent pour passer la nuit de leur mieux. Les hommes de l'équipage sautèrent à terre, mirent le feu à des arbres, et se couchèrent autour du feu. Pour moi, je revins à bord, après ma petite excursion sur le champ de bataille, que je trouvai encore jonché de squelettes d'hommes et de chevaux.

Le lendemain de bonne heure, on se remit en route; mais il fallut s'avancer avec précaution, à cause des sinuosités infinies du cours d'eau que nous remontions, de son rétrécissement en certains endroits, et des troncs d'arbres enfoncés dans la vase, qui gênaient souvent la navigation. Nous retrouvions là les redoutables *chicots* des fleuves de la Louisiane. Ce n'était plus une rivière que nous parcourions, c'était un ravin profondément encaissé entre deux murs, au-dessus desquels se croisaient et s'entrelaçaient des arbres, qui souvent laissaient à peine distinguer le ciel. La prairie avait disparu : nous traversions une épaisse forêt. Nous passâmes devant Harrisburg, ou plutôt devant ses ruines, car cette petite ville portait encore les traces de l'incendie auquel Santa-Anna l'a livrée pendant la guerre de 1836, et la population, attirée par Houston, qui était alors le siége du gouvernement, n'était pas revenue tout entière sur son ancien territoire.

Houston, qui porte le nom du premier président de la république texienne, est bâtie, comme Harrisburg, sur la rive droite du Buffalo-Bayou, et à la tête de la navigation de cette rivière, qu'on ne peut pas remonter plus loin. Je ne dirai pas qu'Houston est déjà une grande ville, quoique ce soit une capitale; mais au moins c'est une ville. La principale rue, *Main-Street*, qui est tirée au cordeau et assez belle pour le pays, vient déboucher sur la rivière : plusieurs autres, parallèles au Bayou, coupent la grande rue à angles droits; les trottoirs ne sont qu'indiqués, et les constructions achevées laissent entre elles des vides considérables. C'était au commencement de 1838 que je voyais Houston; deux années y auront changé bien des choses, et je suis sûr que je m'y reconnaîtrais à peine. Cependant la translation du siége du gouvernement à Austin, sur le Colorado, beaucoup plus à l'ouest, a dû arrêter le développement de la première capitale du Texas

Tout, dans ces villes improvisées en quelques mois, est encore à l'état d'ébauche très imparfaite. Il y règne une confusion assez piquante et une sorte de chaos dont rien, en Europe, ne saurait donner l'idée. Ainsi nous trouvâmes le débarcadère encore obstrué par d'énormes troncs d'arbres; on a laissé debout, dans les rues, de grands pieds de pin austral; la pente qui mène de la rivière à la ville est très raide, et l'on y trébuche à chaque pas sur les souches qui l'encombrent. A côté de maisons d'assez belle apparence, mais dont le bois a fait néanmoins tous les frais, on rencontre çà et là ces cabanes de sauvages appelées *log-houses* aux États-Unis. Enfin, pour dernier

trait à ce tableau, on voyait, dans *Main-Street* et près du Capitole, deux tentes énormes qui feraient honneur à un chef de Tartares ou de Bédouins.

On ne comptait pas alors à Houston moins de deux cents maisons et de quinze cents habitans. Ceux-ci se multipliaient pour ainsi dire par une activité surhumaine; mais ils manquent de femmes, comme les Romains avant l'enlèvement des Sabines. Je fus surtout frappé de cette disproportion numérique entre les deux sexes en arrivant à Houston, parce que la population tout entière, inquiète sur le sort de notre *steamer*, se porta au-devant de nous. Cela se conçoit facilement : le Texas est une colonie toute récente des États-Unis. On remarque le même phénomène dans toutes les populations *adventices*, formées, comme celle-ci, d'émigrans, qui sont pour la plupart des jeunes gens hardis et vigoureux, allant chercher fortune ailleurs que sur leur sol natal. Les femmes sont en minorité dans les possessions australiennes de l'Angleterre, et il en a été long-temps ainsi dans les possessions espagnoles du Nouveau-Monde, bien qu'au Mexique et au Pérou les Européens aient trouvé aussitôt à épouser des femmes indigènes. Mais ce vide ne tardera pas à être comblé dans le Texas.

Les environs d'Houston ne sont pas peuplés. La colonisation de cette partie du Texas ne remonte pas à plus de quatre ou cinq ans. Les premiers colons s'étaient portés plus à l'ouest, sur le Brazos, et, à l'époque de mon séjour, un grand nombre de ceux que je voyais arriver dans la ville ne s'y arrêtaient pas; mais leur passage lui donnait une physionomie très animée. Ils étaient à cheval, armés presque tous du trop fameux *bowie knife*, instrument terrible que les gens de l'ouest des États-Unis font jouer à tout propos. Ils portaient de plus devant eux, en travers de la selle, cette carabine rayée, démesurément longue, dont ils se servent avec une merveilleuse adresse, et que Jackson utilisa si bien à la bataille de la Nouvelle-Orléans. L'entretien de leur cheval ne leur coûte pas cher pendant leur séjour à la ville. Aussitôt que le voyageur est arrivé, on conduit sa monture dans la prairie, où elle reste jusqu'au moment du départ; c'est un usage général, auquel ne dérogent pas même les membres du congrès.

Houston fait un grand commerce de planches, qui descendent à peu de frais le Buffalo-Bayou et le San-Jacinto jusqu'à la baie de Galveston. On avait établi très près de la ville une scierie qui avait beaucoup d'activité, et dont les produits étaient transportés à la rivière par un petit chemin de fer. Depuis, une société s'est orga-

nisée pour la construction d'une autre scierie à vapeur, sur la rive opposée du Bayou, et pour ainsi dire dans l'eau. A mon départ de Houston, ses affaires allaient très bien, et la compagnie faisait même la banque avec succès.

Après le San-Jacinto, en allant de l'est à l'ouest, on rencontre le Rio-Brazos, un des plus grands fleuves du Texas. Le pays qu'il traverse peut être considéré comme le berceau de la nouvelle population texienne et le principal foyer de sa vie politique. Le Brazos est sur bien des points aussi large que la Seine au Pont-Royal; son cours a plus de 500 milles de longueur, et dans la saison des grandes eaux il est navigable à plusieurs centaines de milles au-dessus de son embouchure. Ses *rapides,* situés à quatre milles au-dessous de San-Felipe de Austin, sont les seuls obstacles sérieux qu'il oppose à la navigation. Ce qui leur donne naissance, c'est un changement de nature dans le lit du fleuve, qui acquiert alors plus de pente, et coule, dans un espace de quelques cents pas, sur des blocs de grès de formes inégales. Les basses eaux mettent ce grès à nu de distance en distance, et les petits canaux qui subsistent entre les blocs découverts ne sont ni assez profonds ni assez larges pour permettre aux bateaux à vapeur de s'y hasarder. Mais comme la pierre qui compose ces blocs se divise très facilement, je crois qu'il serait possible de les faire disparaître, et de rendre le Brazos navigable en tout temps. Le sol de la vallée de ce fleuve est d'une fertilité merveilleuse; aussi les Anglo-Américains avaient-ils fondé sur ses bords leurs premiers établissemens. Il présente en beaucoup d'endroits une singularité assez commune dans cette partie de l'Amérique du Nord, c'est une teinte rouge qui se communique souvent non-seulement au Brazos, mais à d'autres cours d'eau, et qui les a fait appeler par les anciens voyageurs *rivière Rouge* et *Rio-Colorado.* Ce dernier nom désigne à la fois un fleuve du Texas et un fleuve de la Californie. Il existe aussi, entre le Rio-Trinidad et le haut Brazos, un vaste territoire que les colons ont appelé *red lands* (terres rouges), de la couleur de son sol; à l'extrémité septentrionale du golfe de Californie, on trouve d'autres *terres rouges,* dont parlent les anciennes chroniques des Mexicains, qui s'y arrêtèrent dans leur migration vers le midi, et furent frappés de ce phénomène. Il a fallu des causes géologiques d'une grande étendue et d'une grande puissance pour que cette curieuse anomalie embrasse une si large zone sur le continent américain. Voici l'opinion que je m'en suis faite, et qui se rattache à un évènement dont je fus témoin. Le 22 juin 1838, l'eau du Brazos

changea de couleur; de limoneuse et trouble qu'elle était, elle prit soudainement une teinte rouge foncée de minium. Ce changement, qui s'était opéré tout à coup, sans que le fleuve augmentât ou diminuât de volume, dura quinze jours, et disparut aussi brusquement qu'il s'était manifesté. Je cherchai à connaître quelle pouvait être la cause d'un pareil phenomène, et je m'assurai qu'il était produit par une certaine quantité de péroxide de fer mêlé à de l'argile, et tenu en suspension dans l'eau. Un des affluens du Brazos qui coulent à travers les *red lands* avait sans doute éprouvé une crue subite et enlevé au sol la matière colorante dont le fleuve était imprégné. Cet affluent devait être de peu d'importance, puisque le volume d'eau était resté le même. Les plus vieux planteurs assuraient que les eaux du Brazos n'avaient jamais offert un tel spectacle; cependant il était facile de voir que ce phénomène ne se montrait pas pour la première fois. Toutes les criques, tous les ravins qui se rendent au fleuve sont remplis de dépôts argilo-sableux d'un rouge foncé, d'âges différens, et la diminution d'épaisseur de ces dépôts, à mesure qu'on se rapproche du niveau du sol, indique un décroissement d'intensité dans la cause qui lui a donné naissance.

J'ai fait sur le Brazos une observation assez importante, que je livre aux calculs de la science et qui mérite un sérieux examen. Ce fleuve, beaucoup moins considérable que le Mississipi, obéit cependant, comme *le Père des eaux*, à une impulsion mystérieuse qui le pousse sans cesse de droite à gauche, en lui faisant abandonner une de ses rives pour empiéter sur l'autre : telle est l'origine de plusieurs petits lacs, en forme de fer à cheval, qu'on rencontre çà et là sur la rive droite. Il y en a un à peu de distance de San-Felipe de Austin, qui nourrit encore les mêmes poissons et les mêmes coquilles fluviatiles que le Brazos, et dans lequel on ne saurait méconnaître l'ancien lit du fleuve.

La ville de San-Felipe de Austin occupe, sur le Brazos, une belle position, à l'extrémité orientale d'une immense prairie qui s'étend jusqu'au Colorado. Centre des établissemens anglo-américains dans le Texas, elle était la ville la plus considérable de ce pays à l'époque de l'insurrection. En 1833, un recensement officiel de la population de toute la province portait la sienne, en y comprenant sans doute les campagnes voisines, à plus de 6,000 ames. C'est dans son sein que fut élaboré le plan de la révolution. Les délégués de la convention générale s'y assemblèrent, le 3 novembre 1835, sous la présidence de M. Archer, y établirent un gouvernement provisoire composé d'un

gouverneur et d'un lieutenant-gouverneur, et y signèrent la déclaration solennelle des raisons qui engageaient le peuple texien à prendre les armes contre le Mexique. Berceau de la révolution et de la nationalité texienne, San-Felipe fut victime de la guerre qu'il fallut bientôt soutenir pour les défendre. A l'approche de l'armée mexicaine, commandée par Santa-Anna, les habitans, qui ne pouvaient lui opposer aucune résistance dans une place ouverte et bâtie en bois, mirent eux-mêmes le feu à la ville, pour qu'au moins l'ennemi n'y trouvât pas de ressources, et se retirèrent dans l'intérieur avec ce qu'ils purent emporter. J'ai vu San-Felipe un peu plus de deux ans après ce désastre; la plupart des familles y étaient revenues, et reconstruisaient leurs maisons; les traces de l'incendie s'effaçaient rapidement, et de nouveaux colons, arrivant en foule des États-Unis, imprimaient à tous les travaux une grande activité. Plusieurs familles mexicaines y ont aussi rapporté leurs pauvres pénates, avec tous leurs usages, et jusqu'aux ustensiles de basalte qui leur servent à écraser le maïs, nourriture traditionnelle des indigènes de l'Anahuac. Les Anglo-Américains vont si vite en besogne, que San-Felipe doit avoir maintenant l'apparence d'une jolie ville et tous les établissemens publics nécessaires à un chef-lieu de province. Au mois de juillet 1838, on avait tracé de nouveau toutes les rues à angles droits, la principale venant aboutir perpendiculairement au Brazos; on construisait un palais de justice, et la population avait pour temple une grande salle toute nue avec deux rangées de bancs, l'une destinée aux hommes et l'autre aux femmes. A défaut de ministre, c'était un vieux charpentier, récemment arrivé du Massachussets, qui prononçait le sermon de rigueur, et le brave homme, au demeurant, ne s'en acquittait pas mal. San-Felipe a de l'avenir. Un acte de la législature lui a reconnu la propriété de l'immense plaine sur laquelle est située la ville. On a divisé cette plaine en lots qui se vendront bien, car le sol est très fertile. Déjà il se récolte une quantité considérable de coton dans les bas-fonds qui bordent le Brazos, et le pays est habité par de riches planteurs.

La vallée du Brazos est très peuplée. On y compte un certain nombre de villes dont l'importance se développera rapidement, grace aux émigrations du Missouri, qui a fourni, en 1837 seulement, plus de 6,000 habitans au Texas. La plupart de ces villes sont situées, comme San-Felipe, sur la rive droite du fleuve, qui est beaucoup plus élevée que l'autre et plus saine. On souffre encore de la chaleur à San-Felipe; mais, en remontant le Brazos, la température change

d'une manière sensible. La prairie est plus ondulée, mille ruisseaux limpides l'arrosent dans tous les sens, et je ne doute pas que bientôt la colonisation ne se porte avec ardeur dans cette zone tempérée, qui s'étend jusqu'à la rivière Rouge. Si la navigation du Brazos y est facile, la population qui suivra son cours prendra à revers la Sierra de San-Saba, que ce fleuve contourne à sa pointe nord-est, et se répandra ensuite vers le Rio-Grande ou Bravo, dans un vaste pays que l'on connaît encore bien peu,

On trouve des sources sulfureuses dans l'espace qui sépare le Brazos de Rio-Navasoto, un de ses affluens de l'est. D'autres phénomènes y sont autant de traces d'un bouleversement volcanique. Ainsi, de distance en distance, au milieu de la prairie, le sol est enfoncé d'un ou plusieurs pieds au-dessous du niveau commun, et cela sur une étendue de terrain parfaitement circonscrite et limitée. On pourrait croire que des travaux souterrains auraient fait subitement fléchir les couches supérieures, qui paraissent déchirées et fendues. Les environs de New-Madrid et de Wicksburgh aux États-Unis présentent des enfoncemens analogues, et peut-être ces phénomènes ont-ils leur cause dans des convulsions pareilles à celles qui désolèrent, en 1812, une partie de la vallée du Mississipi. La petite rivière du Navasoto est bordée de forêts où j'ai vu de très beaux arbres, et entre autres des peupliers de la Caroline, dont le tronc avait au moins quinze pieds de diamètre.

La destruction du *raft* qui barrait pour ainsi dire le cours du Colorado, un peu au-dessus de son embouchure, a dû puissamment contribuer au développement de la population et du commerce dans le bassin de ce grand et beau fleuve. Le Colorado a généralement de 7 à 800 pieds de large et de 10 à 15 pieds de profondeur. Il est donc navigable pour les bateaux à vapeur dans la plus longue partie de son cours, et comme il traverse un pays d'une fertilité extrême, comme il donne accès aux montagnes de San-Saba, anciennement exploitées par les Espagnols, comme il pénètre même dans les plaines immenses qui s'étendent au nord-ouest de cette chaîne, on doit en conclure que ses bords ne tarderont pas à devenir une des contrées les plus riches et les mieux habitées de la nouvelle république. La ville de Matagorda, qui est déjà ancienne, lui sert de débouché sur le golfe Mexicain. Malheureusement il existe entre Matagorda et la haute mer une longue barre ou langue de terre, que les vaisseaux ne peuvent traverser qu'en un seul point, à la passe désignée sous le nom de *Boca del Cavallo,* et cette passe n'est pas assez profonde pour

être franchie par des bâtimens au-dessus de 300 tonneaux. En 1838, on publiait un journal à Matagorda, qui comptait 500 habitans, et il était question d'établir entre elle et la Nouvelle-Orléans un service régulier de bateaux à vapeur. Colombus, Lagrange, Colorado-City et Bastrop s'échelonnent le long du fleuve à partir de Matagorda, et en remontant vers le nord. Il est certain que la navigation à vapeur ne rencontrerait aucun obstacle depuis la mer jusqu'à Bastrop, et je ne doute pas que bientôt les habitans de cette dernière ville, qui sont très industrieux et très actifs, ne s'entendent avec ceux de Matagorda pour l'organiser sur le Colorado.

On peut regarder le bassin du Colorado comme le centre du Texas; aussi a-t-il été choisi pour recevoir, en 1840, le siége du gouvernement. Plusieurs villes, Lagrange et Colorado-City par exemple, se sont disputé cet honneur, qui sera en même temps un avantage; mais c'est plus au nord, à 30 milles au-dessus de Bastrop, que doit être établie la nouvelle capitale. On lui a donné le nom d'Austin, en mémoire du patriarche et du fondateur de la colonie anglo-américaine du Texas. La position de cette capitale improvisée a été choisie avec intelligence. Elle touchera, par la partie supérieure du Colorado, à des districts métallifères sur lesquels vont se porter d'énergiques recherches, et la population qu'elle attirera nécessairement autour d'elle se trouvera sur le chemin des provinces septentrionales du Mexique, c'est-à-dire d'un pays bien mal disposé pour le gouvernement central de Mexico. Des motifs de haute politique ne sont donc pas étrangers à la résolution prise par le congrès texien de transférer la capitale sur le Colorado, et il ne faut pas le blâmer de cette hardiesse, bien qu'Austin doive pendant quelque temps se trouver à l'avant-garde du mouvement de la colonisation.

C'est entre les embouchures du Brazos et du Colorado que l'on place la baie de San-Bernardo, où l'infortuné Lasalle, cherchant l'entrée du Mississipi, avait fondé son éphémère établissement.

Le caractère de la végétation commence à changer sur les bords du Guadalupe, fleuve assez considérable qui se jette dans la baie d'Espiritu Santo, après avoir reçu la rivière San-Antonio, et qui arrose des prairies très fertiles. Des mimeuses, dont on rencontre çà et là quelques individus égarés dans la grande plaine de San-Felipe de Austin, se montrent ici de toutes parts et souvent s'agglomèrent en sociétés. Leur présence marque le passage d'une zone tempérée à une zone tropicale. Le Guadalupe serait assez large et assez profond pour recevoir des bateaux à vapeur; mais il est si rapide, que proba-

blement les *steamboats* ne pourraient pas le remonter. On ne trouve sur les bords de ce fleuve que deux petites villes, Victoria, qui est d'origine mexicaine, et Gonzalès, plus au nord, qui est une colonie d'Anglo-Américains établie sur les concessions de terres faites à M. de Witt, du Missouri. L'une et l'autre avaient été abandonnées en 1836. Gonzalès, qui avait déjà pris son essor, fut même brûlée le 10 mars de cette année; depuis, les anciens habitans y sont revenus, mais la plupart des familles mexicaines dispersées à l'est se replient maintenant sur Victoria.

Les deux plus anciennes villes du Texas, San-Antonio de Béjar et la Bahia ou Goliad, sont situées sur le fleuve San-Antonio. La fondation de la première remonte à l'année 1692, celle de la seconde à 1716. La population y est exclusivement mexicaine. On ne saurait se figurer un plus beau pays. Les environs de Béjar et de Goliad sont délicieux au point de vue pittoresque, et joignent à ce mérite l'avantage d'une fertilité extrême. L'agriculture avait fait de grands progrès dans cette partie du Texas; les colons mexicains y avaient transporté un système d'irrigation fort bien entendu, et l'on y cultive l'arbre à thé avec succès. A San-Antonio, il ne pleut presque jamais; le ciel y est d'une parfaite et constante sérénité. Pendant la saison chaude, les brises du golfe rafraîchissent continuellement l'atmosphère. La Sierra de San-Saba défend la ville et ses alentours contre les vents glacés du nord; mais, ainsi que le Guadalupe, la rivière San-Antonio est trop rapide, et la navigation y rencontrerait de grands obstacles.

La physionomie de Béjar est toute mexicaine. On ne remarque point dans les rues, dans les ateliers, dans les boutiques, cette activité fiévreuse qui trahit à elle seule une race différente dans les villes d'Houston, de San-Felipe, de Colorado. Béjar est régulièrement bâtie; ses maisons en pierre n'ont qu'un rez-de-chaussée et sont toutes couvertes d'un toit plat bordé d'une balustrade. On y voit une très vieille église, surmontée d'une plate-forme, où le général Cos avait fait placer de l'artillerie en 1835. Au nord-est de la ville, et sur la rive gauche du San-Antonio, se trouvent les débris de l'Alamo, nom fameux dans les annales texiennes. C'était une citadelle assez forte pour le pays, quoique les murs n'en fussent ni bien hauts ni bien épais. Le brave Travis, avec une poignée d'hommes, opposa long-temps aux troupes quarante fois plus nombreuses de Santa-Anna une de ces héroïques défenses qui eussent honoré l'Espagne de 1808. Il ne reste, des missions établies parmi les sauvages, non

loin de Béjar et aujourd'hui abandonnées, que de grandes constructions désertes, qui se composaient d'une église et d'une forteresse.

Plusieurs petites bourgades, situées entre le San-Antonio et le Rio de las Nueces, que je considère, jusqu'à nouvel ordre, comme la limite occidentale de la république texienne, ont beaucoup souffert de la guerre de 1836. Elles se relèvent, mais n'ont pas encore d'importance; ce sont les hommes qui manquent à la terre.

Je dépasserais les bornes naturelles de ce travail, si, laissant derrière moi le Nueces, je pénétrais sur le territoire de la république mexicaine jusqu'aux bords du Rio-Grande ou Rio-Bravo del Norte, le plus grand fleuve de tout le Mexique, par où l'on peut remonter jusqu'au centre de la Sierra-Verde à Santa-Fé, et qui donne accès par le San-Pablo dans l'intérieur de l'état de Chihuahua. Cependant je ne ferais que suivre les progrès de l'armée texienne, qui, d'après les dernières nouvelles, a refoulé les Mexicains sur la rive droite du Rio-Bravo, s'est emparée de Mier et paraît se diriger sur Monclova, ancienne capitale de l'état de Cohahuila y Texas. Quand le gouvernement de Mexico, renonçant à des illusions ridicules, consentira enfin à reconnaître l'indépendance du Texas et à faire la paix avec cette république, ne sera-t-il point forcé de lui abandonner le territoire qui s'étend du Nueces au Rio-Bravo, et de partager avec elle la souveraineté d'une portion du cours de ce fleuve, qui est pour elle de la plus haute importance? Les évènemens en décideront. Il me suffit d'avoir indiqué un pareil résultat comme possible et même comme probable. Maintenant revenons un instant sur nos pas, afin de compléter cette description du Texas par quelques mots sur la partie orientale du pays et sur l'île de Galveston. Les bassins de la Sabine, du Rio-Trinidad et du Naches ne manquent pas d'importance à cause de la proximité des États-Unis et de la facilité des relations avec la Nouvelle-Orléans. La Sabine est navigable en toute saison pour les bateaux à vapeur d'un faible tirant d'eau, jusqu'à 70 ou 80 milles au-dessus de son embouchure, et, en juillet 1838, un *steamboat* a remonté le Rio-Trinidad jusqu'à 400 milles de la mer sans rencontrer d'obstacles, malgré la barre de l'entrée du fleuve, qu'on s'occupait alors de faire disparaître. Il y a donc lieu de croire que cette région participera bientôt aux rapides progrès du reste du Texas, d'autant plus que la terre y est excellente. Déjà il s'y est formé plusieurs centres de population: Jefferson, sur le Cow-Creak, affluent de la Sabine; San-Augustine, dans la zône des *red lands;* Nacogdoches, ville mexicaine, fondée au commencement du siècle dernier,

et qui compte 500 habitans; Zavala, sur le Naches; Anahuac, qui n'était guère jusqu'en 1835 qu'un poste militaire, et les villes naissantes de Cincinnati et de Liberty, où les maisons ne sont pas encore nombreuses.

L'île de Galveston, dont il me reste à parler, n'est autre chose qu'une barre de sable qui ferme la baie assez profonde dans laquelle se déchargent le Rio-Trinidad et le San-Jacinto. On verra, en jetant les yeux sur une carte du Mexique, combien elle présente d'analogie avec toutes les langues de terre qui bordent le golfe, à partir de la lagune de Tamiagua, un peu au-dessus de Tuxpan, et qui vont se prolongeant jusqu'à l'extrémité orientale de la côte du Texas. C'est surtout après avoir dépassé l'embouchure du Rio-Bravo del Norte qu'on remarque tout le long du littoral, entre la terre ferme et la mer, ces bandes de sable très minces qui suivent la courbure du golfe, les unes attachées au continent par un isthme, les autres entièrement isolées et coupées de distance en distance par des passes généralement dangereuses. Une de ces bandes forme la baie de Matagorda. Il est aisé de voir, à leur disposition, qu'elles doivent toutes leur naissance à une cause identique, que je crois être l'action de l'énorme courant atlantique, connu sous le nom de *gulf-stream*, combinée avec les attérissemens des fleuves qui traversent le Texas. L'île de Galveston a de 30 à 35 milles de long sur trois de large dans sa plus grande largeur. Elle est très basse et ne présente nulle part plus de 12 mètres d'élévation au-dessus de l'Océan. De hautes graminées, entremêlées de quelques mimosas rabougris, dans les lieux les plus arides, couvrent presque toute sa surface. Du côté du nord, on trouve des *trachinotia*, des soudes et autres plantes des bords de la mer. On y voit aussi, mais en petit nombre, quelques *cactus opuntia* de taille peu élevée. De ce même côté, le rivage se prolonge en pente douce, au loin dans la mer, et rend le mouillage près de terre absolument impossible. Au sud, c'est une ceinture de dunes qui borde l'île. J'y ai remarqué une immense quantité de fort belles coquilles et de gros troncs d'abres mêlés à ces débris marins.

Tout prouve que l'île de Galveston est de formation très récente. Je l'ai parcourue avec attention, et je n'ai pu y découvrir la moindre trace d'une couche minérale solide. Partout c'est du sable, ou une couche très mince de terreau noir, produit des générations successives de graminées qui sont mortes à sa surface. L'eau douce y est très rare; on n'en trouve que sur quelques points où le terrain déprimé a conservé de l'eau de pluie, et on ne connaît pas un seul cours d'eau

dans l'île entière. Son histoire offre peu d'intérêt. Jusqu'en 1814, elle ne fut guère habitée que par des pirates. Le fameux Laffitte, qui fit trembler pendant long-temps le golfe du Mexique et les côtes de la Louisiane, l'occupait à cette époque. Un Anglo-Américain qui l'avait connu me conduisit à son camp. C'était un carré long, entouré de fossés profonds, et situé près de la mer du côté de la baie, à l'est de la ville actuelle. Le pirate y entassait son butin, et, s'il faut en croire mon *cicerone*, il aurait eu jusqu'à quatorze voiles sous ses ordres. En 1831, l'île était encore déserte. Le gouvernement de Mexico y envoya une garnison de trente hommes vers le temps où éclatèrent les premières collisions entre le Texas et la république; mais ce ne fut qu'en 1838, et après avoir conquis leur indépendance, que les Texiens y formèrent un établissement permanent. En juin et juillet 1837, j'ai vu colporter à Cincinnati de magnifiques plans de la future ville de Galveston, qui ont été l'objet d'un agiotage effréné; mais du moins les lots se sont vendus, et, au commencement de l'année suivante, il y avait des maisons, des rues, des chantiers sur cet aride rivage, où les douanes sont déjà très productives. Galveston est cependant exposée à des vents du nord qui poussent l'eau de la baie fort avant dans les terres. On en avait eu un terrible exemple au mois de septembre 1837. La tempête avait transporté à plus de vingt-cinq pas sur le rivage trois bâtimens dont j'ai vu les carcasses enfoncées dans le sable, et un autre navire, chargé de trois cents émigrans dont les squelettes couvraient encore la plage, s'était perdu sur la pointe nord-est. Malgré ces désavantages, Galveston prospère, et entretient un commerce actif avec Houston, qui était encore, à l'époque de mon voyage, la capitale de la république, et qui conserve son importance, même aujourd'hui que le siége du gouvernement est transféré ailleurs. J'y ai remarqué une singulière preuve du génie inventif des Anglo-Américains pour gagner de l'argent, ou, comme ils le disent, pour en faire, *to make money*. Il n'y avait pas encore d'auberge à Galveston, quoique souvent les voyageurs fussent obligés de s'y arrêter avant de traverser la baie. Un bateau à vapeur de sept à huit cents tonneaux, qui venait de la Nouvelle-Orléans, fait une voie d'eau, et se trouve hors d'état de continuer son voyage. En attendant qu'il soit réparé, le propriétaire le conduit en face de la ville, l'échoue sur le sable, et y improvise un établissement de restaurateur où les étrangers sont nourris à raison d'un dollar (5, 33) par jour.

Les sauvages, qui ont été pendant plus d'un siècle la terreur des

colons espagnols du Texas, ne sont plus très nombreux. Ils peuvent encore détruire çà et là quelques fermes, assassiner quelques voyageurs; mais leurs faibles restes ne sauraient inquiéter sérieusement les colons, et se replient sans cesse devant la population blanche, qui envahit leurs derniers domaines. Plusieurs tribus n'existent plus que de nom, et les peaux rouges du Texas, qu'il ne faut pas confondre avec les indigènes du Mexique, disparaissent aussi vite que celles des États-Unis. On voit souvent dans les rues d'Houston de misérables Indiens de la tribu autrefois puissante des Cushattes, qui s'étendait jusqu'à la Louisiane. Ils sont petits, et plutôt bronzés que rougeâtres. L'eau-de-vie, qu'ils se procurent en échange des produits de leur chasse, les dévore et les abrutit. Une autre tribu des bords du Rio-Grande, les Lappans ou Lipans, ayant envoyé une députation au président de la république, j'ai pu comparer ces deux peuplades. Cette dernière est d'une taille plus élevée; elle a la peau plus rouge, le maintien plus noble, la physionomie plus fière. On reçut les Lappans avec beaucoup d'égards, et ils dînèrent avec les officiers du gouvernement, qui leur firent un discours contre les Mexicains, si bien que plusieurs Indiens qui savaient un peu d'espagnol crièrent avec eux : *Muerte a los Mejicanos!* Du reste, ces sauvages ne s'enivrèrent point; on leur offrit en vain du rhum, du whisky et de l'eau-de-vie; ils suivirent presque tous l'exemple de leur impassible chef, Castro, qui ne but constamment que de l'eau et du café. Pendant que je me trouvais à San-Felipe de Austin, on y annonça l'arrivée d'une centaine d'Indiens Comanches, qui allaient aussi faire leur traité de paix à Houston. Ils montaient de petits chevaux sauvages qu'on appelle *mustangs*, et formaient avec leurs femmes et leurs enfans une grande caravane. C'était un officier texien qui leur servait de guide. La tribu des Comanches est restée puissante; on la redoute encore au Texas, où les traditions espagnoles lui ont fait une trop juste réputation de courage et de férocité. Ces Indiens s'arrêtèrent à la droite et un peu au-dessous de la ville, sur le bord du fleuve. Chacun d'eux rendit la liberté à sa monture et la lança dans la prairie : pour toute précaution, un long lacet de cuir pendant avait été attaché au cou des plus indomptables de ces animaux. Les hommes prirent leur pipe et se mirent à fumer gravement, sans presque jeter un coup d'œil sur la ville, et en observant ce rigoureux silence qui est le trait caractéristique de l'Indien. A peine descendues de cheval, les femmes coururent au bord du fleuve, couper des branches d'arbres qui, plantées en terre, entrelacées et recouvertes de peaux de

buffalo (bison), servirent de tentes. Celle du vieux chef fut établie la première à une certaine distance des autres; elle était la plus spacieuse et la mieux construite; deux femmes qui paraissaient appartenir au vieux chef avaient été chargées de ce soin.

Les Comanches sont, pour la plupart, d'une taille élevée; leur peau est d'un rouge foncé, et leurs cheveux sont invariablement d'un noir de jais. Quelques-uns, et il m'a semblé que c'était surtout les chefs, les portaient fort longs et pendans en arrière sous la forme d'une tresse jusqu'au milieu du dos. De belles plaques d'argent, de deux à trois pouces de large, placées à quelque distance les unes au-dessous des autres, étaient attachées à cette tresse. Le vieux chef en avait cinq.

Presque tous ces sauvages avaient, au-dessus du coude, un large anneau de cuivre d'où pendait un grand nombre de chevelures, dont quelques-unes offraient encore des traces d'un sang noir et desséché. Cet anneau de cuivre était chez quelques-uns remplacé par un anneau d'or très grossièrement travaillé. Un Indien d'une vingtaine d'années portait au-dessus du coude deux de ces anneaux auxquels étaient suspendues douze à quinze chevelures, parmi lesquelles il était aisé de distinguer des cheveux différens de ceux des Indiens.

Les hommes étaient généralement enveloppés d'une grande couverture teinte en rouge ou de couleur lie de vin. Quelques-uns portaient une peau de buffalo avec le poil tourné en dedans. Les femmes étaient toutes et sans exception vêtues d'une espèce de pantalon collant en peau de daim tannée, et d'une veste ronde, souvent sans manches, aussi en peau de daim; quelques-unes avaient aux doigts des anneaux d'or très grossièrement travaillés. Presque toutes portaient des colliers de verroterie, et il était aisé de voir que les grains de verre allongés, blancs ou rouges, charmaient surtout les belles Comanches.

Les enfans, dont les plus jeunes n'avaient pas moins de six à sept ans, étaient généralement nus. Mais de tous ces Indiens, celui dont l'accoutrement était le plus étrange, c'était, sans contredit, le vieux chef. Il avait pour vêtement une étroite ceinture rouge au milieu du corps, un habit bleu à collet rouge, des débris d'épaulettes et des boutons de métal, habit analogue à ceux de nos gardes nationaux ou de nos soldats d'infanterie, et un chapeau recouvert de toile cirée, comme ceux de nos postillons. Ce chapeau était celui d'un Mexicain qu'il avait tué peu de temps auparavant, dans une excursion sur les bords du Rio-Grande. Les mœurs des Comanches nous sont peu

connues. On sait qu'ils ne sont point cultivateurs, et que, semblables à certains Indiens de l'Amérique du Sud, ils ont appris à dompter le cheval.

Au premier abord, on eut beaucoup de peine à s'entendre avec ces sauvages; le jeune officier texien comprenait seul quelques mots de leur langue. Heureusement il se trouva parmi eux un pauvre enfant mexicain d'une douzaine d'années environ, qui put servir d'interprète. Cet enfant avait été enlevé par les Comanches après le massacre de sa famille, et fait esclave; il parlait très bien leur langue et n'avait pas encore oublié la sienne. J'ai cru remarquer que la langue comanche ne manquait pas de douceur; les mots en sont singulièrement complexes et les sons gutturaux.

Le vieux chef connaissait le pouvoir de *l'eau de feu*, car, un jour qu'on lui en offrait, je le vis faire un geste qui indiquait qu'après avoir bu de ce dangereux breuvage, la tête s'appesantissait, et l'on tombait dans un profond sommeil. Les Comanches passèrent quatre jours à San-Felipe sans qu'on eût à se plaindre de leur conduite. Le jeune officier texien, leur guide, avait été pris de la fièvre intermittente; mais, grace au vieux chef, il recouvra promptement la santé. Quelques instances que je fisse, je ne pus obtenir du vieillard qu'il me communiquât son secret. En quoi consistait donc ce traitement héroïque? Le quinquina était-il connu de l'Indien? Cet arbre précieux n'a jamais été rencontré à la Nouvelle-Espagne, et, des régions habitées par les Comanches aux montagnes du Pérou, la distance est trop grande pour qu'on puisse un instant supposer les moindres relations. Peut-être ce vieux chef devait-il ses connaissances médicales à quelques Européens; je serais tenté de le croire, si j'en jugeais par le fait suivant : il fit un jour venir plusieurs enfans indiens et me montra leurs bras, qui portaient des cicatrices vaccinales parfaitement légitimes. Quelle que fût l'origine d'un pareil bienfait, il est certain que ces sauvages avaient compris et adopté ce moyen d'échapper au fléau le plus terrible qu'aient à redouter les Indiens.

Dix jours plus tard, les Comanches étaient de retour à San-Felipe, et les cris sauvages dont ils faisaient retentir la forêt de l'autre côté du Brazos, nous avertissaient de leur approche. Ils attendaient que le batelier leur prêtât le secours de son bac pour traverser le fleuve; mais depuis quelques jours la seconde crue du printemps avait commencé, et les eaux s'étaient élevées très vite à plus de 40 pieds au-dessus de leur niveau moyen. Le fleuve était couvert de débris et de gros troncs d'arbres, dont quelques-uns portaient encore

leurs racines, leurs branches et leur feuillage. Au centre seulement il était plus libre, le courant entraînant vers le bord cette masse énorme de végétaux. Il y avait donc pour le batelier péril imminent à traverser; mais quelques Indiens, ennuyés d'attendre, se jetèrent dans l'eau et atteignirent l'autre rive sans accident. Sur le soir, on put enfin aller chercher tous les autres : notre vieux chef était du nombre; il portait à la main une longue tige de bambusacée au sommet de laquelle était attaché un drapeau texien.

Les Comanches retournèrent à leurs tentes. De silencieux et grave qu'il était à son passage, le vieux chef était devenu fort expansif. Il répétait à chaque instant le mot de *Houston! Houston!* puis il se frappait la poitrine et nous montrait les présens que le président lui avait faits. Il recommença vingt fois ce manége, dans un état d'exaltation incroyable; c'était la joie d'un enfant. Vingt fois il se fit apporter un grand sac qui était rempli de verroteries, de couvertures et de pièces d'étoffes rouges. Houston et lui étaient deux grands chefs; ils étaient amis. Toutefois, lorsque les sentimens tumultueux que faisait naître la vue de tant de richesses se furent apaisés, le caractère de l'Indien reparut. Il invitait les Texiens à entrer dans sa tente, et leur montrant des balles de plomb, il s'écriait : *Polvora! polvora!* (de la poudre! de la poudre!); puis avec un geste significatif il étalait aux yeux de ses visiteurs de belles peaux de buffalo et de daim parfaitement préparées.

Le drapeau que portait le vieux chef indiquait assez que le traité de paix avait réussi; mais, de la part des Comanches, il ne devait pas être observé long-temps. Cette même troupe qu'on fêtait à San-Felipe volait, quelques jours après, tous les chevaux qu'elle rencontrait dans les environs de Béjar. Trois Texiens, entraînés par la passion des aventures, le désir de gagner de l'argent et d'ouvrir de nouvelles voies au commerce, avaient accompagné les Indiens dans leurs sauvages retraites. Ces malheureux ne devaient jamais revenir; on apprit que l'un d'eux avait été assassiné long-temps même avant que les Comanches eussent atteint leurs wigwams, et on n'entendit plus parler des deux autres.

Les restes affaiblis des Indiens Tankoways et Tarankoways habitent le pays qui sépare le San-Antonio de la rivière de la Vaca; c'est à peine s'ils pourraient mettre cent guerriers en campagne. Le Texas n'a donc rien à craindre que des Comanches, et la population blanche aura souvent à se défendre contre cette race hardie, vigou-

reuse, et assez intelligente pour attaquer la civilisation avec les armes que celle-ci lui fournira.

Maintenant que nous connaissons le pays, nous allons assister à la formation et au développement de la population qui l'habite, en remontant jusqu'à la fondation des premiers établissemens espagnols.

Il n'est pas facile de dire et il est peu important de savoir à qui appartient l'honneur de la découverte du Texas, si toutefois on peut donner le nom de découverte au progrès naturel qui porta un jour les Espagnols-Mexicains du nouveau royaume de Léon ou de la Nouvelle Estramadure sur les rives du San-Antonio et plus à l'est encore, du côté de la Sabine. Quel est le premier Européen qui a mis les pieds sur le territoire actuel du Texas? L'illustre et infortuné Cabeça de Vaca l'a-t-il traversé dans ce voyage presque miraculeux qu'il a fait par terre, vers 1536, de la Floride aux provinces septentrionales du Mexique? Doit-on penser, au contraire, que le célèbre et courageux Lasalle, celui qui a le premier descendu le Mississipi jusqu'à la mer, soit aussi le premier qui ait pris possession du Texas, en établissant un fort à la lagune de San-Bernardo, entre Velasco et Matagorda? Je crois que cela n'est pas douteux, et que, si le chevalier Lasalle s'était maintenu dans l'établissement qu'il avait fondé, la France aurait occupé et conservé le Texas au même titre et du même droit qu'elle a possédé la Louisiane. Il n'en est pas moins étonnant que la cour d'Espagne, qui avait, immédiatement après la conquête du Mexique, pris possession de la Floride, ait tardé, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, à s'assurer la domination de tout le golfe du Mexique par une reconnaissance exacte de toutes les côtes et par une chaîne de forts non interrompue depuis Tampico, par exemple, jusqu'à l'extrémité méridionale de la Floride. Il semble que, suivant les erremens du grand Cortès, son attention se soit plutôt portée au nord-est dans la direction de la Californie et de la mer Vermeille, c'est-à-dire vers l'Asie, la Chine et les Philippines. Avec sa prétention de fermer la mer du sud aux pavillons des autres puissances européennes, elle se persuadait peut-être qu'il y avait plus de sécurité pour elle à s'étendre de ce côté que sur l'Océan atlantique, et c'était rester fidèle à la pensée de Christophe Colomb, qui avait passé sa vie à chercher l'Orient par l'Occident. Quoi qu'il en soit de ces suppositions, il est certain que l'Espagne, épuisée par les gigantesques travaux du siècle précédent, appauvrie en hommes, pitoyablement gouvernée, succombant sous le poids de sa propre grandeur, n'avait

encore rien fait en 1680 pour empêcher le premier venu qui en aurait le courage, de s'établir sur le golfe du Mexique, entre la Floride et l'embouchure du Rio-Bravo del Norte. Tout le pays intermédiaire était abandonné aux sauvages, et personne au Mexique ne soupçonnait l'existence de ce grand fleuve du Mississipi, dont les rives inconnues devaient subir en un siècle et demi la plus étonnante et la plus rapide des transformations.

La découverte du Mississipi par des Français du Canada, qui, partis de Québec en 1673, descendirent ce fleuve jusqu'au confluent de la rivière des Arkansas, les travaux ultérieurs du père Hennepin et du chevalier de Lasalle, sont choses étrangères à l'objet de ces études. Il suffira donc de les avoir sommairement rappelées pour constater la liaison de ces faits avec les premières inquiétudes conçues par l'Espagne sur la conservation du Texas, et par suite avec les premières mesures qu'elle adopta pour y maintenir sa souveraineté. Je ne vois pas, dans l'histoire du Mexique, que le vice-roi de ce pays ou le gouvernement espagnol aient su assez promptement que Lasalle avait descendu le Mississipi jusqu'à la mer en 1682, ni par conséquent que dès cette époque ils se soient occupés de neutraliser les résultats de l'expédition. Mais, en 1684, un chef d'escadre espagnol ayant capturé un bâtiment français dans la mer des Antilles, les prisonniers lui dirent que le chevalier Lasalle était parti de France pour aller fonder un établissement dans le golfe du Mexique. Cette nouvelle, qui était vraie, fut aussitôt communiquée au vice-roi de Mexico, le marquis de la Laguna. Alors, dit l'historien auquel j'emprunte le récit de ce fait, le vice-roi, craignant que cette intrépide nation ne prît racine dans ces parages, au grand détriment de la Nouvelle-Espagne, écrivit au gouverneur de la Havane, pour l'engager à confier le commandement d'une frégate au célèbre pilote Juan-Enriquez Barroso, avec mission d'explorer tout le littoral du golfe du Mexique, et de constater où en était l'entreprise des Français. M. de Lasalle était effectivement parti de La Rochelle en 1684, pour aller fonder aux bouches du Mississipi un établissement français, et ce fut à cause d'une erreur d'estime qu'au lieu d'exécuter ce projet, il s'avança le long de la côte du Texas, à 120 lieues du Mississipi, et fonda son établissement dans la baie de San-Bernardo. Cependant le gouverneur de la Havane, conformément aux ordres du vice-roi, avait expédié le pilote Barroso à la recherche des Français dans le golfe du Mexique. Celui-ci n'en avait pas trouvé trace, et à la fin de 1686 il revint à la Vera-Cruz pour informer le vice-roi

du résultat de sa mission. Son rapport fut envoyé à Madrid. Néanmoins, comme le bruit du dessein des Français avait fort inquiété la cour d'Espagne, le nouveau vice-roi, comte de Monclova, qui arriva peu après, et qui avait des instructions expresses à ce sujet, résolut de vérifier *à fond* (c'est le terme de l'historien espagnol) si les Français avaient ou non fondé quelque colonie dans le golfe du Mexique, et réunit à cet effet les capitaines de la flotte pour adopter les mesures convenables. En conséquence, avant même de partir pour Mexico, il expédia de la Vera-Cruz deux brigantins chargés de relever toute la côte jusqu'aux monts Apalaches dans la Floride. Les brigantins ne furent pas plus heureux dans leur recherche que la frégate du pilote Barroso; seulement les débris de bâtimens français qu'ils rencontrèrent çà et là pendant leur exploration, leur prouvèrent à la fois et la réalité du projet et le peu de succès qu'il paraissait avoir eu. En effet, l'établissement de la baie de San-Bernardo n'existait déjà plus. Lasalle avait été assassiné par les indignes compagnons de son entreprise, et ceux qui l'avaient suivi s'étaient dispersés pour la plupart. Mais ce n'était pas assez pour le comte de Monclova du résultat des recherches qu'il avait prescrites. Craignant toujours que les Français ne vinssent à s'introduire dans le Mexique par le nord-est, il fonda parmi les Indiens de la province de Coahuila, qui s'étaient récemment soumis, le fort ou *presidio* de Monclova, qui est aujourd'hui la capitale de l'état ou province de Coahuila, et qui lui était commune avec le Texas. La première colonie se composait de cent cinquante familles et comptait deux cent soixante hommes capables de porter les armes contre les Français.

Au reste, ce n'était pas sans raison que le vice-roi continuait à prendre ses précautions contre les projets hardis de la France. En 1688, il apprit, non sans étonnement, que trois Français, partis du Canada selon toute vraisemblance, pour la nouvelle colonie du golfe du Mexique, étaient arrivés à Santa-Fé, capitale du Nouveau-Mexique. Le comte de Galve, son successeur, auquel il venait de remettre la vice-royauté, n'en fut pas moins étonné que lui-même, et ils résolurent tous les deux, pour savoir enfin à quoi s'en tenir, d'envoyer par terre, à l'endroit où l'on supposait que les Français avaient fondé la colonie, le gouverneur de Coahuila, avec un détachement de soldats, un géographe et un interprète. Cette fois, la recherche des Espagnols eut un résultat plus satisfaisant. Après avoir traversé de vastes solitudes, le chef de l'expédition atteignit la lagune de San-Bernardo, et y reconnut aisément, au milieu des

ruines d'un fort inachevé de construction récente, les cadavres de plusieurs Français percés de flèches ou tués à coups de massue. On demanda aux Indiens du voisinage quelques renseignemens sur ce qui s'était passé : ils répondirent qu'ils n'en savaient rien, mais que des étrangers, qui étaient restés parmi eux dans les environs, leur raconteraient toute l'histoire. Des Espagnols envoyés à la recherche trouvèrent effectivement chez les sauvages cinq Français, dont deux seulement se décidèrent à les suivre, et furent envoyés à Mexico d'où le vice-roi les fit passer en Espagne. D'après leur récit, ils auraient été attaqués à l'improviste par les Indiens, pendant qu'ils construisaient le fort dont les Espagnols avaient vu les ruines ; écrasée par le nombre, leur petite troupe aurait succombé tout entière, à l'exception de cinq hommes qui avaient sauvé leur vie par miracle, et l'entreprise n'avait pas eu d'autres suites.

Cependant le vice-roi de Mexico et la cour d'Espagne conclurent avec raison de tous ces faits que la France avait sérieusement songé à fonder quelque établissement sur la côte septentrionale du golfe du Mexique, et cherchèrent les moyens de prévenir le renouvellement de pareilles tentatives. Un fort ou *presidio* fut d'abord établi sur le point même où les Français avaient débarqué, dans la baie de Saint-Bernard. Puis, on s'est avancé de Cohahuila dans l'intérieur du Texas, en y envoyant à la fois des soldats et des missionnaires. Pensacola est fortifiée en 1696, et aussitôt après la paix d'Utrecht, les missions et les *presidios* du Texas se multiplient. Plusieurs fois abandonnés, ces établissemens ont toujours été relevés par l'Espagne dans le cours du siècle dernier, jusqu'en 1764, pour arrêter les incursions des Français de la Louisiane sur le territoire du Mexique. Mais la population y était faible et le commerce nul, quoique la beauté du climat, la fertilité du sol, la facilité des communications dans ces vastes plaines et le long de ces belles rivières fussent choses bien connues des Espagnols dès 1730. L'auteur d'une histoire manuscrite du nouveau royaume de Galice, composée en 1742, regrette que la salubrité du pays, dont la température, dit-il, ressemble à celle de l'Europe, l'aptitude évidente du sol pour un grand nombre de cultures précieuses, l'abondance des bois de construction, du gibier dans les plaines, du poisson dans les rivières, l'étendue des prairies qui auraient aisément nourri d'immenses troupeaux, que tant d'avantages si rares dans les âpres *sierras* du Mexique n'aient pas attiré au sein du Texas une population agricole. Il en était encore à peu près de même au commencement de ce

siècle; déjà néanmoins on prévoyait sous quels auspices la civilisation, l'industrie et le travail s'introduiraient dans le Texas, et par quelle race d'hommes serait fécondé ce champ que l'Espagne avait dédaigné de cultiver. On comprend que je veux parler des États-Unis et de la race anglo-américaine. En effet, les conséquences de leur voisinage ne devaient pas tarder à se développer, et les évènemens politiques de l'Europe, qui ont toujours exercé une grande influence sur les destinées du Nouveau-Monde, devaient accélérer la marche d'une révolution pressentie dès-lors comme infaillible.

Après avoir puissamment contribué au triomphe des Anglo-Américains et à la création des États-Unis comme république indépendante, l'ancien gouvernement de la France, presque effrayé de la rapidité de leurs progrès, ne désirait plus les voir s'étendre au-delà des limites de 1783, et s'applaudissait que l'Espagne fût en possession de tout le littoral du golfe du Mexique. Mais quand le premier consul, voulant opposer les États-Unis à l'Angleterre, leur eut cédé la Louisiane, dans l'intention systématique de les agrandir et de les fortifier, le cabinet de Washington dut concevoir aussitôt la pensée d'enlever la Floride à l'Espagne affaiblie, et de pousser le plus loin possible à l'ouest les frontières de sa nouvelle acquisition. Quelques esprits aventureux, et entre autres le trop célèbre Aaron Burr, exagérant les idées de leur gouvernement, conçurent même pour leur propre compte le projet d'envahir et de révolutionner le Mexique. Cette fois la théorie devançait la pratique de trop loin; mais les circonstantes favorisèrent jusqu'à un certain point la politique envahissante des États-Unis. L'Espagne, épuisée par la guerre de l'indépendance, incapable de soumettre par la force ses colonies révoltées, trop aveuglée par l'orgueil pour comprendre la nécessité de transiger avec elles, abandonna la Floride en 1819 à la confédération anglo-américaine. Le même traité fixait les limites de la Louisiane plus à droite du Mississipi que ne l'eût désiré la cour de Madrid, mais confirmait au moins les droits de l'Espagne sur la presque totalité de la province du Texas.

A cette époque, les citoyens des États-Unis n'avaient pas encore pénétré au-delà de la Sabine et de la rivière Rouge, sur un territoire dont la législation coloniale de l'Espagne interdisait l'accès aux étrangers. C'était à peine si quelques aventuriers intrépides, moitié chasseurs et moitié marchands, s'étaient glissés parmi les sauvages, au milieu desquels ils vivaient dispersés. Mais dans tous les états de l'ouest et du sud on savait combien le Texas présenterait de res-

sources à l'agriculture, quelle était la richesse de son sol, la beauté de ses forêts, la salubrité de son climat; quelles facilités offrirait pour le commerce intérieur le nombre des cours d'eau qui l'arrosent, et combien les ports multipliés du littoral seraient avantageusement situés pour le commerce maritime, si l'Espagne se relâchait un peu de son système d'exclusion ou si la cause de l'indépendance triomphait au Mexique. Il y avait déjà long-temps que les citoyens de la Louisiane traversaient le Texas dans toute sa largeur pour se rendre dans les provinces septentrionales de la Nouvelle-Espagne. Réunis pendant quarante ans sous la même domination, les Français de la Louisiane et les Espagnols du Mexique s'étaient liés par des relations de commerce qui survécurent à la prise de possession de la première par les États-Unis. En 1805, M. de Humboldt vit au Mexique un certain nombre de personnes qui avaient fait ce long voyage, plus dangereux à cause des incursions des sauvages que difficile sous le rapport des obstacles naturels, et, avec sa sagacité ordinaire, il pressentit les infaillibles conséquences d'une pareille facilité de communications. Le caractère de la race anglo-américaine justifiait entièrement ces prévisions. Le gouvernement des Etats-Unis ayant renoncé, par le traité de 1819, à ses prétentions sur le Texas, un citoyen du Missouri, M. Moses Austin, entreprit l'année suivante d'établir, au milieu des Espagnols, une colonie de ses compatriotes par les voies pacifiques et légales, avec l'autorisation du cabinet de Madrid, et il y réussit; car il obtint des autorités espagnoles une grande étendue de pays, à condition d'y amener trois cents familles de colons industrieux et professant la religion catholique. Puis il retourna au Missouri pour mettre ordre à ses affaires et prendre toutes les mesures convenables à l'effet de remplir le plus tôt possible les conditions qui lui étaient imposées. Mais l'exécution de ce dessein était réservée à son fils. Moses Austin étant mort subitement au milieu de ses préparatifs, M. Stephen Austin prit sans hésiter la direction de l'entreprise, et eut bientôt engagé, dans les états de la Louisiane, du Missouri et du Tennessee, un nombre considérable de colons, avec lesquels il se transporta au Texas. Sur ces entrefaites eut lieu la révolution qui sépara le Mexique pour jamais de la couronne d'Espagne. M. Stephen Austin demanda au gouvernement d'Iturbide la confirmation des concessions faites à son père en 1821, et l'établissement définitif de la colonie se trouva ainsi réalisé.

Cette émigration de quelques familles de l'ouest des États-Unis au-delà de la rivière Rouge fut à peine remarquée à l'époque où

elle eut lieu. Évènement obscur et sans éclat, perdu au milieu des révolutions du Mexique et du grand mouvement de la confédération anglo-américaine, il n'eut aucun retentissement en Europe, et il est probable que parmi les témoins, les acteurs et les promoteurs de l'entreprise, bien peu en apprécièrent exactement la portée. C'est la marche et la loi de toutes choses en ce monde : un commencement inaperçu, une source cachée, souvent inaccessible, des premiers pas incertains, des progrès ignorés; puis un grand fait qui éclate, un empire qui se révèle, une nation qui prend hardiment sa place, une révolution qui triomphe de toute résistance. Pour le Texas, le développement a été rapide; les conséquences de la concession faite à Moses Austin n'ont pas tardé à se manifester. Quelques années devaient suffire pour donner une force irrésistible d'expansion à cet élément étranger que le Mexique avait admis dans son sein. La population du Texas n'étant pas assez nombreuse pour que cette province pût former à elle seule un état séparé, la constitution fédérale l'avait unie à la province de Coahuila, où l'élément espagnol dominait exclusivement. La capitale de l'état se trouva ainsi fort éloignée des premiers établissemens anglo-américains. Ce ne fut pas le seul inconvénient de cette union. Pour encourager la colonisation du Texas, la législation mexicaine, qui proscrivait la traite, permit néanmoins l'introduction des esclaves par terre, ce qui préparait, dans un avenir très rapproché, une opposition de principes sociaux dans un état dont les deux moitiés ne pouvaient conserver long-temps les mêmes intérêts. Cependant les premières années se passèrent sans collision, et le gouvernement de Mexico ne cessa d'attirer les citoyens des États-Unis au Texas et dans les provinces voisines, par des concessions de terres sur lesquelles on agiota beaucoup à New-York. Les colons eux-mêmes étaient encore trop peu nombreux, trop faibles et trop préoccupés des soins matériels de leur établissement pour songer à se séparer du Mexique. Aussi, dans les troubles causés à Nacogdoches, en 1827, par un certain Edwards, se déclarèrent-ils hautement pour l'autorité légale. Mais la lutte qui s'est terminée en 1836 par le triomphe des Texiens, était dès-lors sur le point de s'engager. Ce fut l'ambition du cabinet de Washington, favorisée par les déchiremens de la république mexicaine, et stimulée par des causes particulières à l'Union elle-même, qui en donna le signal; car la question se présenta d'abord sous une forme qu'elle devait conserver long-temps, celle de l'adjonction du Texas aux États-Unis.

Il y avait déjà huit ans que les Anglo-Américains s'étaient intro-

duits dans le Texas, quand les États-Unis entamèrent des négociations avec le gouvernement de Mexico, pour l'acquisition de cet immense territoire. Les ressources naturelles du pays, la beauté de son climat, la possibilité d'établir sur ses fleuves la navigation à la vapeur, étaient alors bien reconnues dans toute l'Union, et principalement dans les nouveaux états de l'ouest et du sud. Ces derniers avaient de fréquens rapports avec les colons du Texas, qui, pour la plupart, étaient sortis de leur sein; surchargés d'esclaves, ils voyaient dans l'acquisition du Texas un moyen d'écoulement pour le superflu de cette population noire qui perdait chaque jour chez eux de sa valeur, et dont ils ne pouvaient utiliser les bras en proportion de son accroissement. Le Texas, au contraire, offrait au travail esclave une carrière presque sans bornes, et pour ainsi dire inépuisable, non moins par son étendue que par le genre de cultures auquel la richesse de ses plaines vierges promettait le plus beau succès. En transportant leur frontière au Rio-Bravo-del-Norte, les États-Unis se seraient considérablement rapprochés des grands districts métallifères, et de plusieurs provinces du Mexique, dont la population, déjà ancienne, assez riche, et privée d'industrie, aurait assuré à leur commerce un précieux débouché. C'eût été enfin un pas de plus, et un grand pas vers la mer de Californie et l'Océan Pacifique, si laborieusement atteint, mais beaucoup plus au nord, par les âpres défilés des Montagnes Rocheuses, et les déserts sablonneux de leur revers occidental. Aussi, à la fin de 1829, et pendant les premiers mois de 1830, l'idée d'acquérir le Texas devint-elle très populaire dans le Tennessee, le Missouri, l'Arkansas, la Caroline du sud, la Virginie, et généralement dans tous les états à esclaves. Le bruit s'étant répandu alors que M. Poinsett, ministre des États-Unis à Mexico, négociait avec le gouvernement de cette république pour l'acquisition du Texas, les journaux de Baltimore, de Saint-Louis, de Charleston, s'emparèrent de la question, et favorisèrent ce projet avec une ardeur extraordinaire. Une suite d'articles sur ce sujet, publiés dans un journal du Missouri, et qui produisirent une vive impression, fut attribuée au colonel Benton, qui siége actuellement dans le sénat des États-Unis, où il s'est signalé par la véhémence de son zèle pour l'administration du général Jackson. D'autres articles dans le même sens furent écrits sous l'influence du gouverneur M'Duffie, de la Caroline du sud. On croyait d'ailleurs, et avec raison, que le nouveau président était personnellement favorable aux vues des états du sud et de l'ouest, sur le Texas. Défenseur de la Louisiane contre les

Anglais, en 1814, grand propriétaire et propriétaire d'esclaves dans le Tennessee, représentant des idées et des intérêts de l'immense vallée du Missisipi, qui est à elle seule un monde tout entier dans l'Union américaine, Jackson semblait destiné à étendre sur les anciens domaines de l'Espagne l'empire de cette race envahissante dont il partage les passions et les irrésistibles instincts.

Le pressentiment universel qui réservait à la présidence de Jackson l'acquisition du Texas par les États-Unis a été sur le point de se réaliser, et n'a pas été entièrement trompé, au moins en ce sens que le Texas n'appartient plus au Mexique, et que la politique du cabinet de Washington a prodigieusement favorisé de toutes manières, pendant les années 1835 et 1836, la révolution qui a livré cette province, non pas à la confédération, mais à la race anglo-américaine. Le peu de temps qu'il a fallu pour atteindre un si grand résultat prouve combien étaient puissans les motifs politiques et sociaux qui, dès 1829, poussaient une partie considérable des États-Unis à en poursuivre l'accomplissement. Ils avaient mis vingt ans à conquérir l'embouchure du Mississipi, dont leurs hommes d'état, non moins que l'instinct populaire, avaient, le lendemain de la révolution, jugé la possession indispensable à leur développement (1). Plus tard, quand leur force d'expansion est plus que doublée, ils ne mettent que six ou sept ans à prendre possession du Texas, d'une manière complète, quoique indirecte, par leurs formes de gouvernement, leurs institutions, leurs mœurs, leur langue, leurs enfans, leur industrie, les intérêts essentiels de leur nationalité.

Le bruit qui avait couru aux États-Unis, en 1829, de négociations entamées avec le Mexique pour la cession du Texas, était fondé. M. Poinsett, aujourd'hui ministre de la guerre à Washington, et alors, comme nous l'avons dit, représentant de son pays auprès de la république mexicaine, espérait peut-être réussir dans cette négociation difficile, grace à l'intimité de ses relations avec Zavala, qui était l'ame de l'administration du président Guerrero, et avec le parti des *Yorkinos* (2), que la révolution du mois de décembre 1828 avait porté aux affaires. Zavala venait d'obtenir lui-même d'immenses con-

(1) Voir *passim* dans la *Correspondance de M. de Lafayette avec ses amis d'Amérique*, antérieurement à la cession de la Louisane aux États-Unis par le premier consul, et l'*Histoire de la Louisiane*, par M. Barbé-Marbois,

(2) Ces désignations d'*Yorkinos* et d'*Escoceces* ou Écossais se rapportaient à la franc-maçonnerie. Les partisans des idées démocratiques appartenaient à la loge ou rit d'York, ceux de l'aristocratie au rit écossais.

cessions de terrains au Texas, et pour leur donner quelque valeur, il devait désirer ou que cette province fût transférée aux États-Unis, ou que la colonisation par les Anglo-Américains s'opérât sur une très grande échelle. Le Mexique, menacé d'une invasion espagnole qui eut lieu effectivement dans le cours de l'année, se trouvait d'ailleurs en proie, comme toujours, à une extrême détresse financière, et pouvait être accessible à des propositions d'emprunt, de la part du cabinet de Washington, hypothéquées sur le Texas. « Cela nous arrondirait, disait alors M. Poinsett en parlant de l'acquisition de ce pays, et, si on voulait nous le vendre, je me ferais fort de l'acheter. » Mais quoi que ce diplomate actif et remuant dût se promettre d'un concours de circonstances aussi favorables, l'évènement ne répondit point à son attente.

Pendant que M. Poinsett sondait le terrain, la république mexicaine repoussait le dernier effort de l'Espagne contre son indépendance. Conçue dans les proportions les plus mesquines et misérablement conduite, l'entreprise de Barradas n'avait aucune chance de succès. La trahison seule aurait pu la faire réussir, et Santa-Anna ne trahit point. La misérable tentative des Espagnols échoua donc honteusement. On accusa les États-Unis de l'avoir favorisée, ce qui ne me paraît pas vraisemblable, et, dans l'exaltation du triomphe, tous les partis se prononcèrent en même temps contre les ambitieux projets du cabinet de Washington. Une autre circonstance vint ajouter aux défiances réciproques des deux gouvernemens. Le président Guerrero, pour faire face aux dangers de la situation et animer l'enthousiasme patriotique du peuple mexicain, en avait appelé aux sentimens de liberté, aux idées et aux passions révolutionnaires, qui l'avaient porté lui-même au pouvoir. M. Poinsett était démocrate; il s'était associé, d'une manière assez ostensible, à tous les mouvemens du parti des *Yorkinos*, opposé à la faction aristocratique ou écossaise; mais il n'était pas abolitionniste; et lorsque Guerrero, à l'occasion de l'anniversaire de l'indépendance (15 septembre 1829), proclama l'abolition de l'esclavage dans toute la république, cette mesure le mécontenta beaucoup et inquiéta son gouvernement, à cause de la sensation qu'elle devait produire parmi la population noire des états à esclaves. Guerrero voulait faire plus encore. M. Poinsett apprit avec effroi qu'il songeait à se mettre en rapport avec le président de la république d'Haïti, pour soulever les esclaves de Cuba. Le ministre des États-Unis se trouva alors au Mexique dans une position très difficile. Le parti *écossais* ne lui pardonnait pas la

révolution du mois de décembre précédent, qui avait exclu de la présidence Gomez Pedraza. Le parti démocratique, au sein duquel il existait de grandes divisions, prenait au sérieux sa couleur libérale, et menaçait indirectement l'union anglo-américaine par le contre-coup de sa politique abolitionniste. Dans l'une et dans l'autre faction, le sentiment national se révolta instinctivement contre les prétentions du cabinet de Washington sur le Texas, et il est permis de croire que l'influence anglaise ne fut pas étrangère à cette manifestation universelle d'hostilité contre les États-Unis. Bientôt le vainqueur des Espagnols, Santa-Anna, qui était l'idole du jour, exigea la destitution de Zavala, son ennemi, de Zavala, qui est mort citoyen du Texas, et il demanda en même temps le renvoi de M. Poinsett. L'opinion publique fut encore animée contre les États-Unis par la publication d'une correspondance du général Bravo avec M. Bustamente, sur ce qu'on avait à craindre de leur ambition. Les commentaires offensans sur le caractère mexicain, que les journaux du sud et de l'ouest de l'Union, partisans de l'acquisition du Texas, joignirent à leurs articles sur ce sujet, dans les derniers mois de 1829, ne purent qu'exaspérer davantage, et ce sentiment général fit explosion, d'une manière pour ainsi dire officielle, dans un mémoire présenté au congrès mexicain par le secrétaire d'état, à la fin de cette même année. Je citerai ici un extrait de ce document, parce qu'il jette un grand jour sur l'histoire morale de la lutte soutenue pendant quelques années entre la race espagnole du Mexique et la race anglo-américaine pour la possession du Texas.

« Les Américains du Nord, dit le secrétaire d'état mexicain, commencent par s'introduire dans le pays qu'ils convoitent, sous prétexte d'opérations commerciales ou de colonisation, avec ou sans l'autorisation du gouvernement auquel il appartient. Ces colonies grandissent, se multiplient, deviennent bientôt l'élément principal de la population; et aussitôt ce fondement posé, les Américains du Nord commencent à élever des prétentions qu'il est impossible d'admettre, qui ne soutiennent pas une discussion sérieuse, et qui sont basées, par exemple, sur des faits historiques contestés par tout le monde, comme les voyages de Lasalle, dont la fausseté est maintenant reconnue, mais qu'ils n'en invoquent pas moins à l'appui de leurs prétendus droits sur le Texas. Ces opinions extravagantes sont d'abord présentées au monde par des écrivains inconnus, et le travail que d'autres s'imposent pour chercher des preuves et pour établir leurs argumens, ceux-là l'évitent au moyen d'assertions hardies qui, au

lieu de prouver la bonté de la cause, ne sont destinées qu'à faire comprendre à leurs concitoyens les avantages du succès. Leurs manœuvres dans le pays qu'ils veulent acquérir se manifestent ensuite par l'arrivée d'explorateurs qui s'y établissent la plupart, sous prétexte que leur résidence ne préjuge pas la question du droit de souveraineté. Ces *pionniers* excitent peu à peu des mouvemens qui troublent l'état politique du territoire en litige; puis viennent des mécontentemens et des collisions calculés de manière à fatiguer la patience du légitime propriétaire, et à diminuer les avantages de la possession. Quand les choses en sont arrivées à ce point, ce qui est précisément le cas du Texas, alors commence le travail de la diplomatie. L'inquiétude qu'ils ont excitée dans le pays, les intérêts des nouveaux colons, les révoltes qu'ils provoquent parmi les aventuriers et les sauvages, l'obstination avec laquelle ils soutiennent leurs prétentions à la propriété du territoire, deviennent le sujet de notes où la modération et la justice ne sont respectées que dans les mots, jusqu'à ce que, grâce à des incidens qui ne manquent jamais de se présenter dans le cours de pareilles négociations, il se conclue un arrangement aussi onéreux pour une des deux parties que favorable à l'autre.

« Et quand les États-Unis ont réussi de cette façon à introduire leurs citoyens en majorité dans le pays qu'ils convoitent, ils profitent généralement, pour faire valoir leurs prétendus droits, du moment où leur adversaire est plongé dans les plus grands embarras. Telle est la politique dont ils ont commencé à user pour l'affaire du Texas. Leurs journaux se sont mis à discuter le droit qu'ils s'imaginent avoir à la souveraineté de cette province jusqu'au Rio-Bravo-del-Norte. On imprime et l'on répand de tous côtés de petits pamphlets sur la convenance de son acquisition. Il y a des gens qui proclament tout simplement que la Providence a fixé elle-même le Rio-Bravo pour limite respective des deux républiques, ce qui a fait accuser les États-Unis, par un auteur anglais, de vouloir rendre la Providence complice de leurs usurpations. Mais ce qui est bien remarquable, c'est qu'ils ont engagé cette discussion avec nous aussitôt qu'ils nous ont vus occupés à repousser l'invasion espagnole, dans la persuasion que nous ne pourrions de long-temps songer à aucun autre ennemi. »

On voit que le gouvernement mexicain comprenait parfaitement, dès cette époque, le danger dont il était menacé par la multiplication rapide des colons anglo-américains dans le Texas. Déjà leur dévorante activité étendait ses spéculations au-delà des bornes de cette

province. Le fils de Moses Austin avait obtenu de chacun des états que traverse le Rio-Bravo le privilége exclusif d'établir sur ce beau fleuve la navigation à vapeur. Il se promettait de remonter à son premier voyage jusqu'à Chihuahua, et il ne doutait point de pouvoir un jour atteindre Santa-Fé, capitale du Nouveau-Mexique. Le succès de cette gigantesque entreprise aurait livré au capitaine Austin et à ses compatriotes le commerce des provinces septentrionales de la confédération mexicaine, et bientôt l'état de Santa-Fé aurait subi une double invasion, celle des habitans du Missouri par le nord-est, et celle des colons du Texas par le midi. Alarmé de ces projets ambitieux, qui se produisaient si hardiment au grand jour, le nouveau gouvernement de Mexico, dirigé par M. Alaman après la chute du président Guerrero, prit le parti de maintenir sa souveraineté sur le Texas en prohibant toute émigration ultérieure des Anglo-Américains. La loi rendue à cet effet par le congrès est du 6 avril 1830. La suite des évènemens prouvera qu'il était trop tard, et qu'on avait fermé les portes de la place quand déjà l'ennemi s'était introduit en force dans les murs. D'ailleurs, il est peu probable que la loi du 6 avril ait suffi pour arrêter l'irrésistible courant de l'émigration. Rien n'est plus rare dans l'Amérique espagnole que le respect de la loi. C'est depuis long-temps, dans l'ordre politique comme dans l'ordre civil, la terre classique de l'anarchie. Institutions, régime électif, représentation nationale, liberté de la presse, justice et tribunaux, ne sont que de pures fictions dans ces républiques, où le caprice d'un régiment et la mauvaise humeur d'un général bouleversent le pays tous les ans au moins une fois. Il serait donc fort étonnant que, depuis le mois d'avril 1830 jusqu'à la révolution de 1836, les Anglo-Américains de la Louisiane, de l'Arkansas et des autres états voisins, eussent regardé le Texas comme une terre sacrée, et se fussent religieusement abstenus d'y pénétrer. Je tiens au contraire pour avéré que la colonisation y a marché son train, sous l'œil inquiet et l'impuissante surveillance de quelques garnisons mal payées, jetées aux deux extrémités de la province.

La résistance que rencontrèrent, dans les dispositions du Mexique tout entier, à la fin de 1829, les projets avoués du cabinet de Washington sur le Texas, ne fut probablement pas la seule qui le força d'en ajourner l'exécution et de recourir à d'autres moyens pour atteindre son but essentiel. Outre l'inquiétude qui se manifesta immédiatement au sein des états du nord de l'Union, le gouvernement mexicain trouva encore un puissant appui dans la politique de l'An-

gleterre, jalouse de la grandeur croissante des États-Unis. M. Huskisson, dans le cours d'une discussion sur les affaires de l'Espagne et du Mexique, dénonça au parlement les manœuvres du cabinet de Washington pour séparer le Texas de la confédération mexicaine. Il rappela combien l'acquisition des Florides par les États-Unis avait alarmé la Grande-Bretagne pour la sécurité de ses possessions dans les Indes occidentales: puis, révélant un projet auquel il est permis de croire que l'ambition anglaise n'a pas renoncé, il dit que le Mexique devait être maintenu en possession du Texas, puisque l'opposition du cabinet de Washington avait fait échouer les négociations de l'Angleterre avec l'Espagne, pour en obtenir la cession de Cuba. Les États-Unis n'ont pas absorbé le Texas; mais le Texas est aujourd'hui indépendant du Mexique, et la race anglo-américaine y domine. L'esclavage, dont l'Angleterre poursuit l'abolition dans le monde entier, soit par intérêt, soit par philanthropie, a jeté de profondes racines dans cette nouvelle république, et le gouvernement anglais en témoigne son mécontentement par une singulière obstination à ne point la reconnaître. Faudra-t-il, selon le système de compensation développé par M. Huskisson, que, pour se consoler de l'indépendance du Texas, la Grande-Bretagne se fasse céder Cuba par l'Espagne nécessiteuse et obérée?

FRÉDÉRIC LECLERC.

(*La seconde partie à un prochain n°.*)

SANTA-ROSA.

A M. LE PRINCE DE LA CISTERNA.[1]

MON CHER AMI,

Le temps a presque emporté le souvenir de la courte révolution piémontaise de 1821, et celui du personnage qui joua dans cette révolution le principal rôle. Cet oubli n'a rien d'injuste. Pour durer dans la mémoire des hommes, il faut avoir fait des choses qui durent. Ce n'est point seulement par faiblesse, comme on le croit, que les hommes adorent le succès; il est à leurs yeux le symbole des plus grandes vertus de l'ame, et de la première de toutes, je veux dire cette forte sagesse qui ne s'engage dans aucune entreprise sans en avoir pesé toutes les chances, et sans s'être assurée qu'elle ne contient rien qui puisse rendre vaine la constance et l'énergie. Le plus brillant courage contre l'impossible touche peu, et les plus héroï-

(1) Cet écrit, comme on le verra, n'avait pas été destiné au public. Il avait été composé pour M. le prince de la Cisterna, au plus fort d'une maladie, à laquelle M. Cousin est heureusement échappé. M. de la Cisterna a cru accomplir un dernier devoir envers la mémoire de M. de Santa-Rosa en permettant de publier cet écrit, auquel l'auteur n'a rien changé.

ques sacrifices perdent en quelque sorte leur prix au service de l'imprudence. Sans doute, le vrai but de la révolution piémontaise n'avait pas été le brusque établissement d'un gouvernement constitutionnel, comme celui de l'Angleterre et de la France nouvelle, dans un pays qui en est encore au XVIIe siècle. Cette révolution n'était autre chose qu'un mouvement militaire tenté pour arrêter l'Autriche au moment où elle allait passer le Pô, étouffer le soulèvement napolitain, et dominer l'Italie. La grande, l'inexcusable faute des chefs de ce mouvement militaire est d'avoir mis sur leur drapeau, par une condescendance mal entendue, la devise d'un libéralisme excessif et étranger, dont l'inévitable effet devait être de diviser les esprits, de mécontenter la noblesse, en qui résidaient la fortune et la puissance, et d'inquiéter la royauté. Et puis, le succès d'une prise d'armes de la maison de Savoie contre l'Autriche était à deux conditions : 1° que la France, si elle ne soutenait pas ouvertement ce mouvement, ne le contrarierait pas, et même le servirait sous main; 2° que l'armée napolitaine résisterait au moins quelques mois. Or, ces deux conditions devaient manquer. En 1821, le gouvernement français inclinait déjà vers la réaction fatale qui aboutit promptement au ministère de M. de Villèle, et plus tard aux ordonnances de juillet; et tout ce qu'il y avait en Piémont de militaires expérimentés savait bien qu'il était chimérique de compter sur l'armée napolitaine. La révolution piémontaise était donc condamnée à ne point réussir; elle a fait le plus grand mal à ce petit pays, qui doit tout à la sagesse mêlée à l'audace, et qui ne peut grandir et s'accroître que par les mêmes moyens, qui depuis trois siècles l'ont fait ce qu'il est devenu. Placée entre l'Autriche et la France, la maison de Savoie ne s'est élevée qu'en servant tour à tour l'une contre l'autre, et en n'ayant jamais qu'un seul ennemi à la fois. La monarchie piémontaise est l'ouvrage de la politique; la politique seule peut la maintenir. Peu s'en est fallu que la révolution de 1821 ne la détruisît. Un roi respecté abdiquant la couronne, l'héritier du trône compromis et presque prisonnier, la fleur de la noblesse exilée, le premier général de l'Italie, l'orgueil et l'espoir de l'armée, le général Giflenga, à jamais en disgrace; vous, mon cher ami, destiné par votre naissance, votre fortune, et surtout par votre caractère et vos lumières, à représenter si utilement le Piémont à Paris ou à Londres, condamné à l'inaction pour toute votre vie peut-être; des officiers tels que MM. de Saint-Marsan, de Lisio et de Collegno réduits à briser leur épée; enfin celui qui vous surpassait tous, permettez-moi de le dire, celui dont l'ame héroïque

mieux dirigée, et le talent supérieur mûri par l'expérience, auraient pu donner à la patrie piémontaise et à la maison de Savoie le ministre le plus capable de conduire ses destinées, M. de Santa-Rosa, proscrit, errant en Europe et allant mourir en Grèce dans un combat peu digne de lui : tels sont les fruits amers de l'entreprise à la fois la plus noble et la plus imprudente. L'Europe se souvient à peine qu'il y a eu en Piémont un mouvement libéral en 1821 ; ceux qui ont l'instinct du beau distinguèrent dans ce bruit passager quelques paroles qui révélaient une grande ame; le nom de Santa-Rosa retentit un moment; un peu plus tard, ce nom reparut dans les affaires de la Grèce, et on apprit que le même homme qui s'était montré avec une ombre de grandeur dans sa courte dictature de 1821, s'était fait tuer bravement en 1825 en défendant l'île de Sphactérie contre l'armée égyptienne; puis il s'est fait un profond silence, un silence éternel, et le souvenir de Santa-Rosa ne vit plus que dans quelques ames dispersées à Turin, à Paris et à Londres.

Je suis une de ces ames; mes relations avec Santa-Rosa ont été bien courtes, mais intimes. Plus d'une fois j'ai été tenté d'écrire sa vie, cette vie moitié romanesque, moitié héroïque; j'y ai renoncé. Je ne viens point disputer à l'oubli le nom d'un homme qui a manqué sa destinée; mais plusieurs personnes, et vous en particulier, qui portez un intérêt pieux à sa mémoire, vous m'avez souvent demandé de vous raconter par quelle aventure moi, professeur de philosophie, entièrement étranger aux évènemens du Piémont, j'avais été lié si étroitement avec le chef de la révolution piémontaise, et quels ont été mes rapports véritables avec votre cher et infortuné compatriote. Je viens faire ce que vous désirez. Je m'abstiendrai de toutes considérations générales, politiques et philosophiques. Il ne s'agira que de lui et de moi. Ce n'est point ici une composition historique, c'est un simple tableau d'intérieur tracé pour quelques amis fidèles, pour réveiller quelques sympathies, réchauffer quelques souvenirs, et servir de texte à quelques tristes conversations dans un cercle de jour en jour plus resserré. Le public, je le sais, est indifférent et doit l'être à ces détails tout-à-fait domestiques entre deux hommes dont l'un est depuis long-temps oublié et l'autre le sera bientôt; mais dans cette longue maladie qui me consume, et dans la sombre inaction à laquelle elle me condamne, j'éprouve un charme mélancolique à revenir sur ces jours à jamais évanouis; j'aime à rattacher ma vie languissante à cet épisode animé de ma jeunesse. J'évoque un moment devant moi l'ombre de notre ami avant d'aller le rejoindre : tristes

pages écrites, pour ainsi dire, entre deux tombeaux et destinées elles-mêmes à mourir entre vos mains.

Dans le mois d'octobre 1821, suspendu de mes fonctions de professeur suppléant de l'histoire de la philosophie moderne à la Faculté des lettres, et menacé dans mon enseignement de l'école normale, qui elle-même fut bientôt supprimée, confiné dans une humble retraite située à côté du jardin du Luxembourg, j'avais été, pour surcroît de disgrace, à la suite d'un travail opiniâtre sur les manuscrits inédits de Proclus, atteint d'un violent accès de cette maladie de poitrine qui pendant toute ma jeunesse effrayait ma famille et mes amis. J'étais à peu près dans l'état où vous me voyez aujourd'hui. Je ne sais comment alors il me tomba sous la main une brochure intitulée : *De la Révolution piémontaise*, ayant pour épigraphe ce vers d'Alfieri : *Sta la forza per lui, per me sta il vero.* Mon voyage en Italie dans l'été et l'automne de 1820, mon attachement à la cause libérale européenne, le bruit des dernières affaires du Piémont et de Naples, m'intéressaient naturellement à cet écrit; et pourtant malade, fuyant toute émotion vive, surtout toute émotion politique, je ne lus cette brochure que comme on lirait un roman, sans y chercher autre chose qu'une distraction à mes ennuis et le spectacle des passions humaines. J'y trouvai en effet un véritable héros de roman dans le chef avoué de cette révolution, le comte de Santa-Rosa. La figure de cet homme domine tellement les évènemens de ces trente jours, que seule elle me frappa. Je le vis d'abord, partisan du système parlementaire anglais, ne demander pour son pays que le gouvernement constitutionnel, deux chambres, même une pairie héréditaire; puis, quand le fatal exemple des Napolitains et l'adoption de la constitution espagnole eurent entraîné tous les esprits, ne plus s'occuper que d'une seule chose, la direction militaire de la révolution, et, porté par les circonstances à une véritable dictature, déployer une énergie que ses ennemis eux-mêmes ont admirée, sans s'écarter un seul moment de cet esprit de modération chevaleresque si rare dans les temps de révolution. Je me rappelle encore et je veux reproduire ici l'ordre du jour qu'il publia le 23 mars 1821, au moment même où la cause constitutionnelle semblait désespérée :

« Charles-Albert de Savoie, prince de Carignan, revêtu par sa majesté Victor-Emmanuel de l'autorité de régent, m'a nommé, par son décret du 21 de ce mois, régent du ministère de la guerre et de la marine.

« Je suis donc une autorité légitimement constituée, et il est de mon devoir, dans les terribles circonstances où se trouve la patrie, de faire entendre à mes compagnons d'armes la voix d'un sujet affectionné à son roi et d'un loyal Piémontais.

« Le prince régent a abandonné la capitale la nuit du 21 au 22 de ce mois, sans en prévenir la junte nationale ni ses propres ministres.

« Qu'aucun Piémontais n'accuse les intentions d'un prince dont le cœur libéral, dont le dévouement à la cause italienne ont été jusqu'ici l'espoir de tous les gens de bien. Un petit nombre d'hommes, déserteurs de la patrie et serviteurs de l'Autriche, ont sans doute trompé, par un odieux tissu de mensonges, un jeune prince qui n'a point l'expérience des temps orageux.

« Une déclaration, signée par le roi Charles-Félix, a paru en Piémont; mais un roi piémontais au milieu des Autrichiens, nos inévitables ennemis, est un roi captif : rien de ce qu'il dit ne peut ni ne doit être regardé comme venant de lui. Qu'il nous parle sur un sol libre, et nous lui prouverons alors que nous sommes ses enfans.

« Soldats piémontais, gardes nationales, voulez-vous la guerre civile? voulez-vous l'invasion des étrangers, la dévastation de vos campagnes, l'incendie, le pillage de vos villes et de vos villages? Voulez-vous perdre votre gloire, souiller vos enseignes? Continuez. Que des Piémontais armés se lèvent contre des Piémontais armés? que des poitrines de frères heurtent des poitrines de frères?

« Commandans des corps, officiers, sous-officiers et soldats, il n'y a plus qu'un moyen de salut : ralliez-vous à vos drapeaux, entourez-les, saisissez-les, et courez les planter sur les rives du Tésin et du Pô. Le pays des Lombards vous attend, ce territoire qui dévorera ses ennemis à l'aspect de votre avant-garde. Malheur à celui que des opinions différentes sur les institutions de son pays éloigneraient de cette résolution nécessaire! il ne mériterait point de conduire des soldats piémontais, ni l'honneur d'en porter le nom.

« Compagnons d'armes, cette époque est européenne. Nous ne sommes point abandonnés : la France aussi soulève sa tête trop humiliée sous le joug du cabinet autrichien, elle va nous tendre une main puissante.

« Soldats et gardes nationales, des circonstances extraordinaires exigent des résolutions extraordinaires. Si vous hésitez, plus de patrie, plus d'honneur, tout est perdu. Pensez-y, et faites votre devoir, la junte et les ministres feront le leur. Votre énergique main rendra

son premier courage à Charles-Albert, et le roi Charles-Félix vous remerciera un jour de lui avoir conservé son trône. »

Enfin, quand tout fut perdu, Santa-Rosa négocia avec M. le comte de Mocenigo, ministre de Russie auprès de la cour de Turin, pour obtenir une pacification générale, à la condition d'une amnistie et de quelques améliorations intérieures, offrant, à ce prix, de renoncer à l'amnistie pour lui-même et pour les autres chefs constitutionnels, et de se bannir volontairement, pour mieux assurer la paix et le bonheur de la patrie.

Cette noble conduite me frappa vivement, et pendant quelques jours je répétais à tous mes amis : Messieurs, il y avait un homme à Turin! Mon admiration redoubla quand on m'apprit que le héros de ce livre en était aussi l'auteur. Je ne pus me défendre d'un sentiment de respect en voyant dans le défenseur d'une révolution malheureuse cette absence de tout esprit de parti, cette loyauté magnanime qui rend justice à toutes les intentions, et dans les douleurs les plus poignantes de l'exil ne laisse percer ni récriminations injustes, ni amers ressentimens. L'enthousiasme pour une noble cause porté jusqu'au dernier sacrifice, et en même temps une modération pleine de dignité, sans parler du rare talent marqué à toutes les pages de cet écrit, composaient à mes yeux un de ces beaux caractères cent fois plus intéressans pour moi que les deux révolutions de Naples et de Piémont; car si en moi le philosophe cherche dans les évènemens contemporains le mouvement des principes éternels et leur manifestation visible, l'homme aussi ne cherche pas avec moins d'ardeur l'humanité dans les choses humaines. Et quel trait plus admirable d'un caractère humain que l'union de la modération et de l'énergie! Cet idéal que j'avais tant rêvé semblait se présenter à moi dans M. de Santa-Rosa. On me dit qu'il était à Paris; je voulus le connaître, et un de mes amis d'Italie me l'amena un matin. Je venais de cracher du sang, et les premières paroles que je lui dis furent celles-ci : « Monsieur, vous êtes le seul homme que, dans mon état, je désire connaître encore. » Combien de fois depuis nous sommes-nous rappelé cette première entrevue, moi mourant, lui condamné à mort, caché sous un nom étranger, sans ressources et presque sans pain! Sans insister sur les détails de notre conversation, il me suffira de vous dire que je trouvai plus encore que je n'avais attendu. A sa mine, à sa démarche, dans toutes ses paroles, je reconnus aisément le feu et l'énergie de l'auteur de la proclamation du 23 mars, et en

même temps ma triste santé parut lui inspirer une compassion affectueuse qui se marquait à tout moment par les soins les plus aimables. En me voyant dans cet état critique, il s'oublia lui-même et ne pensa plus qu'à moi. Notre longue conversation, dont il fit tous les frais, m'ayant ému et laissé très faible, le soir il revint savoir de mes nouvelles, puis il revint le lendemain, puis le lendemain encore, et, au bout de quelques jours, nous étions l'un pour l'autre comme si nous avions passé toute notre vie ensemble. Le nom qu'il avait pris était celui de Conti; il était logé tout près de moi, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, vis-à-vis la rue Racine, dans une chambre garnie bien près des toits, avec un de ses amis de Turin qui, sans sans avoir pris aucune part à la révolution et sans être compromis, avait quitté volontairement son pays pour le suivre. Quel est donc cet homme avec lequel on préfère l'exil aux douceurs de la patrie et de la famille? Il est impossible d'exprimer le charme de son commerce. Ce charme était pour moi, je le répète, dans l'union de la force et de la bonté. Je le voyais toujours prêt, à la moindre lueur d'espérance, à s'engager dans les entreprises les plus périlleuses, et je le sentais heureux de passer obscurément sa vie à soigner un ami souffrant. Son cœur était un foyer inépuisable de sentimens affectueux. Il était bon jusqu'à la tendresse pour tout le monde. Rencontrait-il dans la rue, en venant chez moi, quelque malheureux? il partageait avec lui le denier du pauvre. Son hôtesse, une vieille femme que je vois encore, était-elle un peu malade? il la soignait comme s'il eût été de sa famille. Quelqu'un avait-il besoin de ses conseils? il les prodiguait, et tout cela par un instinct irrésistible dont il n'avait pas même la conscience. Aussi était-il impossible de le connaître sans l'aimer. Je doute que jamais créature humaine, même une femme, ait été autant aimée. Il avait à Turin un ami auquel il avait pu confier sa femme et ses enfans, et un autre l'avait accompagné dans l'exil. Voici du sentiment qu'il inspirait une preuve bien frappante. Autrefois, tout enfant, servant à l'armée des Alpes, dans le régiment de son père, on lui avait donné pour camarade un enfant de son pays, qui, depuis, avait quitté l'armée et le Piémont, et avait perdu de vue son jeune maître; mais il lui en était resté un souvenir profond, et un jour, dans son grenier de la rue des Francs-Bourgeois, le noble comte, tombé dans la misère, avait vu arriver tout à coup le pauvre Bossi, limonadier à Paris, qui ayant appris par les journaux les aventures de son jeune officier, n'avait pas eu de repos qu'il n'eût découvert sa demeure, et il venait lui offrir ses économies. Plus

tard, combien de fois, en me rendant le matin à la prison de Santa-Rosa, n'ai-je pas trouvé à la porte de la salle Saint-Martin Bossi ou sa femme avec un panier de fruits, attendant des heures entières qu'on leur ouvrît la porte, se glissant avec moi et remettant leur offrande au prisonnier avec le respect d'un ancien serviteur et la tendresse d'un véritable ami!

Depuis la fin d'octobre 1821 jusqu'au 1er janvier 1822, nous vécûmes ensemble dans la plus douce et la plus profonde intimité. Pendant tout le jour, jusqu'à cinq ou six heures du soir, il restait dans sa petite chambre de la rue des Francs-Bourgeois, occupé à lire et aussi à préparer un ouvrage sur les gouvernemens constitutionnels au XIXe siècle. Après son dîner, et la nuit venue, il sortait de sa cellule, gagnait la rue d'Enfer, où je demeurais, et passait la soirée avec moi jusqu'à onze heures ou minuit. De mon côté, j'avais arrangé ma vie à peu près comme lui : je passais la journée dans les médicamens et dans Platon ; le soir je fermais mes livres et recevais mes amis. Santa-Rosa avait la passion de la conversation, et il causait à merveille; mais j'étais si languissant et si faible, que je ne pouvais supporter l'énergie de sa parole. Elle me donnait la fièvre et une excitation nerveuse qui se terminait par des abattemens et presque des défaillances. Alors l'homme énergique, à la voix ardente, faisait place à la créature la plus affectueuse. Combien de nuits n'a-t-il pas passées au chevet de mon lit avec ma vieille gouvernante! Dès que j'étais mieux, il se jetait tout habillé sur un sofa, et malgré ses chagrins, avec sa bonne conscience et une santé incomparable, il s'endormait en quelques minutes jusqu'à la pointe du jour.

Je dois faire ici son portrait. Santa-Rosa avait à peu près quarante ans; il était d'une taille moyenne, environ cinq pieds deux pouces. Sa tête était forte, le front chauve, la lèvre et le nez un peu trop gros, et il portait ordinairement des lunettes. Rien d'élégant dans les manières; un ton mâle et viril sous des formes d'ailleurs infiniment polies. Il était loin d'être beau; mais sa figure, quand il s'animait, et il était toujours animé, avait quelque chose de si passionné, qu'elle en devenait intéressante. Ce qu'il y avait de plus remarquable en lui était une force de corps extraordinaire. Ni grand ni petit, ni gros ni maigre, c'était un véritable lion pour la vigueur et pour l'agilité. Pour peu qu'il cessât de s'observer, il ne marchait pas, il bondissait. Il avait des muscles d'acier, et sa main était un étau où il enchaînait les plus robustes. Je l'ai vu lever, presque sans effort, les tables les plus pesantes. Il était capable de supporter les plus

longues fatigues, et il semblait né pour les travaux de la guerre. Il aimait passionnément ce métier. Il avait été capitaine de grenadiers, et personne n'avait plus reçu que lui de la nature, au physique comme au moral, ce qui fait le vrai soldat. Son geste était animé, mais sérieux; toute sa personne et son seul aspect donnaient l'idée de la force.

Je n'ai jamais vu de plus touchant spectacle que celui de cet homme si fort, qui avait tant besoin d'air pour dilater sa poitrine, de mouvement pour exercer ses membres robustes et son inépuisable activité, se métamorphosant en une véritable sœur de charité, tantôt silencieux, tantôt gai, retenant sa parole et presque son souffle pour ne pas ébranler la frêle créature à laquelle il s'intéressait. La bonté de la faiblesse n'est guère séduisante, car on se dit : C'est peut-être de la faiblesse encore; mais la tendresse de la force a un charme presque divin.

Nous avions au fond les mêmes opinions, et il n'a pas peu contribué à m'affermir dans mes bonnes croyances. Comme moi, il était profondément constitutionnel, ni servile ni démocrate, sans envie et sans insolence. Il n'avait aucune ambition ni de fortune ni de rang, et le bien-être matériel lui était indifférent; mais il avait l'ambition de la gloire. De même en morale il chérissait sincèrement la vertu, il avait le culte du devoir, mais aussi le besoin d'aimer et d'être aimé, et l'amour ou une amitié tendre était nécessaire à son cœur. En religion, il passait en Italie pour un homme d'une grande piété, et en effet, il était plein de respect pour le christianisme, dont il avait fait une étude attentive. Il était même un peu théologien. Il me racontait qu'en Suisse il argumentait contre les théologiens protestans, et défendait le catholicisme; mais sa foi n'était pas celle de Manzoni, et je n'ai guère vu au fond de son cœur plus que la foi du vicaire savoyard. Avide de comprendre et de savoir, d'ailleurs rattachant tout à la politique, il dévorait dans mes livres tout ce qui tenait à la morale et à la pratique. Quoique libéral, ou plutôt parce qu'il l'était véritablement, il redoutait l'influence des déclamations prétendues libérales, et en voyant la foi religieuse s'affaiblir dans la société européenne, il sentait d'autant plus le besoin d'une philosophie morale, noble et élevée. Il possédait naturellement la bonne métaphysique dans une ame généreuse bien cultivée. Personne au monde ne m'a tant encouragé et soutenu dans ma carrière philosophique. Mes desseins étaient devenus les siens, et s'il fût resté en France, il aurait donné à la bonne cause philosophique, dans ses applications morales

et politiques, un excellent écrivain de plus, un organe ferme, élevé, persuasif.

Sans doute, son esprit n'était pas celui d'un homme de lettres ni d'un philosophe, mais d'un militaire et d'un politique. Il avait l'esprit juste et droit comme le cœur; il détestait les paradoxes, et dans les matières graves, les opinions hasardées, arbitraires, personnelles, lui inspiraient une profonde répugnance. Il me gourmandait souvent sur plusieurs de mes opinions, et me ramenait sans cesse des sentiers étroits et périlleux des théories personnelles à la grande route du sens commun et de la conscience universelle. Il n'avait ni étendue ni originalité dans la pensée, mais il sentait avec profondeur et énergie, et il s'exprimait, parlait, écrivait avec gravité et avec émotion. Son ouvrage sur la révolution piémontaise a des pages véritablement belles. Et c'était là son coup d'essai! que n'eût-il pas fait s'il eût vécu?

En politique, ce prétendu révolutionnaire était d'une modération telle que, s'il eût été en France à la chambre des députés à cette époque, à la fin de 1821, il eût siégé entre M. Royer-Collard et M. Lainé. Mes amis et moi nous étions alors assez mal traités par le ministère de M. de Richelieu, et nous n'étions pas toujours justes envers lui. Santa-Rosa, avec sa gravité accoutumée, réprimait mes vivacités et s'étonnait de celles de mes plus sages amis. Je me souviens qu'un soir, étant chez moi avec M. Humann et M. Royer-Collard, il assista à une discussion sérieuse sur ce qu'il fallait faire dans les circonstances présentes, s'il fallait laisser vivre le ministère Richelieu, que défendaient M. Pasquier, M. Lainé, M. Dessolles, ou s'il fallait le détruire en s'alliant avec le côté droit, conduit par MM. Corbière et Villèle. M. Royer-Collard pensait que si MM. Corbière et de Villèle arrivaient aux affaires, ils n'en auraient pas pour six mois; et le ministère Richelieu renversé, il voyait derrière MM. de Villèle et Corbière le prompt triomphe de la cause libérale. C'était là une perspective bien séduisante pour un proscrit comme Santa-Rosa. Dans six mois, après un pouvoir violent et éphémère, un ministère libéral qui eût au moins adouci l'exil des réfugiés piémontais, et, en me tirant de disgrace moi et mes amis, ouvert à Santa-Rosa un avenir en France! Avec quel respect n'entendis-je pas le noble proscrit m'inviter à m'opposer de toutes mes forces à une manœuvre de parti qu'il qualifiait sévèrement : — Ne prenez pas garde à moi, me disait-il, je deviendrai ce que je pourrai; vous, faites votre devoir : votre devoir de bon citoyen est de ne pas combattre un ministère qui est votre dernière ressource contre la faction ennemie de tout progrès et de

toute lumière! Il n'est pas permis de faire le mal dans l'espérance du bien; vous n'êtes pas sûr de renverser plus tard MM. de Corbière et Villèle, et vous êtes sûr de faire le mal en leur livrant le pouvoir. — Pour moi, si j'étais député, j'essaierais de donner de la force au ministère Richelieu contre la cour et le côté droit. Mon opinion était celle de Santa-Rosa. Elle ne prévalut pas, et ce jour-là il fut commis une faute qui a pesé sept ans sur la France. Le ministère Richelieu fut renversé, MM. de Corbière et Villèle arrivèrent au pouvoir, et ils y demeurèrent jusqu'en 1827.

Mais les mauvais jours s'avançaient pour la France. Quand le ministère de M. de Villèle eut remplacé celui de M. de Richelieu, la faction qui occupait le pouvoir, en même temps qu'elle attaquait en France, une à une, toutes les libertés et toutes les garanties, resserrait de plus en plus avec l'étranger son ancienne alliance, et les polices de Piémont et de France s'entendirent pour poursuivre et tourmenter les réfugiés. Ils étaient à Paris sous des noms supposés, et en général ils vivaient tranquilles et retirés. La nouvelle police, dirigée par MM. Franchet et de Laveau, se fit une religion de satisfaire les ressentimens et les peurs de la cour de Turin; au lieu de surveiller, ce qui était son devoir et son droit, elle persécuta. Santa-Rosa reçut l'avis que la police était sur ses traces et qu'on voulait l'arrêter. Une fois arrêté, il pouvait être livré au Piémont, et la sentence de mort rendue contre lui et ses amis pouvait être exécutée. Je pensai qu'il fallait laisser passer le premier orage, et je ménageai à Santa-Rosa une retraite à Auteuil, dans la maison de campagne d'un de mes amis, M. Viguier. Nous nous y établîmes tous les deux, et y vécûmes pendant les premiers mois de 1822, ne recevant presque aucune visite, et ne sortant pas même de l'enceinte du jardin. Je continuais ma traduction de Platon, lui ses recherches sur les gouvernemens constitutionnels. C'est là, dans ces longues causeries des soirées d'hiver, que Santa-Rosa me raconta toute sa vie extérieure et intérieure, et la parfaite vérité, ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, le dessous des cartes de la révolution piémontaise.

Il était né le 18 novembre 1783, à Savigliano, ville du Piémont méridional, d'une bonne famille, mais dont la noblesse était récente. Son père, le comte de Santa-Rosa, était un militaire qui fit les premières guerres du Piémont contre la révolution française, et emmena avec lui à l'armée son fils Sanctorre, dès l'âge de neuf à dix ans. Si le père eût vécu, la carrière du fils était décidée; mais le comte de Santa-Rosa fut tué à la bataille de Mondovi, à la tête du régiment

de Sardaigne, dont il était colonel, et plus tard les victoires de Napoléon et la soumission du Piémont mirent fin à la carrière militaire du jeune Sanctorre. Il se retira dans sa famille, à Savigliano, et, moitié dans cette ville, moitié à Turin, il fit de très bonnes études classiques avec plusieurs condisciples, depuis fort connus dans les lettres, sous le célèbre abbé Valpersga de Caluso. Le nom de sa famille était si respecté dans sa province, et lui-même le portait si bien, qu'à l'âge de vingt-quatre ans il fut élu par ses concitoyens maire de Savigliano, et il passa plusieurs années de sa jeunesse dans ces fonctions, où il acquit l'habitude des affaires civiles. Mais ce n'était pas là une carrière pour un homme sans fortune. On lui persuada donc, malgré ses répugnances, d'entrer dans l'administration française, qui gouvernait alors le Piémont; il fut fait sous-préfet de la Spezia, état de Gênes, et il exerça ces fonctions pendant les années 1812, 1813 et 1814 jusqu'à la restauration. Santa-Rosa salua avec enthousiasme le retour de la maison de Savoie, et, en 1815, croyant que l'arrivée de Napoléon à Paris, pendant les cent jours, susciterait une longue guerre, il quitta le service civil pour le service militaire, et fit la très petite campagne de 1815 comme capitaine dans les grenadiers de la garde royale. Puis, tout étant rentré dans le repos après la chute de Napoléon, il quitta encore une fois la carrière des armes pour en prendre une où ses connaissances militaires et civiles se combinaient heureusement, celle de l'administration militaire. Il entra au ministère de la guerre, et y fut chargé de fonctions assez élevées. C'est alors, je crois, qu'il se maria avec une personne qui avait plus de naissance que de fortune. De ce mariage il eut plusieurs enfans. Il était très considéré, fort bien en cour, et destiné à une carrière brillante, quand lors de la révolution napolitaine l'Autriche affecta ouvertement la domination de l'Italie. Je dois m'imposer à moi-même un silence religieux sur les confidences que l'amitié de Santa-Rosa déposa dans mon sein; mais je puis, je dois dire une chose, c'est que dans la profonde solitude où nous vivions, parlant à un ami dont les opinions politiques étaient au moins aussi prononcées que les siennes, vingt fois Santa-Rosa m'assura que ses amis et lui n'avaient eu de rapport avec les sociétés secrètes que fort tard, à la dernière extrémité, lorsqu'il leur fut démontré que le gouvernement piémontais était sans force pour résister lui-même à l'Autriche, qu'un mouvement militaire serait impuissant, s'il ne s'appuyait sur un mouvement civil, et que pour un mouvement civil le concours des sociétés secrètes était indispensable. Il déplorait cette

nécessité, et il accusait la noblesse et les propriétaires piémontais (*gli possidenti*) d'avoir perdu le pays et eux-mêmes en ne faisant pas leur devoir, en n'avertissant pas hautement le roi des périls du Piémont, et en forçant le patriotisme à recourir à des trames occultes. Sa loyauté répugnait à tout mystère, et, sans qu'il me le dît, je voyais clairement qu'il éprouvait, dans sa chevalerie, une sorte de honte intérieure d'avoir été peu à peu poussé jusqu'à cette extrémité. Sans cesse il me répétait : — Les sociétés secrètes sont la peste de l'Italie; mais comment faire pour se passer d'elles, quand il n'y a aucune publicité, aucun moyen légal d'exprimer impunément son opinion? — Il me racontait que long-temps il s'était arrêté à la pensée de ne participer à aucune société, de s'abstenir de toute action, et de se borner à de grandes publications morales et politiques, capables d'influer sur l'opinion et de régénérer l'Italie. C'était ce qu'il appelait une conspiration littéraire. Assurément elle eût été plus utile que la triste prise d'armes de 1821. Son rêve était de recommencer cette conspiration littéraire du sein de la France; sa consolation était de n'avoir rien fait pour lui-même, et de n'avoir pensé qu'à son pays. Sa bonne conscience et son énergie naturelle réunies lui composaient, dans notre solitude d'Auteuil, une vie tranquille et presque heureuse.

Ma mauvaise santé et son imprudente amitié, avec le lâche acharnement de la police française, l'arrachèrent de cette solitude et le perdirent à jamais. S'il fût resté avec moi, il eût refait sa destinée, il eût passé tout le temps de la restauration dans des travaux honorables qui auraient jeté de l'éclat sur son nom; il eût atteint la révolution de juillet, et alors il n'avait qu'à choisir, ou à rentrer en Piémont comme MM. de Saint-Marsan et Lisio, ou, comme M. de Collegno, à entrer au service de la France, et, dans ce dernier cas, une immense carrière était devant lui, si toutefois cette ame altière, dédaigneuse de la bonne comme de la mauvaise fortune, eût jamais consenti à avoir une autre patrie que celle qu'il avait voulu servir, et que ses malheurs mêmes lui avaient rendue plus chère et plus sacrée. Hélas! tout cet avenir a été perdu en un jour. Un jour, l'état de ma poitrine effraya tellement Santa-Rosa, qu'il me conjura de venir chercher quelques secours à Paris. Je cédai, je revins au Luxembourg; Santa-Rosa, inquiet, ne put tenir à Auteuil, et le soir je le vis paraître au chevet de mon lit. Au lieu de rester chez moi, il voulut aller passer la nuit dans son ancien logement, et, avant de rentrer, il eut l'imprudence d'entrer dans un café de la

place de l'Odéon, pour y lire les journaux; à peine en sortait-il que, sur la place même de l'Odéon, il fut saisi par sept ou huit agens de police, terrassé, conduit à la préfecture et jeté en prison. Il paraît qu'il avait été reconnu à la barrière, où il était signalé depuis longtemps.

Dans la nuit même de son arrestation, il avait été interrogé par le préfet de police. Dès ce premier interrogatoire, Santa-Rosa avait reconnu son vrai nom et exprimé des sentimens qui avaient fait une vive impression sur le fanatique, mais honnête M. de Laveau. Il avait repoussé avec indignation l'accusation d'être mêlé à des machinations contre le gouvernement français; il avait déclaré qu'il était absolument étranger à tout ce qui se passait en France, et que son tort unique et involontaire était d'être à Paris sous un autre nom que le sien. Interrogé sur ses relations à Paris, il m'avait nommé comme le seul ami qu'il y eût; il avait demandé comme une grace qu'on ne me mêlât point à cette affaire, et qu'on m'épargnât une visite domiciliaire qui pouvait être funeste à ma santé, offrant lui-même tous les renseignemens qui lui seraient demandés, et même toutes les réparations les plus sévères, plutôt que d'exposer celui qui lui avait donné l'hospitalité. Le mot d'extradition ayant été prononcé, Santa-Rosa avait paru accepter son sort avec cette fierté simple qui ne manque jamais son effet. Il n'avait paru inquiet que d'une seule chose, les suites que toute cette affaire pourrait avoir sur ma santé.

Pendant que ceci se passait à la préfecture de police, moi, j'étais dans mon lit, couvert de sangsues, et dans le plus triste état. Le lendemain, entre quatre et cinq heures du matin, j'entends sonner avec force à ma porte, et tout à coup se précipitent dans ma chambre cinq ou six gendarmes déguisés, ayant à leur tête un commissaire de police qui, montrant son écharpe, me signifia *au nom du roi* qu'il avait l'ordre de faire une perquisition dans mes papiers. Je ne sus pas d'abord ce que cela voulait dire, et ce fut seulement à la fin de la perquisition, dont tout le résultat fut de leur faire découvrir des notes sur Proclus et sur Platon, que le commissaire m'apprit que j'étais recherché à cause de Santa-Rosa, arrêté la veille en sortant de chez moi. Frappé de cette nouvelle comme d'un coup de foudre, je me transportai immédiatement chez M. de Laveau, et je lui demandai pourquoi, s'il accusait de complot contre le gouvernement français un homme qui ne connaissait que moi à Paris, il ne m'avait pas mis moi-même en arrestation, ou, s'il n'osait aussi m'accuser de conspiration, pourquoi il s'en prenait à un homme qui n'avait rien pu

que par moi et avec moi. Si, au fond, il ne s'agissait pas de complot contre la France, je lui montrai ce qu'il y avait de peu noble à poursuivre un proscrit, parce qu'il était sous un autre nom que le sien, quand d'ailleurs ce proscrit était un galant homme et vivait inoffensif, et je lui demandai à voir sur-le-champ Santa-Rosa. M. de Laveau était homme de parti, comme M. Franchet; c'était un esprit étroit et soupçonneux, mais c'était un homme honnête; il venait d'interroger une seconde fois Santa-Rosa; il venait de lire le rapport du commissaire de police sur les résultats de la perquisition faite chez moi, et il commençait à reconnaître que l'accusation de complot contre le gouvernement français était dépourvue de tout fondement. Ma visite, en lui prouvant que nous n'avions pas peur et que nous ne craignions pas un procès, acheva de le persuader. Toutefois, il crut devoir affecter encore des doutes, et m'annonça que le procès aurait lieu. Je demandai à y paraître comme témoin, et, quelques jours après, je fus mandé en effet devant le juge d'instruction, M. Debelleyme, depuis préfet de police, et aujourd'hui membre de la chambre des députés. L'instruction fut courte et détaillée; M. Debelleyme y montra une impartialité et une modération parfaites. Il prit, dans ses rapports avec le prisonnier, une haute idée de sa moralité, et il me parla toujours de lui avec respect et bienveillance. Ce procès ridicule aboutit à une ordonnance déclarant qu'il n'y avait pas lieu à suivre sur la prévention de complot, la seule qui eût motivé l'arrestation. Quant à l'affaire du passeport, sous un nom étranger, le tort du prisonnier était reconnu, mais dans les termes les plus honorables pour lui. Il était fait mention de la loyauté et de la franchise de ses aveux. Cette ordonnance de non-lieu n'intervint qu'au bout de deux mois, et, pendant tout ce temps, le pauvre Santa-Rosa demeura en prison à la préfecture de police, dans une des chambres de la salle Saint-Martin. Les premiers jours de l'arrestation passés, j'avais obtenu la permission de le visiter tous les jours, et quelques autres personnes obtinrent ensuite la même permission. Ce fut dans cette circonstance que j'appris encore mieux à connaître le caractère et l'ame de Santa-Rosa.

Dans le premier moment, il avait eu deux craintes : la première, d'être livré au Piémont, c'est-à-dire livré à l'échafaud; la seconde, que l'émotion de toute cette affaire et de la visite de la police ne portât un coup funeste à ma santé et ne m'achevât. Quand il me vit entrer dans sa prison, peut-être mieux qu'à l'ordinaire, sa sérénité d'ame lui revint, et pendant les deux mois entiers qu'il demeura à la

salle Saint-Martin, je ne l'ai entendu se plaindre ni du sort ni de personne. Il se prépara à bien mourir s'il était livré au Piémont, et ne lut plus que la Bible. Puis, quand cette crainte fut passée, son attention se porta sur tous les détails de la procédure suivie contre lui. Il était touché des égards qu'on lui témoignait, et pénétré de respect pour l'excellence de la loi française et pour l'indépendance de la magistrature. Il fallait voir Santa-Rosa dans sa prison. C'était une chambre assez bonne, aérée, salubre; il n'y était pas mal, et il s'y trouvait à merveille. Le geôlier, qui faisait ce métier depuis longtemps, et qui avait appris à se connaître en hommes, avait bientôt vu à qui il avait à faire, et il ne le traitait pas comme un prisonnier ordinaire. Il l'appelait toujours monsieur le comte, et cela ne déplaisait pas à Santa-Rosa, qui lui parlait avec bonté, et finit par se l'attacher au point que ce geôlier avait tout-à-fait l'air d'un ancien serviteur de sa maison. Santa-Rosa s'était enquis de sa position de fortune, de sa famille, de ses enfans; l'autre le consultait, Santa-Rosa donnait son avis avec douceur, mais avec autorité. On aurait dit qu'il était encore à Savigliano, à la mairie, parlant à un de ses employés. Quand il quitta la prison, le geôlier me dit qu'il perdait beaucoup. Il en était de même dans ma maison. Ma gouvernante l'aimait plus que moi-même, et encore aujourd'hui, après vingt années, elle ne parle de lui qu'avec attendrissement. Ce fut dans cette prison que je rencontrai l'ancien domestique de Santa-Rosa à l'armée des Alpes, Bossi, mauvaise tête et bon cœur, qui ne savait pas conduire ses affaires, mais qui aurait volontiers donné tout ce qu'il avait à son ancien maître.

Il n'est pas besoin de dire que ces deux mois, pendant lesquels je passais chaque jour trois ou quatre heures à la salle Saint-Martin, nous lièrent de plus en plus.

Il semble, après l'ordonnance de non-lieu rendue par M. le juge d'instruction Debelleyme, que le résultat de cette tracasserie devait être au moins de laisser Santa-Rosa tranquille à Paris : il n'en fut rien. D'abord il y eut une première opposition de la police. Il fallut que la cour royale intervînt, et prononçât formellement la mise en liberté, si nulle autre cause d'arrestation ne se rencontrait. Les ombrages de la police de M. de Corbière s'opposèrent même à l'exécution de ce second jugement, et, après que Santa-Rosa eut été déclaré enfin par la justice au-dessus de toute prévention, et par conséquent libre, M. de Corbière, par un arrêté ministériel, décida que M. de Santa-Rosa et quelques-uns de ses compatriotes, arrêtés comme lui, seraient relégués en province sous la surveillance de la

police. Alençon fut la prison, un peu plus vaste que la salle Saint-Martin, à laquelle Santa-Rosa fut condamné par M. le ministre de l'intérieur et de la police. Cet acte lâche et méchant envers un homme évidemment inoffensif, et qui ne pouvait trouver de consolation qu'à Paris, auprès d'un ami dont on connaissait à la fois les opinions libérales et la vie bien tranquille, puisqu'il la passait presque tout entière dans son lit, cet acte qui perdit Santa-Rosa en le séparant de Paris et de moi, lui causa, par son inutile rigueur, une véritable irritation. Il protesta, demanda la permission de rester à Paris ou des passeports pour l'Angleterre. On ne lui fit aucune réponse, et il fut transféré à Alençon.

Voici des fragmens de quelques-unes de ses lettres d'Alençon, qui font connaître la vie qu'il y menait, ses sentimens et ses travaux.

Alençon, 19 mai 1822.

« Nous voilà arrivés depuis hier à Alençon; les ordres du ministre nous soumettent à la surveillance de l'autorité locale, et cette surveillance s'exercera de cette manière-ci : tous les jours, d'une heure à deux, nous devons nous présenter au maire et signer dans son registre; voilà tout. J'ai déclaré bien doucement, bien simplement, mais en termes bien clairs et bien significatifs, ma position au maire. Il n'avait pas de bonnes raisons à me dire, je ne lui en demandais ni de bonnes ni de mauvaises: aussi l'entretien ne fut-il pas vif; mais il fut poli, ce qui ne laissait pas d'être un assez grand point pour votre débonnaire ami. Au reste, j'aime les maires et pour cause. Celui-ci est un bon vieillard, ayant une petite voix fort honnête; son adjoint, dont le nom finit en *ière* et qui marche droit comme un *i*, ne nous a pas reçus aussi bien. Je me suis bien promis que si jamais je redeviens syndic de ma chère ville, je me garderai de donner de mauvais momens aux pauvres diables qu'on m'amènera. Je vais mener une vie d'ermite, cela me consolera de n'être plus dans ma prison de Paris. L'indignation que me cause l'injustice que j'éprouve n'a pas diminué, mais je ne la laisserai pas troubler mon repos. C'est assez parler de moi. J'arrive à un sujet que je ne saurais plus quitter. Songez que vous êtes réellement mieux qu'en novembre dernier; ce mieux doit vous donner un commencement de courage, parce que c'est un commencement d'espérance. Réfléchissez un peu au plaisir, au vif, à l'inconcevable plaisir de redevenir vous-même, et au mien,

de vous voir dans la plénitude de votre puissance d'esprit et de travail. »

Alençon, 2 juin.

« Je suis logé, mon cher ami, dans la rue aux Cieux, chez M. Chapelain, tapissier. J'ai deux chambres assez grandes et assez propres; mais une triste vue sur la rue et sur une petite vilaine cour a remplacé le lac, les Alpes, Vevey et Clarens, que j'avais sous ma fenêtre il y a un an. J'ai voulu hier voir les environs. J'ai rencontré la Sarthe croupissante et des champs peu fertiles. A force de chercher, j'ai trouvé un peu d'ombre à l'abri de quelques pommiers. La ville est très mal bâtie; elle a un jardin public passable, un assez grand nombre de propriétaires aisés. A en juger sur quelques indices fort vagues, les Alençonnais sont de bonnes gens, un peu curieux, mais fort innocemment. Je ne les crois pas plaideurs, tout Normands qu'ils sont, car leur palais de justice n'est qu'à moitié construit. La cathédrale est grande, à vitreaux peints; mais l'intérieur est moitié gothique, moitié mauvais grec. J'y ai entendu un prêtre faisant un sermon à des enfans. Il criait assez fort; mais je n'ai pas entendu un seul mot de son beau discours : c'était cependant du français, mais débité selon la coutume de Normandie.

« Je suis *enamouré* de Paris; il y a une bonne partie de moi-même dans cette ville que j'ai toujours voulu haïr et que j'ai fini par *aimer d'amour*.

« Je n'ai pas reçu de réponse du ministre, et je m'y attendais bien. Je ne cesserai pas de me plaindre, quand ce ne serait que pour leur rappeler leur injustice. On aime assez à voir résignés et silencieux ceux qu'on persécute : je ne leur donnerai pas ce plaisir-là.

« Outre les livres dont nous sommes convenus, je vous demande, 1° M. de Bonald, *Législation primitive;* 2° M. de La Mennais, *de l'Indifférence;* 3° Châteaubriand, *de la Monarchie selon la Charte.* »

Alençon, 12 juin.

« Hier, vos deux lettres, celle du 3 et celle du 9, me sont arrivées à la fois; j'en avais besoin. L'inquiétude que j'éprouvais en ne recevant aucune nouvelle de votre chère personne, commençait à devenir de l'anxiété; il y aurait eu de la folie à vous mettre en chemin par la chaleur qu'il fait. Ne vous étonnez pas des livres que je vous de-

mande; il faut que vous sachiez que rien ne réveille plus en moi la puissance de raisonner et surtout de *sentir vivement mes idées* que la lecture d'ouvrages qui combattent la vérité avec une certaine force. D'ailleurs, dans ceux que je vous demande, on trouve des choses vraies et fortes à côté des sophismes les plus déplorables. En un mot, Bonald et La Mennais m'obligeront de me lever de ma chaise, le feu au visage, et de me promener dans ma chambre, assailli d'une foule d'idées vives et grandes. Je sens plus ce que je suis véritablement en lisant les écrits de nos adversaires qu'en lisant ceux de nos amis; car, dans nos amis, que de choses me troublent, me chagrinent! Il n'y a que l'homme indigné qui soit vrai et fort, lorsque l'indignation n'a rien de personnel. J'ai fini hier *l'Esprit des Lois;* les derniers livres, qui m'avaient presque ennuyé à vingt ans et même à trente, m'ont singulièrement plu cette fois-ci. J'y ai trouvé l'explication de bien des choses, et entre autres de mon séjour à Alençon. Qu'il faut de temps pour achever une émancipation! Je cède à la nécessité, mon ami; mais Alençon est une des plus tristes nécessités des quatre-vingt-quatre départemens du royaume. Je suis si seul! Mais, me dites-vous, malheureux, n'est-ce pas la solitude qu'il vous faut? Oui, mais pas celle-ci. Celle-ci ne me vaut rien; je me connais, et je sens que cette relégation à Alençon est un effroyable malheur pour moi. Ce qu'il me fallait, c'était précisément cet Auteuil de douce mémoire, cette solitude à la porte de Paris; il n'y a que cela pour travailler. Mais voilà ma dernière complainte, vous n'en aurez plus. Que ne puis-je finir par un *capitolo in terza rima* à la louange de notre cher Paris. — Je vous garde votre chambre, vous choisirez de l'appartement du nord ou de celui du midi; j'habite le nord et je couche au midi; je suis grand seigneur, comme vous voyez. Ainsi, féal ami, venez, vous et votre Platon, vous serez bien reçus. Mais vous ne viendrez que lorsque le voyage pourra vous faire du bien, m'entendez-vous, *du bien : cosi e non altrimenti.* O mon ami, j'ai dans l'esprit que votre philosophie, dans l'état où en sont les choses, ferait un grand bien aux hommes. N'êtes-vous pas effrayé de voir en Europe les grandes vérités religieuses et morales abandonnées presque sans défense aux coups de deux sortes d'hommes également funestes à l'ordre et au bonheur des sociétés? Ne voyez-vous pas que la victoire, qu'elle se fixe dans un camp ou dans l'autre, ne sera exploitée que contre la liberté véritable, dont l'alliance avec la morale est une loi impérissable de l'ordre éternel? Cher ami, dans cette lutte du mal contre le bien, dans ce combat entre les deux principes (mais non;

le mal n'est point un principe, ce n'est qu'un fait), c'est un devoir de faire entendre sa voix quand on a la conscience de sa force... Cette édition de Proclus et même cette traduction de Platon sont venues à la traverse de votre véritable carrière... Moi, mon ami, j'ai de la santé, un cœur tendre qui se passionne, une imagination faite pour ce cœur; j'ai l'esprit juste, mais nulle profondeur, et j'ai une instruction si incomplète, ou, pour mieux dire, je suis si ignorant sur un grand nombre de points importans, que cela devient un obstacle presque insurmontable à la plupart des travaux que je pourrais entreprendre. J'ai sans doute une certaine pratique et une connaissance du matériel des affaires qui est rarement réunie à une imagination ardente; voilà ce qui peut faire de moi un citoyen propre à servir mon pays pendant l'orage et après l'orage. Mais c'est d'une manière bien autrement élevée que vous pouvez servir la société humaine. Moi qui ai la conscience d'un prolongement indéfini de mon existence morale, de mon existence de volonté et de liberté, qui l'ai pour vous et pour moi, je désire vivement que votre passage sur la terre soit marqué par votre influence sur le bonheur des autres passagers, nul grand bien n'étant sans grande récompense. Vous voyez, mon ami, que je vous aime tout de bon, et comme un vrai dévot que je suis.

« Le congrès de Florence ne cesse de me trotter par la tête. Il y a quelque chose de bien odieux dans cet abandon des Grecs à la vengeance plus ou moins prompte des ennemis de la foi chrétienne.

« Vous avez commencé la session des chambres par des coups de pistolets; voilà une touchante imitation des usages anglais. Vous prenez ce qu'il y a de meilleur chez vos voisins; je vous en fais mes complimens. Pour moi, je vous avoue que j'aimerais mieux qu'Alençon ressemblât un peu plus à Chester, à Nottingham ou à telle autre ville de l'empire britannique. — M. Royer-Collard aura-t-il l'occasion de foudroyer ses adversaires comme l'hiver dernier? Je crains qu'il ne se présente pas de question digne de lui. Rappelez-moi à son souvenir, vous savez mon sentiment de préférence pour lui : il est de vieille date.

« Adieu, mon cher ami, je vous aime parce que vous m'aimez, parce que vous êtes platonicien, et parce que vous êtes Parisien, et plus encore par une raison occulte qui vaut mieux que toutes les autres, parce qu'elle ne s'exprime pas. Je l'ai sentie en recevant hier vos deux lettres après quelques jours d'attente. »

Alençon, 7 juillet.

« Vous me conseillez un commentaire et une réfutation du Contrat social : c'est une belle idée, je l'avoue; mais je crains que l'exécution ne soit au-dessus de mes forces. Je préfère suivre mon travail commencé sur les gouvernemens. Je suis occupé à lire Daunou sur les *garanties*. Cet ouvrage a deux parties distinctes. Dans la première, l'auteur examine ce que c'est que la liberté ou les garanties; il les caractérise, les décompose, les circonscrit; tout cela me paraît en général bien conçu et bien fait. Dans la seconde partie, on recherche comment les divers gouvernemens accordent ou délimitent ces garanties. Ici, Daunou n'est ni assez étendu ni assez profond. Dans mon ouvrage, je referai cette seconde partie sous un point de vue plus pratique que théorique, et j'entrerai dans des détails faute desquels l'ouvrage de l'oratorien ressemble à un livre de géométrie plutôt que de politique. Peut-être commencerai-je par publier un morceau de mon travail, par exemple la conciliation des garanties que réclame la liberté avec celles que réclame la force, c'est-à-dire l'organisation militaire dans un gouvernement libre. Ce n'est qu'un point, il est vrai; mais ne croyez-vous pas, mon ami, que l'exploitation soignée d'une partie du territoire en friche est plus utile à l'avancement de la science qu'une grande entreprise de culture dont les résultats seraient incertains? Il y a sans doute des génies d'une vigueur immense qui peuvent tout saisir, comme Montesquieu; mais je ne suis pas de ces génies-là. D'ailleurs le temps de la culture parcellaire est le nôtre. Nous sommes trop avancés pour qu'une vaste entreprise, si elle est superficielle, puisse être utile, et peut-être ne sommes-nous pas mûrs encore pour une grande entreprise profondément imaginée et parfaitement exécutée. Si je pouvais bien cultiver mon lot, mon cher ami, j'aurais bien mérité de mes semblables, et obtenu assez de réputation pour assurer et embellir mon existence. — J'ai aussi formé le projet d'un ouvrage de circonstance; mais je ne crois pas pouvoir l'exécuter ici. — J'ai eu de mauvais jours à la fin de juin. Savez-vous que ma tête se refuse quelquefois au travail? J'ai aussi un sang qui a une fâcheuse tendance à presser ma pauvre cervelle. Malheur à moi, si je ne fais pas beaucoup d'exercice. J'ai eu une jeunesse si active! et je suis encore un peu jeune. Je crois que je le serai long-temps par la tendresse du cœur et les enchantemens de l'imagination. Conçu dans le sein d'une femme de

treize ans, il y a quelque chose en moi qui se ressent de cette extrême jeunesse de maternité; je sens que je suis jeune, et que je ne suis pas fini. Il n'y a que le cœur de bien achevé....

« Vous ai-je dit que Sismondi m'a écrit une lettre remplie d'amitié? J'ai reçu aussi une lettre de Fabvier, dont je vous parlerai une autre fois et pour cause. »

Cette lettre de Fabvier, l'ennui qui gagnait visiblement le pauvre prisonnier, et surtout le besoin de le revoir, me décidèrent à aller le rejoindre, malgré ma détestable santé et les ordres positifs de mon médecin, M. Laenneck. Je ne fis part de ma résolution à personne, je pris la diligence et fis les cinquante lieues jour et nuit; j'arrivai dans le plus pitoyable état, mais enfin j'arrivai. J'occupai une des deux chambres de Santa-Rosa, et nous vécûmes ainsi pendant un mois dans une intimité fraternelle. J'ai été souvent malade; plus d'une fois, de tendres soins m'ont été prodigués : jamais je n'en ai connu de pareils. Il serait impossible de décrire la tendresse qu'il me témoigna, et désormais je n'en parlerai plus. Ce mois passé ensemble dans une absolue solitude acheva de nous unir; je pus lire dans son ame, et lui dans la mienne, ce qu'il y avait de plus caché. Là s'accomplirent les dernières confidences, et les secrets les plus intimes de notre vie nous échappèrent l'un à l'autre dans ces momens d'abandon où les ames les plus fermes, comme endormies par la confiance et ne veillant plus sur elles-mêmes, ne contiennent plus leurs peines et livrent à l'amitié jusqu'aux secrets de l'honneur. Dès-lors notre intimité ne put plus s'accroître et prit un caractère de douceur à la fois et de virilité qu'elle a toujours conservé, même pendant les longues années de notre séparation.

Ce fut pendant ce mois que je composai l'argument du *Phédon* sur l'immortalité de l'ame. Santa-Rosa aurait désiré que je visse aussi clair que lui-même dans les ténèbres de cette difficile question. Sa foi, aussi vive que sincère, allait plus loin que celle de Socrate et de Platon; les nuages que j'apercevais encore sur les détails de la destinée de l'ame, après la dissolution du corps, pesaient douloureusement sur son cœur, et il ne reprenait sa sérénité, après nos discussions de la journée, que le soir à la promenade, lorsque ensemble, errant à l'aventure autour d'Alençon, nous assistions au coucher du soleil, et confondions nos espérances pour cette vie et pour l'autre dans un hymne de foi muette et profonde à la divine Providence.

Santa-Rosa n'écrivait qu'à un très petit nombre de personnes, et

vivait, comme on le voit, d'une manière qui ne pouvait guère inquiéter l'autorité. Cependant, soit que ses compagnons d'exil fussent moins prudens que lui, soit par toute autre raison, les ombrages du gouvernement redoublèrent. Ma visite à Alençon, dans l'état de ma santé, troubla la police; ce qui n'était qu'un élan du cœur parut une bravade ou même un complot, et l'impatience d'une pareille existence entra dans l'ame de Santa-Rosa. Il me fit part de la lettre que lui avait écrite le colonel Fabvier, un de nos communs amis. Fabvier lui annoncait que sa sûreté était menacée, qu'une extradition ou du moins qu'un nouvel emprisonnement était possible; il l'engageait à fuir en Angleterre, et il s'offrait à lui en fournir les moyens. A tel jour et à telle heure, une chaise de poste devait se trouver à une demi-lieue d'Alençon avec quelques amis dévoués, et transporter Santa-Rosa déguisé vers un port de mer où les moyens de passer immédiatement en Angleterre auraient été ménagés. Nous reconnûmes dans cette proposition le cœur de celui qui la faisait; mais nous la rejetâmes sur-le-champ. S'enfuir, pour Santa-Rosa, eût été presque avouer qu'il doutait de son droit; c'eût été déshonorer le jugement de non-lieu rendu par la justice française et méchamment suspendu par la police de M. de Corbière. Là-dessus, Santa-Rosa et moi, nous n'eûmes pas même à délibérer. Mais Santa-Rosa voyait arriver avec effroi le moment où je retournerais à Paris et où il demeurerait seul à Alençon, sans amis, sans livres, sans secours pour son cœur et pour ses études.

Sur ces entrefaites, il y eut à la chambre des députés une vive discussion, où plusieurs membres de l'opposition, s'étant plaints des tracasseries de la police française envers les réfugiés italiens, M. de Corbière, ministre de l'intérieur et de la police, prétendit que les réfugiés n'étaient pas du même avis que leurs défenseurs, et qu'ils étaient reconnaissans de la conduite du gouvernement français à leur égard. Santa-Rosa trouva les paroles du ministre aussi déloyales que sa conduite avait été injuste, et il crut devoir à son honneur et à celui de ses compagnons d'infortune de publier une lettre dont le noble et fier langage irrita la police de la congrégation. Bientôt un arrêté du ministre de l'intérieur transféra Santa-Rosa d'Alençon à Bourges, aggravant ainsi sa situation et le poussant à quitter à tout prix la France, où il n'attendait plus une hospitalité supportable.

Mais je reprends ma narration à mon départ d'Alençon et à mon retour à Paris, le 12 du mois d'août. Voici des fragmens de notre correspondance pendant le mois d'août et le mois de septembre :

Alençon, 14 août.

« J'attends avec une impatience dont tu peux te faire une idée des nouvelles de ton voyage; je t'ai bien recommandé à Dieu. Depuis long-temps je n'avais si vivement senti sa présence dans mon cœur. J'ai appelé sur toi toutes les bénédictions du ciel; qu'il te protége, qu'il te donne la force de supporter le bonheur comme le malheur; tout vient de lui, tu le sais bien. — Écris-moi deux mots de Laennek et de Platon; si le premier n'est pas trop mécontent de ton état, tant mieux; s'il faisait la grimace, souviens-toi qu'il n'est qu'un homme: espère, et surtout espère en toi. Homme si aimé par tes amis, tu offenses Dieu si tu contemples ton existence d'un œil sombre; il est de cruelles, d'amères douleurs que tu ne connais pas et qui font l'effet d'un poison lent. L'organisation de mon corps ne s'en est pas ressentie: elle est si forte! mais l'ame...,.... Mais il vaut mieux parler d'autre chose et revenir au matériel de la vie. Voici la lettre à M. de Corbière; elle est un peu forte, mais la vérité est la vérité. L'original partira demain par la voie du préfet à qui je le remettrai moi-même.

« Ma pensée est trop occupée des suites de ma démarche pour me permettre de continuer tranquillement mes études. L'orgueilleux La Mennais ne me fait aucun bien; j'aime mieux ma chère église catholique, quand je la défends au nom de la raison, non pas contre la bonne philosophie, mais contre la mauvaise. Ce superbe sceptique me repousse au lieu de m'attirer. Bonald est un tout autre homme; c'est une tête très pensante, mais il pousse ses idées systématiques jusqu'à l'extravagance, et tient très peu de compte des faits, quoiqu'il les cite beaucoup. »

Alençon, 20 août.

« ..... Je suis très satisfait d'avoir fait mon devoir et j'en attends les résultats avec une tranquillité parfaite. Si quelque journal ministériel ou *ultra* faisait quelque article contre moi ou sur ma lettre, réponds toi-même si tu le juges convenable, et comme tu le jugeras convenable. Au cas que tu voies un nuage sérieux se former sur ma tête, je suis prêt à passer en Angleterre à la minute; règle-toi en conséquence et dis-le à Fabvier. Mais si, comme je l'espère, on prend le sage parti de recevoir mes démentis en silence, je resterai dans notre chère France, qui, toute coupable qu'elle est, m'attache par je ne sais quel charme.

« Hier, j'ai été faire une petite promenade autour d'Alençon; j'ai salué le soleil couchant pour toi. O cher ami, tu me manques bien! Quelle divinité nous a réunis? Je t'ai vu, je t'ai aimé, et que je l'ai bien senti le jour de ton départ d'ici! Te souviens-tu avec quelle rapidité s'est formée notre si confiante amitié? il faut qu'elle nous donne de beaux jours. J'aurais besoin de te savoir heureux, tranquille, serein. J'ai de la foi en toi; aussi, je te désire heureux, un peu par égoïsme. Heureux, tu t'occuperas avec plus de succès d'adoucir mes profonds chagrins. Ne va pas, par une coupable pitié, diminuer d'un seul degré, du moindre degré, cet abandon si vif et si vrai que tu as avec moi. Je ne m'y tromperais pas, et cela me rendrait réellement malheureux. Tu es mon dernier attachement de cœur.... »

Alençon, 24 août.

« Mon travail avance, tout le plan du livre est arrêté; le titre sera: *De la Liberté et de ses rapports avec les formes de gouvernement.* Bientôt je mettrai la main à l'œuvre; mais à présent, je ne pense qu'au congrès de Vérone. Tu vois qu'il n'est plus douteux. C'est un devoir pour moi de signaler à l'Europe ce que va faire ce nouveau congrès, particulièrement en ce qui regarde l'Italie.

Bourges, 6 septembre.

« Eh bien! me voici à Bourges. Combien ce voyage m'a été pénible! mais je veux m'efforcer de n'y plus penser. Le préfet, comte de Juigné, m'a reçu avec politesse, mais m'a avoué qu'il avait des instructions très sévères sur moi, et il m'a renvoyé au maire, qui m'a témoigné avec beaucoup d'honnêteté son désir d'adoucir ma situation. En venant au fait, j'ai été très mécontent de sa proposition : « Je compte avoir votre parole d'honneur comme celle de ces messieurs, » car j'ai trouvé ici quatre autres réfugiés, MM. de Saint-Michel, de Baronis, de Palma et Garda; sans quoi il me dit qu'il serait obligé de me donner la ville pour prison, à la lettre, de me faire surveiller sans cesse, de me gêner, de m'interdire jusqu'aux promenades, parce qu'elles sont *extra muros;* en un mot, il m'arracha en quelque sorte cette parole d'honneur. Je la lui ai donnée pour dix jours, afin de pouvoir m'orienter un peu, après quoi je verrai. Ma situation est donc empirée, comme tu vois, et j'en suis à regretter Alençon vingt fois par jour. — Enfin me voilà installé dans une chambre bien modeste, ayant un petit cabinet où je travaillerai, chez de braves gens

bien tranquilles, à peu près dans le genre de mes hôtes d'Alençon. — Que me conseilles-tu pour mon fils? j'ai bien envie de le faire venir. Si tu n'y vois pas d'objection sérieuse, envoie la lettre que je t'adressai d'Alençon pour ma femme. Mettons les choses au pis, et que je sois relégué dans une ville de Hongrie ou de Bohème; si mon fils veut me suivre, il pourra seul m'aider à supporter une horrible existence. Mon ami, envoie la lettre; mon cœur est ici dans une solitude déchirante. Oui, si tu n'as pas de raison grave à m'opposer, envoie ma lettre, et que je ne meure pas sans avoir encore un moment de bonheur. J'écris à ma femme qu'à la réception de la lettre qu'elle recevra par la voie que je t'ai indiquée, elle fasse partir mon fils pour Lyon, où elle l'adressera à quelque négociant; il y en a tant qui correspondent avec Turin! De Lyon à Paris, ce n'est qu'un voyage de deux jours.

« Je ne t'ai rien dit de Bourges; rien n'y est remarquable, sauf la cathédrale, qui est une grande et très belle église gothique. Mais le sanctuaire réservé aux prêtres ne laisse pas approcher de l'autel. Vos prêtres français tiennent les chrétiens trop éloignés de Dieu; ils s'en repentiront un jour.

« Et l'argument du *Phédon*, qu'est-il devenu? Te rappelles-tu ce jour qui fut consacré tout entier à lire ces pages écrites au milieu de tant de douleurs de l'ame et du corps? Elles m'appartiennent, ou plutôt je leur appartiens, etc. »

Bourges, 15 septembre.

« ..... O mon ami! que nous sommes malheureux de n'être que de pauvres philosophes, pour qui le prolongement de l'existence n'est qu'un espoir, un désir ardent, une prière fervente. Je voudrais avoir les vertus et la foi de ma mère. Raisonner, c'est douter; douter, c'est souffrir; la foi est une espèce de miracle; lorsqu'elle est forte, lorsqu'elle est vraie, qu'elle donne de bonheur! Combien de fois, dans mon cabinet, je lève les yeux au ciel, et je demande à Dieu de me révéler, et surtout de me donner l'immortalité!

« J'ai un cabinet, et j'y passe la plus grande partie de ma journée, d'abord de huit à onze heures; ensuite, je sors pour déjeuner avec mes camarades. Je fais quelquefois un tour au jardin de l'évêché; je rentre à une heure ou un peu plus tard, et je travaille jusqu'à cinq. Je dîne seul en dix ou douze minutes, et je vais chercher une promenade avec le cœur presque serein; mais je ne trouve que des eaux dormantes, des champs pierreux, quelquefois un peu de gazon sous

une rangée de noyers, et alors je m'assieds et je lis en m'interrompant souvent pour méditer ou pour rêver. Tu as bien embelli ma promenade d'avant-hier. Je l'ai commencée en t'écrivant dans ma tête une lettre charmante. Il ne m'en est rien resté ou presque rien; mais j'ai eu une heure qui m'a rappelé ma vie de dix-huit ans, et je te l'ai due, mon bon ami. Cela ne te fait-il pas plaisir, et n'aimes-tu pas que je te le dise?

« J'ai toujours le projet d'écrire sur le congrès de Vérone; en attendant, je continue mes lectures, et j'ai commencé à jeter sur le papier les idées fondamentales de l'ouvrage qui est ma pensée habituelle. Plus j'avance, plus je pénètre, et plus je vois les ombres grandir autour de moi. Bonald a des choses profondes et admirables; il en a d'autres qui font sourire de pitié ou qui excitent l'indignation. Bonald et Tracy sont d'accord pour déprécier les anciens, ces anciens à qui nous devons tant, et dont les reliques vénérables ont renouvelé la civilisation, qui avait péri. Le christianisme a peut-être empêché qu'elle ne s'abîmât tout-à-fait au milieu des barbares; mais sa renaissance est due aux anciens. Maintenant nous bafouons nos maîtres, et nous nous proclamons sages, éclairés, grands, lorsqu'il se passe autour de nous tant de choses qui devraient nous humilier... Il me paraît nécessaire, et d'ailleurs radicalement vrai, d'établir une différence essentielle entre l'utilité générale et l'utilité individuelle. L'utilité générale, que j'appelle aussi, pour me l'expliquer à moi-même, égalité de la liberté, doit être le but des lois. Cette utilité générale est aussi le bonheur, et le plus grand bonheur de tous les individus. Le bonheur est de faire ce qu'on veut. Pour que tous l'aient, il faut ne rien faire de nuisible à autrui. Le développement des droits de l'homme est le but du législateur, comme l'enseignement du Décalogue est le but du prêtre. Dieu est le centre de tout cela. La soumission du fort aux lois qui protègent le faible ne peut pas s'expliquer sans Dieu. La liberté de tous ne peut exister que dans l'état social. A quelles conditions? comment? La première chose est de mettre la liberté au-dessus du pouvoir de la majorité. C'est ce que Rousseau n'a nullement fait. Certes on ne peut pas l'y mettre tout entière, car il n'y aurait pas d'existence sociale possible. Mais, pour les garanties principales de l'individu, ou, en d'autres termes, quant à la portion la plus précieuse de la liberté, je pense qu'elle ne peut pas être livrée à la discrétion de la majorité. Il reste à celle-ci les lois constitutionnelles et les lois administratives. J'appellerais lois sociales celles qui délimitent l'exercice de la liberté de chaque individu pour

l'assurer à tous. Qu'on les appelle droits, devoirs, garanties, n'importe. Les droits peuvent se traduire par les devoirs, et *vice versa.* »

Bourges, 21 septembre.

« Aujourd'hui, le préfet m'a envoyé chercher, et m'a demandé si j'étais toujours dans l'intention de me rendre en Angleterre. « Le « ministre m'a chargé de vous faire cette question, et de vous de- « mander si dans ce cas vous préférez vous embarquer à Calais ou à « Boulogne. » Je répondis que je ne pouvais désirer de rester en France qu'autant que je jouirais d'une entière liberté; que si cela ne m'était point accordé, j'acceptais avec empressement des passe-ports pour l'Angleterre. Je priai ensuite le préfet de demander pour moi la faculté de me rendre à Calais sans l'escorte d'un gendarme, offrant ma parole d'honneur de suivre la route qu'on me prescrirait. Le préfet a répondu ce soir au ministre, et probablement, dans cinq ou six jours, l'ordre ou la permission de partir arrivera.

« Tu sens bien que je ne pouvais faire d'autre réponse honorable que celle que j'ai faite. Je dirai donc adieu à la France, à ton pays, mais je n'y renonce point. La société européenne aura quelques années de calme. Peut-être l'inquiétude qu'inspire si mal à propos ma personne à certains esprits s'évanouira-t-elle. Je reviendrai alors te voir, et probablement m'établir auprès de toi, dans la capitale de l'Europe. J'ai besoin de cette espérance. — Tu le vois, mon ami, c'est la Providence qui me conduit par la main en Angleterre; il faut céder. J'ai le cœur tranquille, il n'y a plus lieu à doute, à perplexité, et c'est le seul état qui me prive de la moitié de mes forces... »

Bourges, 27 septembre.

«... J'étais tout préparé pour mon hiver à Bourges; mais je t'avoue que la pensée de ravoir ma liberté me touche infiniment. Je te prie de me procurer, si cela est en ton pouvoir, quelques lettres pour Londres...

« O mon ami, je vais en Angleterre avec le cœur tranquille, parce que je m'y vois, pour ainsi dire, poussé par les circonstances où je me trouve, et où je me suis placé par une conduite dont tu connais les détails. Mais je n'y vais point avec le cœur gai : je te laisse en France. Ton nom dans la balance l'eût toujours fait pencher de ce côté-ci du détroit; mais ma position est claire : ou libre en France

et à Paris, par conséquent au comble de mes vœux, ou en Angleterre. Il n'y a pas d'intermédiaire possible ni convenable. »

Bourges, 1er octobre.

« Je pars demain à midi. M. Franchet a répondu qu'il ne permettrait pas que je me rendisse à Calais sans escorte. J'aurai donc un gendarme. Je passe par Orléans et Paris. C'est après-demain, entre cinq heures et demie et sept heures du soir que j'arriverai à Paris. J'ai promis de ne rester à Paris que le temps nécessaire pour passer, en quelque sorte, d'une diligence à l'autre. J'aurai à peine le temps de te serrer la main et de t'embrasser.

« Je suis tranquille, parce que ma résolution était commandée par ma situation; mais je sens au fond du cœur une tristesse mêlée d'inquiétude. Je suis sûr de regretter Alençon plus d'une fois; mais c'est la Providence qui me pousse en Angleterre, et j'obéis... Mon ami, tu es une grande partie de mon existence morale. Si tu savais avec quel serrement de cœur je t'écris! Il y a bien peu de personnes, non, je crois qu'il n'y en a qu'une sur la terre à qui j'écrive avec plus d'émotion qu'à toi. »

Santa-Rosa avait raison; nous pûmes à peine nous voir quelques minutes à son passage à Paris. Il lui fut permis de se rendre chez moi avec un gendarme, et ce fut devant ce gendarme que nous nous fîmes des adieux qui devaient être éternels. Sans doute, à cette époque, ni lui ni moi n'avions ce funeste pressentiment; il était soutenu par la pensée d'accomplir un devoir; moi, j'avais peur de céder à une sorte d'égoïsme en le retenant en France, au milieu des ombrages et des tracasseries de la police, et pourtant un instinct secret remplit pour moi d'une amertume inexprimable cette heure fatale où il me sembla que je le perdais pour toujours. Nous échangeâmes à peine quelques paroles, et je le reconduisis silencieusement à la diligence qui l'emporta loin de moi. Bientôt il avait quitté la France pour laquelle il était fait, et il était comme perdu dans cet immense désert de Londres, sans fortune, sans ressource, sans un seul ami véritable, lui qui ne savait vivre que pour aimer ou pour agir. Après les premiers momens d'activité inquiète pour se créer une situation supportable, l'infortuné tomba bientôt dans une mélancolie profonde dont il sortait quelque temps pour y retomber bientôt, jusqu'à ce qu'enfin l'ennui de cette vie, ou solitaire ou dissipée, le conduisit à

la résolution magnanime et funeste qui le ramena un moment avec quelque éclat sur la scène du monde avant qu'il en disparût à jamais.

Pendant le séjour de Santa-Rosa en Angleterre, notre correspondance ne cessa pas d'être intime, sérieuse et tendre, comme elle l'avait toujours été; mais elle est nécessairement très monotone, uniquement remplie de sentimens affectueux, de projets avortés, d'espérances déçues, triste tableau que je veux m'épargner à moi-même; aussi ne citerai-je que de rares fragmens des lettres de Santa-Rosa pour donner une idée de sa situation intérieure.

Londres, 26 novembre 1822.

« ... Il faut cependant que je te dise les raisons de mon silence, ou plutôt que je te prouve que je n'ai pas cessé de penser beaucoup à toi. La meilleure manière de le prouver serait de t'envoyer trois lettres que j'ai commencées et que j'ai ensuite déchirées dans un mouvement, non d'impatience, mais d'amitié. Elles t'auraient réellement affligé. Je t'y parlais d'un ton si sombre de mon abattement et de ma tristesse intérieure, qu'il y aurait eu de la cruauté à te les envoyer, persuadé, comme je le suis, comme je le serai toujours, de la profondeur de ton sentiment pour moi... Ne va pas trop t'alarmer, ou plutôt alarme-toi sérieusement, toi qui sais et qui sens que toute la vie est dans l'existence intérieure. J'ai eu des journées où je me suis cru réellement perdu. Bon Dieu! n'est-ce pas là se sentir mourir? Au fond, je n'ai rien à reprocher à l'Angleterre, mais à mon genre de vie. Faire des visites, en recevoir; des courses insignifiantes d'un bout de la ville à l'autre; la nécessité d'apprendre l'anglais, et une répugnance décidée à m'en donner la peine; un avenir inquiétant, si je ne me sers pas de mes facultés; des dépenses bien au-dessus de mes moyens, etc., etc. Mon écrit sur le congrès de Vérone m'occupe presque continuellement la pensée, lorsque je peux penser. J'en ai déjà écrit bien des pages dans ma tête sur les trottoirs de Londres. J'espère que ce petit ouvrage sera utile. Je l'écrirai en français; je le ferai traduire en anglais sans qu'il m'en coûte rien, et je le publierai ici; alors je t'enverrai une copie de mon manuscrit, en t'autorisant à retrancher et à modifier tout ce qui effraierait un libraire parisien. Malgré la modération qui guidera toujours ma plume, il est impossible que j'oublie en écrivant que je suis en Angleterre. Comme je mettrai mon nom à cet écrit, il pourra, s'il

réussit, me donner un commencement de réputation qui suffira pour quadrupler le prix de mes travaux. Je vais mettre la main à l'œuvre aussitôt que le congrès de Vérone aura publié une déclaration. C'est nécessairement le point de départ. Je vais maintenant te parler des connaissances que j'ai faites à Londres.

« Je mets en première ligne M. James Mackintosh, membre whig du parlement, beau-frère de Sismondi et de Jeffrey, principal rédacteur de la *Revue d'Édimbourg*. Une instruction qui m'a paru immense, une philosophie politique très éclairée, caractérisent M. Mackintosh, si je puis en juger. Au reste, sa réputation en Angleterre est très avantageusement établie. Il parle le français plutôt bien que facilement; il connaît beaucoup Paris. Tu sais peut-être qu'il a défendu notre révolution contre Burke, et sa voix s'est constamment élevée dans le parlement en faveur de la cause de l'indépendance des nations et des améliorations sociales. M. Austin et sa famille, jeune avocat encore obscur, mais tête très pensante, disciple de M. Bentham, que lui et sa femme connaissent particulièrement. Celle-ci est une personne d'un excellent caractère, prodigieusement instruite pour une femme, mais n'en étant pas moins aimable. Elle veut bien me donner quelques leçons d'anglais, dont je profite peu, malgré l'attrait que pourraient offrir les leçons d'une femme de vingt-sept à vingt-huit ans, d'une figure très agréable. C'est une connaissance intéressante que je cultiverai avec soin, et voilà tout. Quant à M. Bentham, la bizarrerie de son caractère et la difficulté de l'approcher sont des choses connues ici. M. Bowring est son favori; mais j'ai encore très peu vu M. Bowring. J'espère voir sous peu M. Wilberforce et M. Brougham. J'ai reçu quelques invitations de plusieurs radicaux; mais il ne convient pas de me montrer dans un rapport trop intime avec le parti radical exalté.... »

10 décembre 1822.

« J'ai reçu des nouvelles de ma femme, elle et nos enfans se portent à merveille; mais mon aîné Théodore m'inquiète, il a besoin d'instruction, de surveillance; il a besoin de son père en un mot, et cependant il m'est impossible de l'appeler auprès de moi. Mes faibles ressources s'épuisent rapidement... »

25 décembre.

« ...... Que je craignais avec raison l'Angleterre! mais je ne l'en estime pas moins... »

12 février 1823.

« ...... Je ne pense pas du tout au Portugal ni à l'Espagne, où Collegno est allé. Mes principes politiques ne m'y appellent nullement.

« Tu me dis des douceurs, et je t'en remercie; je les aime beaucoup. Il y a juste un an que nous étions ensemble à Auteuil. Quelle douce vie j'y menais! Seulement, si je ne t'avais pas vu souffrir. Mais peut-être ce que tu m'as coûté de douleurs sous ce rapport augmente-t-il mon sentiment pour toi. Il ne finira qu'avec mon existence, et j'espère avec Socrate qu'elle ne finira pas de bien long-temps. »

14 avril 1823.

« Il faut que je te gronde de ne m'avoir pas encore envoyé le premier volume de Platon. Je l'ai vu chez Bossange. Peu s'en est fallu que je n'aie délié ma bourse, quoique si mince, et que je n'aie payé au libraire 10 à 12 shellings pour emporter le livre dans ma poche et le dévorer à mon aise. Ce me semblait une espèce d'affront que de ne pas avoir en ma possession ce cher volume, dont j'ai vu naître et croître la meilleure part. J'y ai un droit réel.

« J'espère bientôt aller à la campagne. Impossibilité absolue pour moi de travailler à Londres. Des visites à faire, à rendre, à recevoir; plusieurs dîners par semaine; la moitié du jour dans les rues de Londres, qui ne finissent point; beaucoup de soirées à table à voir défiler des bouteilles auxquelles je ne touche pas; bref, je ne fais que lire un peu, prendre des notes, et je ne travaille point. Mais je te jure que je ne continuerai pas cette sorte de vie, et que je m'ensevelirai plutôt dans un coin du pays de Galles.

« J'ai reçu et lu avec infiniment de plaisir la traduction de Manzoni par Fauriel; elle est exquise. L'écrit de Manzoni sur les unités m'a paru parfait et m'a quasi converti. *Adelchi* me plaît moins que *Carmagnola*, dont le mérite croît à mes yeux toutes les fois que je le relis; mais les chœurs d'*Adelchi* sont d'une beauté ravissante.

« On vient d'imprimer à Barcelone une déclaration au nom du corps italien, mais sans signature, où je suis accusé avec une insigne mauvaise foi de n'avoir pas voulu prendre part à cette expédition par des raisons indignes de moi. Je ne crois pas devoir répondre à un écrit anonyme. Conviens que c'est fort triste. Je ne manque-

rais pas du genre de courage qu'il faut à un homme de bien contre la calomnie. Ce qui m'afflige, c'est le mal que cela fait à un parti que je ne préfère point à la patrie, et que je ne confonds pas avec elle, mais auquel pourtant je suis attaché..... »

25 mai 1823.

« ... Non, je ne veux rien accepter de personne. On ne peut avoir que son ami intime pour patron, et j'ai clos la liste pour toujours. Tu y es inscrit le dernier, pour la date; mais quant à l'affection, tu ne peux pas être le second : mon cœur me le dit bien clairement. Il est un très petit nombre de personnes que j'aime autant que je t'aime, quoique pas de la même manière; il est sûr que je n'aime personne plus que toi. Tout ce que je te dois ne me coûte rien, absolument rien. Je crois que si tu avais un million de bien, je t'en demanderais la moitié sans balancer. — J'ai enfin quitté la vie dissipée de Londres, et je suis établi avec M. le comte Porro dans une maisonnette, appelée ici *cottage*, à l'extrémité de la ville, comme serait à Paris un logement à Montrouge ou à Chaillot. C'est absolument comme à la campagne: de ma fenêtre j'ai la vue du Regent-Canal, et des cottages bâtis sur la rive opposée. On croirait être à cent lieues d'une grande ville, et cependant dans vingt minutes on peut être dans Oxford-Street ou dans Hyde-Park, au milieu des promeneurs les plus élégans. Notre cottage appartient à Foscolo; je l'aime beaucoup, mais Auteuil sera toujours mon favori. J'en ai gardé un souvenir, je puis dire tendre; il s'y mêle de la tristesse quand je me rappelle à quel point je t'y voyais souffrir. Il est possible que je passe l'automne prochain et l'hiver même dans mon cottage; il me faut de la retraite et du travail. Si je puis gagner de quoi vivre, j'appellerai ma famille auprès de moi. Avec les ressources de ma femme et ce que je puis gagner ici en travaillant, notre ménage ira bien. Si mes espérances me trompent sur mes moyens de gagner de l'argent, alors il faudra nous établir dans le Wurtemberg, puisque la Suisse nous est fermée. »

4 août 1823.

« Je n'ai pas de bonnes nouvelles à te donner de moi, et je ne puis t'en dire les raisons; ce sera le premier sujet de nos entretiens si tu viens ici. Que de choses j'ai à te dire, que de choses à te demander!..... »

10 septembre 1823.

« Je travaille avec suite, mais sans goût. Bien me fâche qu'il faut que j'écrive des articles de journaux, ils m'empêcheront d'exécuter des ouvrages plus sérieux. Grande objection, je le conçois; mais premièrement le besoin de gagner quelque argent est impérieux pour moi, et les articles de journaux sont le seul moyen d'en gagner qui soit entre mes mains. En second lieu, il me paraît que, lorsque je serai un peu exercé, ce travail ne prendra que la moitié de mon temps, et que je pourrai donner l'autre à mes anciens projets.

« Je t'ai écrit que je ne plaisais guère aux Anglais, et en général c'est assez vrai; mais il y a cependant quelques personnes sur l'amitié desquelles je crois pouvoir compter. Je connais, entre autres, une famille de quakers, la famille Fry, qui est dans le commerce, riche, et dont un des membres, la mère de famille Catherine Fry, est connue en Angleterre par les soins qu'elle donne aux prisonniers de New-Gate. J'ai passé quelques jours avec eux à la campagne, et cette famille a fait sur moi une impression profonde.

« J'ai relu trois fois le *Parga* de Berchet; la troisième partie est un chef-d'œuvre. Dans le reste, il y a des longueurs, et cependant il y manque des détails intéressans et nécessaires. Berchet vient de publier deux romances italiennes; la première est écrite avec beaucoup de verve et de grace, mais la seconde a un caractère plus sérieux : c'est un morceau de poésie d'une beauté achevée.

« As-tu lu Las-Cases? En vérité, il faudrait avoir perdu la mémoire pour prêter quelque foi à tout ce que Napoléon nous va disant de ses beaux projets libéraux. Il a vu que la tendance de notre époque était à la liberté depuis 1814, et s'il a joué gauchement son nouveau rôle en 1815, cela ne l'empêche pas, dans le manifeste qu'il adresse à la postérité par Las-Cases, de nous faire de la poésie sur ce qu'il voulait, sur ce qu'il allait entreprendre pour la liberté. Mais ce qui me raccommode avec Napoléon, ce sont ses successeurs : ils travaillent nuit et jour à la réputation de l'homme qu'ils ont renversé. »

18 septembre.

« Je me porte bien et continue à travailler. Cher ami, il faut que je pense au désir que j'ai de te plaire, en faisant mon devoir, pour surmonter mon dégoût. — J'ai reçu de Turin une lettre qui m'a fait du bien; j'en attends avec impatience de Villa Santa-Rosa. Je les appel-

lerai auprès de moi le printemps prochain, ces pauvres créatures associées à ma malheureuse destinée. Tu les verras à leur passage à Paris. »

30 septembre.

« Je continue à travailler de la même manière, gagnant ma vie aux dépens de tous mes desseins. J'écris maintenant une esquisse de la littérature italienne. Le travail a grossi sous ma main. Le moyen de passer légèrement sur certains hommes et sur certaines époques? En revoyant les vies aventureuses de Jordano Bruno, de Campanella, et de quelques autres de cette trempe, j'ai beaucoup pensé à toi. Et ce platonisme florentin, d'où il est sorti une vaillante et généreuse jeunesse, qui aurait sauvé la patrie si elle eût pu l'être; mais ils sauvèrent du moins l'honneur. Nous, Italiens du XIXe siècle, nous n'avons pas même eu ce triste avantage. Il y a, mon ami, des pensées qui poursuivent un homme toute sa vie; tu me comprends et tu dois me plaindre. Que de reproches je me fais, et à quel prix je voudrais racheter ces trente jours de carrière politique marqués de tant d'erreurs!... Je vais avoir quarante ans; j'ai beaucoup désiré le bonheur; j'avais une immense faculté de le sentir. Mon amère destinée est venue à la traverse. J'ai cependant un avenir : j'ai des enfans, j'aime et j'estime leur mère; mes enfans me rendront heureux ou malheureux. Au reste, si je succombe à mes maux, je ne crains pas le vide, l'horrible néant auquel je ne veux ni ne peux croire, et que je repousse dès à présent et à jamais par volonté, par instinct, à défaut de démonstration positive. — Si j'écris, je mettrai ma conscience dans mes livres, et j'aurai aussi ma patrie devant les yeux; le souvenir de ma mère sera aussi une divinité qui me commandera plus d'un sacrifice. Ce sentiment est un des mobiles de mon existence intérieure. Bien ou mal, cela est. Il m'est impossible d'appartenir tout entier aux nouvelles mœurs et à la nouvelle époque par cette raison toute puissante.

« Laisse-moi espérer sérieusement de te voir dans l'année 1824. On ne te refusera pas obstinément un passeport. D'ici là, ou je me trompe, ou le gouvernement français sera devenu encore plus fort, ce qui ne peut manquer d'arriver, à moins qu'il ne fasse de grandes folies. Si on te surveille, on doit savoir que tu vis tout entier pour la philosophie. Ainsi on ne te refusera pas un passeport, et je t'embrasserai sur la plage anglaise en dépit des Anglais, qui ouvriront de grands yeux.

« Écrire des articles de journaux m'ennuie. Moi aussi je voudrais contribuer un peu à l'honneur de ce pauvre et malheureux pays, à qui j'ai sacrifié toutes les douceurs de l'existence. L'exemple glorieux de Manzoni doit enflammer tout Italien qui a un peu de cœur et de talent. Berchet se porte bien, et paraît assez heureux. Il m'a promis de faire un bon nombre de romances semblables aux dernières; s'il tient sa parole, il aura créé un genre. »

18 octobre.

« Oui, mon ami, il me faut une certaine superstition dans ma vie intérieure et dans mes affections; ce qui vient de m'arriver m'y confirme. Aujourd'hui 18 octobre, jour où j'accomplis quarante ans et où je demeure renfermé, invisible, dans mon petit ermitage, méditant à mes malheurs, à mon avenir, m'entourant de mes plus chers souvenirs, de mes plus douces amitiés; aujourd'hui, dans ce moment même, on m'apporte ta lettre du 12 et ton Platon. Véritablement de race et de sang romain, j'en accepte l'augure, comme au temps de Camille et de Dentatus. J'ai pris la plume sur-le-champ pour te répondre dans ce premier moment de vie délicieuse. O quelle chose mystérieuse et divine que le cœur humain! combien je déplore les doctrines du matérialisme! J'y pensais quand ton Platon est arrivé. Nous croyons tous les deux au bien, à l'ordre. La philosophie n'est pas de savoir beaucoup, mais de se placer haut. Sous ce seul rapport, je crois être philosophe malgré mon ignorance sur tant de choses. Adieu, je te laisse. Aujourd'hui je m'appartiens tout entier, et il faut que je t'aime comme je fais pour t'avoir écrit. Adieu, encore. »

Ainsi s'écoula l'année 1823; celle de 1824 le trouva dans cet état, tantôt de découragement, tantôt d'exaltation que lui donnait tour à tour et l'énergie de son ame et la misère de sa position. Dans les premiers mois de 1824, ses lettres devinrent successivement plus rares, plus courtes et plus tristes; il luttait contre une pauvreté toujours croissante, se reprochant de demander des secours à sa famille, qui était elle-même très gênée, et ne pouvant suffire à ses besoins par un travail de journaliste pour lequel il n'était pas fait. Sa situation devint telle qu'il fallut prendre un parti décisif. Il se détermina à quitter Londres et à se retirer à Nottingham, où, sous un autre nom que le sien, il gagna sa vie en donnant des leçons d'italien et de français. Adieu ses projets de grands ouvrages, ses rêves d'hon-

neur et de bonheur! L'infortuné, à quarante ans, voyait sa vie s'anéantir dans une occupation honorable sans doute, mais sans terme et sans but. Il se découragea jusqu'à douter de l'avenir et de lui-même. Pendant quelque temps il ne m'écrivit plus. Il me fallut savoir par d'autres ce qu'il était devenu. Mais bientôt je fus entraîné moi-même dans les aventures les plus inattendues et les plus bizarres. Dans une grande circonstance, Mme la duchesse de Montebello, ne pouvant accompagner son fils aîné en Allemagne, me pria de la remplacer. La noble veuve du maréchal Lannes ne pouvait s'adresser en vain à mon amitié, et, dans le mois de septembre, je partis avec M. de Montebello pour Carlsbad. On sait ce qui arriva. Arrêté à Dresde, livré par la Saxe à la Prusse, jeté en prison à Berlin, mon refus de répondre à toute question venant d'un gouvernement étranger, avant que le gouvernement français eût intervenu, prolongea ma captivité, et je n'étais de retour à Paris que dans les premiers jours de mai 1825. Voici les deux lettres que j'y trouvai :

Nottingham, 26 août 1824.

« Si je ne t'ai pas écrit jusqu'à ce moment-ci, tu sais pourquoi. Je n'osais pas paraître devant toi. Tu es pour moi une espèce de conscience; peut-être, je tremble en te l'écrivant, mais il faut que je te dise toute la vérité, peut-être ne t'aurais-je plus écrit et aurais-je renoncé à l'amitié de l'homme que j'aime le plus sur la terre, et à qui je pense toutes les heures de ma vie, si je ne m'étais pas relevé du triste état où j'ai vécu depuis mon arrivée en Angleterre. Je ne m'en suis pas relevé par une résolution, mais bien par une action, par une action commencée et dont la suite ne dépend plus de moi. Mais quand cela n'aboutirait à rien, j'aurais le cœur déchargé d'un grand poids, et j'aurais retrouvé l'énergie morale que j'avais perdue. Aussitôt que je saurai le résultat de ma démarche, je te l'écrirai. — Tout me condamne, je le sais; mais si je péris, ô mon ami, ce n'est pas de légères blessures. Mon cœur, avant l'époque de notre révolution, avait été cruellement déchiré; j'ignore ce que je serais devenu si la fièvre italienne ne m'avait saisi. Je me rendrai cette justice à moi-même, que je n'ai pas connu un seul moment ni l'intérêt, ni la peur, ni aucune passion dégradante. Mais je restai au-dessous des circonstances. A mesure que les évènemens s'éloignent de moi, le souvenir de mes fautes se présente à mon imagination avec plus de vivacité. Je pense toujours en frémissant à cette malheureuse

affaire de Novarre, où l'armée constitutionnelle fut mise si promptement en déroute; c'est la seconde blessure, ô mon ami, elle saignera toujours; elle me fait languir misérablement. Je sais tout ce que tu peux répondre aux reproches que je fais à ma vie politique. Je me suis dit, je me dis tous les jours, qu'il me reste de beaux et grands devoirs à remplir; mais si la force de les remplir me manque, si la volonté, qui fait tout l'homme, vacille sans cesse, que ferai-je? Si mon ame est malade, doit-on lui demander les actions d'un être rempli de vigueur? J'ai tenté le dernier remède. Si ma démarche a des suites, je redeviens moi-même, j'aurai un retour de jeunesse; si elle n'en a point, réhabilité à mes yeux, je lèverai la tête, je retrouverai la conscience de moi-même.

« Qu'auras-tu pensé en apprenant que j'étais devenu maître de langue à Nottingham? Que veux-tu! je me suis vu près de manquer d'argent. Sentant que ma dépense d'une semaine à Londres imposait des sacrifices à ma famille pour des mois entiers, rougissant de demander de nouvelles sommes, ayant une répugnance insurmontable à écrire pour les journaux, j'ai pensé qu'il fallait avoir du pain qui ne me coûtât ni honte, ni un travail antipathique. Quel triste métier que d'écrire des articles de journaux! J'en ai fait l'expérience. M. Bowring m'a demandé un article pour sa *Revue de Westminster;* je l'ai fait. « Bon, m'a-t-il dit, très bon, mais trop long. » Je l'ai mutilé. « Bien, à présent. » Puis, au bout d'un mois: « Le rédacteur le trouve écrit dans un esprit qui ne lui convient pas; il faut le refondre. » Je le redemande. On me refuse avec douceur. Je le laisse, qu'on en fasse ce qu'on voudra. Un beau jour, j'en reçois les épreuves, je trouve des contre-sens, des omissions ridicules; je corrige, j'arrange tout et je renvoie le paquet à Londres. Des mois se passent sans que j'en aie de nouvelles. Que toutes ces vicissitudes sont fatigantes! Non, plus d'articles, je me sens la force de faire autre chose que des articles. Aussitôt que j'aurai la réponse de Londres, je règlerai ma vie, j'irai me renfermer dans un grenier à Londres, auprès d'une bibliothèque publique; j'aurai par devant moi quarante-cinq louis environ; je travaillerai avec ardeur, j'en ai le pressentiment.

« J'écris peu en Piémont; les nouvelles que j'en ai sont excellentes en ce qui regarde la santé de ma femme et de mes enfans, et l'affection que me conservent tous mes amis. Quant à la fortune, ma femme avait presque obtenu que mes biens lui fussent cédés par le gouvernement; tout était conclu, il ne fallait que la signature du roi; il l'a refusée. On espère encore, malgré ce premier refus. Je laisse faire,

je ne crois devoir ni encourager, ni empêcher ces démarches. Je crains cependant que si le roi rend mes biens à ma femme et à mes enfans, il ne veuille prendre soin de l'éducation de ceux-ci. Je frémis à l'idée de mes fils élevés par des jésuites. Vois, mon ami, que de sujets de peine pour mon cœur!

« J'ai lu et relu l'argument du premier Alcibiade; j'y ai profondément réfléchi, et je te déclare que mon esprit ne peut pas se faire une idée nette de la substance. L'existence personnelle est la seule que je conçoive, je n'ai pas la conscience *sourde et confuse*, dont tu parles à la page x.

« ... J'apprends avec effroi que tu as de temps en temps des retours de ton ancien mal de poitrine. O mon ami, vis, je t'en conjure, vis assez pour me donner la plus douce récompense de mes sacrifices, ton estime, ton approbation, un mot d'éloge. Si tu meurs avant que j'aie fait le premier pas dans ma noble carrière, je m'arrêterai, je n'aurai plus la force d'avancer, je me laisserai tomber; vis, je t'en supplie, tu as à répondre de nous deux, car si je laisse éteindre le feu qui est encore dans mon sein, vivrai-je? Est-ce vivre que se lever chaque matin pour se fuir soi-même jusqu'au soir? — Adieu, je t'embrasse avec le cœur rempli d'espoir. Je suis sûr que tu me pardonneras mon long silence; Dieu m'est témoin que je m'entretiens avec toi tous les jours. Je t'écris dans ma tête, je te vois, je t'écoute. Que ne donnerais-je pas pour deux semaines passées avec toi! Comme je me retrace avec complaisance nos promenades d'Alençon, et cet adieu de dix minutes à Paris! Adieu encore, aime-moi toujours, car je suis toujours le même. »

Londres, 31 octobre 1824.

« Demain, mon ami, je pars pour la Grèce avec Collegno. Si tu as reçu la lettre que je t'ai écrite il y a environ six semaines, et que le comte Piosasco a dû te remettre à son arrivée à Paris, tu ne seras pas étonné de ma résolution. Il fallait, mon ami, que je sortisse de mon engourdissement par un moyen extraordinaire. Mon inaptitude à travailler venait de ce que mon ame avait la conscience d'un devoir à remplir encore dans la vie active. — J'ignore si je pourrai être utile; je suis préparé à toute sorte de difficultés, résigné à toute espèce de désagrémens. Il le faut bien : songe que Bowring m'a déclaré que le comité anglais, ou du moins plusieurs de ses membres, désapprouvaient mon voyage. Je veux croire que leurs motifs sont

droits. J'ignore s'ils sont fondés; mais, dans tous les cas, pouvais-je, devais-je retirer ma parole? Les députés grecs seuls avaient le droit de me retenir, eux à qui j'avais offert mes services sans aucune condition. Ils ne l'ont point fait, et je pars.

« Mon ami, je n'avais point de sympathie pour l'Espagne, et je n'y suis point allé, puisque par cela seul je n'y aurais été bon à rien. Je sens au contraire pour la Grèce un amour qui a quelque chose de solennel; la patrie de Socrate, entends-tu bien? — Le peuple grec est brave, il est bon, et bien des siècles d'esclavage n'ont pas pu détruire entièrement son beau caractère; je le regarde d'ailleurs comme un peuple frère. Dans tous les âges, l'Italie et la Grèce ont entremêlé leurs destinées; et ne pouvant rien pour ma patrie, je considère presque comme un devoir de consacrer à la Grèce quelques années de vigueur qui me restent encore. — Je te le répète, il est très possible que mon espoir de faire quelque bien ne se réalise point. Mais dans cette supposition même, pourquoi ne pourrais-je pas vivre dans un coin de la Grèce, y travailler pour moi? La pensée d'avoir fait un nouveau sacrifice à l'objet de mon culte, de ce culte qui seul est digne de la Divinité, m'aura rendu cette énergie morale sans laquelle la vie n'est qu'un songe insipide.

« Tu n'as pas répondu à la lettre dont je t'ai parlé. Dieu me préserve de penser que tu aies voulu me punir de mon silence en l'imitant! Écris-moi maintenant, je t'en conjure. Fais-moi parvenir ma lettre à Napoli de Romanie, siége du gouvernement grec dans le Péloponèse. Cherches-en les moyens sans perdre de temps.

« J'emporte ton Platon. Je t'écrirai ma première lettre d'Athènes. Donne-moi tes ordres pour la patrie de tes maîtres et des miens.

« Tu me parleras de ta santé et avec détail, tu me diras que tu m'aimes toujours, que tu reconnais ton ami dans le sentiment qui lui a commandé ce voyage. Adieu, adieu. Personne sous le ciel ne t'aime plus que moi. »

Quand je reçus ces deux lettres à la fois à mon retour de Berlin, et en apprenant en même temps que Santa-Rosa avait accompli sa résolution, que l'armée égyptienne était débarquée en Morée, et que Santa-Rosa était devant elle, je ne dis que ces mots à l'ami qui me remit ces deux lettres : « Il se fera tuer; Dieu veuille qu'à cette heure il soit encore vivant! » et à l'instant même je fis tout pour le sauver. J'écrivis immédiatement à M. Orlando, envoyé grec à Londres, qui avait été chargé par son gouvernement de négocier l'envoi

en Grèce d'officiers européens, pour l'inviter à envoyer sur-le-champ une lettre de moi à Santa-Rosa partout où il se trouverait. Dans cette lettre, je parlais à Santa-Rosa avec l'autorité d'un ami éprouvé, et lui donnais l'ordre formel de ne pas s'exposer inutilement, de faire son devoir et rien de plus. J'ai la certitude que si cette lettre lui était parvenue à temps, elle eût calmé l'exaltation de ses sentimens et de son courage. J'envoyai des doubles de cette lettre par huit ou dix occasions différentes ; j'ai la conscience de n'avoir négligé aucun moyen de le sauver, mais j'étais revenu trop tard.

Bientôt les plus funestes nouvelles nous arrivèrent du Péloponèse. Les avantages de l'armée égyptienne étaient certains, la résistance des Grecs mal concertée. Tous les journaux s'accordaient à applaudir aux efforts de Santa-Rosa ; l'un d'eux annonça sa mort. Cette nouvelle, quelque temps démentie, se confirma peu à peu, et à la fin de juillet j'acquis la triste certitude que Santa-Rosa n'était plus. *L'Ami de la Loi*, journal de Napoli de Romanie, après avoir rendu compte de la bataille qui avait eu lieu devant le vieux Navarin, s'exprimait ainsi sur la mort de Santa-Rosa : « L'ami zélé des Grecs, le comte de Santa-Rosa, est tombé vaillamment dans cette bataille. La Grèce perd en lui un ami sincère de son indépendance et un officier expérimenté, dont les connaissances et l'activité lui auraient été d'une grande utilité dans la lutte actuelle. » Je reçus presque en même temps une lettre de M. Orlando, du 21 juillet 1825, qui me confirmait cette triste nouvelle.

Ainsi tout doute était impossible ; je ne devais plus revoir Santa-Rosa, et le roman de sa vie et de notre amitié était à jamais fini. Quand les premiers accès de la douleur furent passés, je m'occupai de rechercher avec soin tous les détails de sa conduite et de sa mort. Je ne pouvais mieux m'adresser qu'à M. de Collegno, son compatriote et son ami, qui l'avait accompagné en Grèce. J'obtins de lui la note suivante, dont la scrupuleuse exactitude ne peut être contestée par quiconque a la moindre connaissance du caractère et de l'esprit de M. de Collegno :

« Santa-Rosa quitta Londres le 1er novembre 1824, et les côtes d'Angleterre le 5.

« Le motif principal qui lui faisait quitter Nottingham paraît avoir été l'état de nullité forcée à laquelle il se voyait réduit. Santa-Rosa écrivait à cette époque à un de ses amis : *Quando si ha un animo forte, conviene operare, scrivere, o morire.*

« Il avait offert aux députés du gouvernement grec à Londres d'aller en Grèce comme militaire. Il demandait d'y commander un bataillon. On lui répondit que le gouvernement grec serait très heureux de l'employer d'une manière bien autrement importante. On parlait de lui confier l'administration de la guerre ou l'administration des finances. Santa-Rosa partit porteur de lettres françaises et italiennes *ouvertes,* remplies d'expressions on ne saurait plus flatteuses pour lui, et d'autres lettres *cachetées* en grec. Des trois députés grecs qui se trouvaient à Londres, deux seulement favorisaient le voyage de Santa-Rosa. Le troisième, beau-frère du président Conduriotti, avait toujours paru s'y opposer.

« Quoi qu'il en soit, Santa-Rosa fut reçu froidement par le corps exécutif à son arrivée à Napoli de Romanie, le 10 décembre. Après quinze jours, il se présenta de nouveau au secrétaire-général du gouvernement, Rhodios, pour savoir si, prenant en considération les lettres des députés grecs à Londres, on voulait l'employer d'une manière quelconque. On lui répondit qu'*on verrait.*

« Le 2 janvier 1825, il quitta Napoli de Romanie, prévenant le gouvernement qu'il attendrait ses ordres à Athènes. Il visita Épidaure, l'île d'Égine, et le temple de Jupiter-Panhellénien, débarqua le 5 au soir au Pyrée, et arriva à Athènes le 6. Il consacra quelques jours à visiter les monumens de cette ville. Ayant trouvé sur une colonne du temple de Thésée le nom du comte de Vidua, il écrivit le sien à côté de celui de son ami, qui avait visité Athènes quelques années auparavant.

« Le 14 janvier, il entreprit une excursion dans l'Attique pour visiter Marathon et le cap Sunium. Sur une colonne du temple de Minerve-Suniade, il écrivit son nom et celui de ses deux amis, Provana et Ornato, de Turin, comme monument de leur triple amitié. A son retour à Athènes, il eut quelques accès de fièvre tierce qui l'affaiblirent beaucoup, et le confirmèrent dans l'idée de se fixer à Athènes plutôt que de retourner à Napoli de Romanie, dont l'air malsain aurait aggravé ou du moins prolongé sa maladie.

« Odysseus, qui paraissait d'intelligence avec les Turcs, ayant menacé de s'emparer d'Athènes, Santa-Rosa contribua à en organiser la défense. Les éphémérides d'Athènes parlèrent de son enthousiasme et de son activité; mais son importance cessa avec les menaces d'Odysseus, et Santa-Rosa quitta Athènes pour rejoindre ses amis à Napoli de Romanie.

« A cette époque, on se préparait à entreprendre le siége de Patras.

Santa-Rosa, n'ayant jamais eu aucune réponse du corps exécutif à ses premières offres de service, insista de nouveau pour faire partie de cette expédition. On lui répondit « que son nom, trop connu, pouvait compromettre le gouvernement grec auprès de la sainte-alliance, et que s'il voulait continuer à rester en Grèce, on le priait de le faire sous un autre nom que le sien », sans qu'on lui offrît pour cela aucun emploi civil ni militaire.

« Ce fut en vain que ses amis voulurent lui représenter qu'il avait plus que rempli toutes les obligations qu'il pouvait avoir contractées envers les députés du gouvernement grec à Londres, envers ses amis, envers lui-même; qu'il ne devait rien et ne pouvait rien devoir à une nation qui n'osait pas ouvertement avouer ses services. Santa-Rosa partit de Napoli le 10 avril, habillé et armé en soldat grec, et sous le nom de Dérossi. Il rejoignit le quartier-général à Tripolitza, et l'armée destinée à assiéger Patras s'étant portée au secours de Navarin, il suivit le président à Leondari. Là, le prince Maurocordato se portant en avant pour reconnaître la position des armées et l'état de Navarin, Santa-Rosa demanda à le suivre. Il prit part à l'affaire du 19 avril contre les troupes d'Ibrahim-Pacha, et entra le 21 dans Navarin.

« Il avait constamment sur lui le portrait de ses enfans. Le 20, s'étant aperçu que quelques gouttes d'eau avaient pénétré entre le verre et la miniature, il l'ouvrit, et voulant l'essuyer, il effaça à moitié la figure de Théodore. Cet accident l'affligea amèrement. Il avoua à Collegno qu'il ne pouvait s'empêcher de considérer cela comme un mauvais présage, et le 21 il écrivait à Londres à un ami : *Tu me riderai, ma sento dopo di cio ch'io non devo piu rivedere i miei figli.*

« Resté dans Navarin, où la faiblesse de la garnison empêchait de prendre l'offensive, il passa quinze jours à lire, à penser et à attendre la décision des évènemens. Ses dernières lectures furent Shakespeare, Davanzati, et les Chants de Tyrtée, de son ami Provana.

« Cependant l'armée grecque destinée à faire lever le siége s'était débandée; la flotte grecque n'avait pu empêcher la flotte turque d'aborder à Modon. Le siége, qui avait paru se ralentir les derniers jours d'avril, était repris avec plus d'ardeur, la brèche était ouverte et praticable, l'ennemi logé à cent pas des murs. Les deux flottes combattaient tous les jours devant le port, qui était encore occupé par une escadre grecque. Le 7 au soir, le vent ayant poussé les Grecs au nord, on craignit que les Turcs ne cherchassent à s'emparer de l'île de Sphactérie qui couvre le port. Elle était occupée par mille

hommes et armée de quinze canons. On y envoya cent hommes de renfort. Santa-Rosa alla avec eux.

« Le 8, à neuf heures du matin, il écrivait à Collegno : *Uno sbarco non mi pare impraticabile sul punto alla difesa del quale io mi trovo.* A onze heures l'île fut attaquée, à midi les Turcs en étaient les paisibles possesseurs.

« De onze à douze cents hommes qui se trouvaient dans l'île, quelques-uns s'étaient sauvés en gagnant l'escadre qui était à l'ancre dans le port, et qui, coupant ses câbles au moment de l'attaque, se fit jour au travers de la flotte turque. Deux vinrent à la nage depuis l'île jusqu'à la forteresse. Ils disaient que le plus grand nombre avait traversé un gué au nord de l'île et s'était jeté dans le Paleo Castro. Ce monceau de ruines fut pris par les Turcs le 10. On ignorait dans la place le sort des Grecs qui s'y trouvaient.

« Navarin était au moment de manquer d'eau. On en distribuait depuis long-temps deux verres par jour à chaque homme. Les munitions de guerre étaient épuisées. Ibrahim fit proposer une capitulation et demanda qu'on envoyât des parlementaires.

« Collegno sortit de la place avec eux le 16 mai, pour tâcher de découvrir le sort de son ami, qu'il ne prévoyait que trop. On lui désigna Soliman-Bey comme ayant commandé l'attaque de l'île. Il le trouva dans la tente du lieutenant d'Ibrahim, sous les murs de Modon. Soliman lui dit avoir examiné tous les prisonniers, qu'il ne s'y était trouvé qu'un seul Européen, un Allemand qui avait été mis immédiatement en liberté, et se trouvait alors à bord d'un bâtiment autrichien. Au reste, Soliman fit appeler son lieutenant-colonel, lui expliqua en arabe le signalement de Santa-Rosa, que Collegno lui dictait en français, et lui ordonna de lui donner le lendemain les informations les plus exactes sur le sort de l'homme qu'on cherchait. Le nom de Santa-Rosa n'était pas ignoré des Turcs. Leur figure prit un air de tristesse lorsqu'ils surent qu'on craignait qu'il ne fût mort. Ils regardaient avec le silence de la compassion son ami qui venait le réclamer.

« Le 18, Soliman-Bey fit demander Collegno aux avant-postes, et lui dit qu'*un soldat de son régiment avait vu parmi les morts l'homme dont il lui avait donné le signalement.*

« Le 24, la garnison de Navarin fut débarquée à Calamata, où elle avait été transportée sur des bâtimens neutres d'après la capitulation. On y sut que la plus grande partie des Grecs qui s'étaient trouvés dans l'île de Sphactérie le 8, s'étaient retirés à Paleo Castro; qu'ils y avaient capitulé le 10, et en étaient sortis sans armes, mais libres.

Santa-Rosa n'était point avec eux. Il ne s'était pas non plus retiré à bord des bâtimens grecs qui se trouvaient dans le port. Collegno a revu à Smyrne l'Allemand qui avait été pris à Sphactérie et dont Soliman-Bey lui avait parlé; il n'avait pas vu Santa-Rosa parmi les prisonniers. »

Plus tard, ayant demandé à M. de Collegno s'il ne trouvait pas dans ses souvenirs quelque détail exact et certain à ajouter à la note précédente, il me remit celle qui suit :

« Le 4 décembre 1824, nous découvrîmes les montagnes du Péloponèse. Des six passagers qui étaient à bord de la *Little Sally,* cinq éprouvaient la joie naturelle à tout homme qui touche au terme d'un long voyage de mer; trois surtout étaient impatiens de toucher le sol sacré. Santa-Rosa seul, appuyé sur un canon, contemplait tristement le pays qui se présentait de plus en plus distinctement à notre vue. Le soir, il disait à Collegno : « Je ne sais pourquoi je regrette que le voyage soit fini déjà; la Grèce ne répondra pas à l'idée que je m'en fais; qui sait comment nous y serons reçus, qui sait quel sort nous y attend? »

« Le 31 décembre, Santa-Rosa se trouvait chez le ministre de la justice (comte Theotoki). On parlait de la froideur avec laquelle des étrangers dont les députés grecs à Londres répondaient, et qui ne demandaient qu'à être employés, étaient accueillis par le gouvernement. Le comte Theotoki dit : « Que voulez-vous? Ce n'est pas d'hommes, ce n'est pas d'armes, de munitions, que nous avons besoin; *c'est d'argent.* » Le lendemain, 1er janvier, M. Mason, Écossais qui s'était lié avec Santa-Rosa, lui dit qu'un Grec ami du comte Theotoki avait conseillé à lui, Mason, *de ne pas fréquenter Santa-Rosa ni Collegno, comme étant suspects au gouvernement.* Santa-Rosa quitta Napoli le lendemain.

« En partant d'Épidaure le 3 janvier au soir, un *papas* d'un aspect vénérable, mais couvert de haillons, demanda qu'on lui accordât de passer à Égine dans la barque que nous avions frétée. Interrogé par notre interprète, il nous fit répondre qu'il avait quitté la Thessalie, sa terre natale, pour échapper à la persécution des Turcs. Sa femme et cinq enfans étaient réfugiés dans une des îles de l'Archipel. Ils n'avaient tous d'autres moyens de subsistance que les aumônes que le père recueillait dans ses courses, en montrant des reliques aux fidèles. La similitude de position, la femme et les cinq enfans réduits

à la misère, émurent Santa-Rosa. Il donna au *papas* ce qu'il avait d'argent sur lui. Le surlendemain, comme nous partions pour Athènes, le *papas* descendait de la ville, comme autrefois les prêtres de Neptune, et de la place où était jadis le temple de ce dieu, il bénissait notre barque.

« Au commencement de mars, Santa-Rosa paraissait avoir renoncé à toute idée de s'établir en Grèce avec sa famille. Toutefois il ne voulait pas partir sans avoir *du moins vu* les ennemis. Un envoyé du comité philhellénique de Londres (M. Whitcombe) arriva alors à Napoli de Romanie, porteur de plaintes de ce comité contre les députés Luviotti et Orlando, qui compromettaient, disait-on, le sort de la Grèce en y envoyant des hommes connus par leur opposition constante à la sainte-alliance. C'est à l'arrivée de M. Withcombe que Santa-Rosa dut peut-être d'être réduit à faire la campagne comme *simple soldat.*

« Le 16 mai, lorsque Collegno disait dans la tente du lieutenant d'Ibrahim-Pacha à Modon que Santa-Rosa était dans l'île de Sphactérie lorsque les Égyptiens l'avaient attaquée, au moment où Soliman-Bey lui répondait que Santa-Rosa n'était point parmi les prisonniers, un vieillard turc à longue barbe d'argent s'approcha de Collegno, et lui dit en français : « Comment, Santa-Rosa était dans l'île de Sphactérie, et je ne l'ai pas su pour lui sauver la vie une seconde fois! » C'était Schultz, Polonais, colonel en France, à Naples, puis en Piémont en mars 1821, puis en Espagne sous les cortès, puis en Égypte. Il était autrefois arrivé à Savone au moment où des carabiniers royaux avaient arrêté Santa-Rosa. A la tête d'une trentaine d'étudians armés, il l'avait délivré de sa prison, c'est-à-dire de l'échafaud, et, quatre ans plus tard, il dirigeait en partie l'attaque dans laquelle Santa-Rosa succomba! »

Quelle tragédie, bon Dieu, dans la fin de cette lettre! Quel contraste que celui de Santa-Rosa mourant fidèle à une seule et même cause, et de cet aventurier errant de contrée en contrée, ici sauvant Santa-Rosa, là le massacrant peut-être, changeant de drapeau comme de religion, et, dans cette absence de toute vraie moralité, conservant encore une sorte de générosité naturelle et le respect du soldat pour le courage malheureux!

Un Français, M. Édouard Grasset, attaché au prince Maurocordato, et qui était venu avec lui pour observer l'état de défense de l'île de Sphactérie, qui venait en ce moment d'être attaquée par les Arabes,

rencontra Santa-Rosa dans l'île le 8 mai, à neuf heures et demie du matin, et eut avec lui une dernière entrevue, dont il m'a communiqué la relation suivante :

Ile de Sphactérie, 8 mai, neuf heures et demie du matin.

SANTA-ROSA. — « Tous nos amis du fort se portent bien ; je suis venu ici avec le capitaine Simo, parce qu'il faut défendre cette île, d'où dépend le salut de la place. Je me repens bien d'avoir entrepris à tout prix la vie de pallicare ; je croyais savoir le grec, et je n'en comprends pas un mot, la langue du peuple étant tout-à-fait différente de celle des gens instruits. En outre, le désordre qui règne dans l'armée grecque est affreux et ne laisse rien à espérer. » M. Édouard Grasset lui dit : « Venez à la batterie avec nous. » Santa-Rosa répondit : « Non, je resterai ici ; je veux voir les Turcs de plus près. » A ces mots, ils se séparèrent.

Je n'ai pas rencontré un Grec ayant pris part à la campagne de 1825 qui ne m'ait parlé avec admiration de la conduite de Santa-Rosa. Je n'hésitai donc pas à écrire au gouvernement grec, dans la personne du prince Maurocordato, pour demander que le nom de Santa-Rosa fût donné à l'endroit de l'île de Sphactérie où il avait été tué ; je demandai, en outre, qu'un tombeau modeste lui fût élevé dans le même lieu, et que le gouvernement me permît de faire élever ce tombeau à mes frais, pour qu'au moins j'eusse la consolation d'avoir rendu ce dernier devoir à l'homme de mon temps que j'avais le plus respecté et chéri. Je n'ai jamais reçu de réponse à cette demande ; mais, en même temps que je m'adressais au gouvernement grec, j'eus le bon esprit d'écrire au colonel Fabvier, pour lui recommander la mémoire de notre ami. Celui-là était fait pour me comprendre. Aussi, dès que l'armée française, commandée par le maréchal Maison, eut délivré le Péloponèse et l'île de Sphactérie de l'invasion égyptienne, le colonel Fabvier s'empressa d'acquitter notre dette commune en élevant à Santa-Rosa, au lieu même où il passe pour avoir été tué, à l'entrée d'une caverne située dans l'île, un monument avec cette inscription : « AU COMTE SANCTORRE DE SANTA-ROSA, TUÉ LE 9 MAI 1825. » Le gouvernement grec n'y prit aucune part ; mais le peuple et surtout les soldats français mirent l'empressement le plus vif à seconder le digne colonel dans cet hommage rendu à la mémoire d'un homme de cœur.

Et moi aussi, jaloux de payer ma dette à une mémoire vénérée,

n'ayant point d'autre monument à lui élever, j'ai voulu du moins attacher son nom à la partie la moins périssable de mes travaux, en lui dédiant un des volumes de ma traduction de Platon.

Je pose la plume, mon cher ami; je n'ai fait, vous le voyez, que rassembler des fragmens de correspondance, recueillir des renseignemens dignes de foi, retracer quelques faits, et exprimer des sentimens que quinze années n'ont point affaiblis et qui sont encore dans mon ame aussi vifs, aussi profonds qu'ils l'ont jamais été. Mais je n'ai plus la force de faire passer dans mes paroles l'énergie de mes sentimens. Ce long récit n'a point l'intérêt que j'aurais voulu lui donner. Mon esprit épuisé ne sert plus ni mon cœur ni ma pensée; ma plume est aussi faible que ma main; elle a tracé péniblement chacune de ces lignes : il n'y en a pas une qui ne m'ait déchiré le cœur, et je n'aurais pas souffert davantage si j'eusse, de mes mains, creusé la fosse de Santa-Rosa. Et n'est-ce pas, en effet, ce triste devoir que je viens d'accomplir? Mon cœur n'est-il pas son vrai tombeau? Encore quelques jours peut-être, la voix, la seule voix qui disait son nom parmi les hommes et le sauvait de l'oubli, sera muette, et Santa-Rosa sera mort une seconde et dernière fois. Mais qu'importe la gloire et ce bruit misérable que l'on fait en ce monde, si quelque chose de lui subsiste dans un monde meilleur, si l'ame que nous avons aimée respire encore avec ses sentimens, ses pensées sublimes, sous l'œil de celui qui la créa? Que m'importe à moi-même ma douleur dans cet instant fugitif, si bientôt je dois le revoir pour ne m'en séparer jamais? O espérance divine, qui me fait battre le cœur au milieu des incertitudes de l'entendement! ô problème redoutable que nous avons si souvent agité ensemble! ô abîme couvert de tant de nuages mêlés d'un peu de lumière! Après tout, mon cher ami, il est une vérité plus éclatante à mes yeux que toutes les lumières, plus certaine que les mathématiques : c'est l'existence de la divine Providence. Oui, il y a un Dieu, un Dieu qui est une véritable intelligence, qui, par conséquent, a conscience de lui-même, qui a tout fait et tout ordonné avec poids et mesure, dont les œuvres sont excellentes, dont les fins sont adorables, alors même qu'elles sont voilées à nos faibles yeux. Ce monde a un auteur parfait, parfaitement sage et bon. L'homme n'est point un orphelin : il a un père dans le ciel. Que fera ce père de son enfant quand celui-ci lui reviendra? Rien que de bon. Quoi qu'il arrive, tout sera bien. Tout ce qu'il a fait est bien fait; tout ce qu'il fera, je l'accepte d'avance, je le

bénis. Oui, telle est mon inébranlable foi, et cette foi est mon appui, mon asile, ma consolation, ma douceur, dans ce moment formidable.

Adieu, mon cher ami; conservez cet écrit comme un souvenir et de moi et de lui. Vous l'avez connu, vous l'avez aimé; parlez souvent de lui avec le petit nombre d'amis qui ont survécu. Songez que c'est à lui que nous devons de nous être connus l'un et l'autre. Je me souviens encore de ce jour où, vers la fin de 1825, vous et Lisio, qui ne m'aviez jamais vu, vous vîntes chez moi me demander pour vous, ses compagnons d'infortune et d'exil, quelque chose du sentiment que j'avais pour lui. Eh bien! c'est moi aujourd'hui qui, en me retirant, viens vous demander de me remplacer auprès de sa mémoire. Gardez-la fidèlement, mes amis, entourez de respect sa femme et ses enfans; guidez ceux-ci dans la route du devoir et de l'honneur; apprenez-leur quel fut leur père; faites-leur lire cet écrit, il est exact et fidèle; il n'y a pas un mot qui ne soit scrupuleusement vrai, pas un mot qui ne soit emprunté aux lettres mêmes de leur père. Ses défauts sont manifestes à côté de ses grandes qualités. L'énergie touche à l'exaltation, et l'exaltation est presque une folie sublime. Il y a du héros de roman dans tout héros véritable, et nos plus grandes qualités ont leur rançon dans leur excès. Sans doute Santa-Rosa fut un homme incomplet, mais Santa-Rosa eut une ame grande et à la fois une ame tendre; c'est par là que vous lui devez une place éminente dans votre admiration et dans vos regrets. Adieu.

1er novembre 1838.

VICTOR COUSIN.

DIX ANS APRÈS

EN LITTÉRATURE.

Et comme notre poil, blanchissent nos désirs.
RÉGNIER.

Il y a des temps décisifs dans la vie des individus, où leur constitution physique ou morale subit de graves changemens et se fonde comme de rechef, où l'on refait bail, pour ainsi dire, sur un certain pied et à de certaines conditions avec ses idées, avec ses moyens; il y a, enfin, des années critiques, *climatériques,* comme disaient les anciens médecins, *palingénésiques,* comme disent de modernes philosophes. Cela semble aussi se reproduire assez fidèlement dans la vie d'une époque. Il y a des momens où le cours général des choses amène de certains aspects naturels, et où il se dispose de certains retours, de certaines inclinaisons, vagues sans doute, mais que l'activité humaine bien dirigée et agissant avec quelque concert peut saisir, déterminer et achever. Ne sommes-nous pas, sous l'aspect littéraire et moral, à l'un de ces momens dont il y aurait à tirer parti? On dirait que le tempérament littéraire de l'époque sommeille, attend, se refait sourdement, qu'il passe par l'un de ces lents efforts

de recomposition intérieure dans lequel il y a lieu d'agir, et plus lieu assurément qu'à aucun des instans qui ont couru durant ces dix dernières années.

Il semble qu'après dix ans les dispositions littéraires se rejoignent plus qu'elles n'avaient fait dans l'intervalle, qu'elles se rapprochent du moins; on ne revient pas au point de départ sans doute, et le cercle ne se ferme pas; mais il y a une sorte de correspondance, comme d'un cercle à l'autre dans la spirale. On revient, après dix ans, en vue des mêmes idées, non plus pour y aborder, mais pour les juger; si on y revient ensemble, il y a de quoi se consoler peut-être. On a l'ardeur et la rapidité de moins, on a l'expérience de plus.

Le mouvement littéraire de la restauration était au plus plein de son développement, et au plus brillant de son zèle, quand il fut brisé et comme licencié par le coup d'état de juillet, et par les journées qui s'ensuivirent. Un grand nombre des plus éminens et des plus actifs champions de cette croisade si animée passèrent immédiatement à la politique pratique, et parurent cesser d'être gens de lettres. Ceux qui n'étaient ni aussi à portée des choses ni aussi mûrs, qui n'avaient pas épuisé leurs vingt-cinq ans ni leur chimère, ne s'abattirent pas et essayèrent de continuer. De cette persévérance sortit plus d'une œuvre imprévue. Il se manifesta chez la plupart de ceux qui tinrent la campagne une seconde phase (et pas toujours progressive) de leur talent : il y eut bien des coups de vent dans les bannières. Cependant un petit nombre de nouveaux-venus prirent rang avec éclat; mais, depuis dix ans, ces nouveaux-venus eux-mêmes ont eu le temps d'en venir à leurs phases secondes. La politique, à son tour, ayant graduellement épuisé ses ardeurs, a rendu quelque loisir, au moins de coup-d'œil, à ceux qui s'y étaient d'abord absorbés. Plusieurs même, et des plus éminens, se remettent à écrire, avec lenteur et discrétion sans doute, mais enfin ils s'y remettent. On se rencontre, on se retrouve sur un terrain un peu neutre; mais c'est quelque chose de se retrouver. Et ceux qui étaient encore en feu il y a dix ans, et ceux qui se sont produits et déjà fatigués depuis, et ceux qui ressaisissent aujourd'hui de bons éclairs d'une ferveur littéraire long-temps ailleurs détournée, tous ne sont pas si loin de s'entendre pour de certaines vues justes, de certains résultats de goût, de sens rassis et de tolérance. Si l'on excepte quelques illustres incurables, auxquels les années n'ont guère appris, la plupart, d'un côté ou d'un autre, sont arrivés à un fonds commun; ce que j'appelle les secondes phases du talent a tourné chez presque tous

à l'expérience. Bref (puisqu'il faut articuler le mot fatal), le jeune Siècle, ou du moins ce qui se nommait le jeune Siècle encore il y a dix ans, a aujourd'hui, l'un portant l'autre, quarante ans à peu près : grand âge climatérique pour les tempéramens littéraires comme pour les autres. Cela rend possible bien des accords.

Cela les rend urgens aussi. C'est l'âge ou jamais, on en conviendra, pour l'ensemble des générations suffisamment contemporaines qui se sont long-temps laissé intituler le jeune Siècle, de prendre un dernier parti. La figure qu'on fera devant ces autres générations survenantes, et toujours assez peu bien disposées, l'idée générale qu'on laissera de soi, et la considération définitive qu'on ménagera à ses vieux jours littéraires, dépendent beaucoup de la façon dont on va se comporter et se poser en ces années où tant de féconds emplois sont possibles encore. Les laissera-t-on échapper et se dissiper, ce qui est en train de se faire? N'aura-t-on eu décidément que de beaux commencemens, un entrain rapide et bientôt à jamais intercepté, cette verve courageuse d'esprit que donne la jeunesse? N'aura-t-on à livrer à l'œil du jaloux avenir que des phénomènes individuels, plus ou moins brillans, mais sans force d'union, sans but, même secondaire, sans accord, même spécieux et décent? Ne sera-t-on en masse, et à le prendre au mieux, qu'une belle déroute, un *sauve qui peut* de talens enfin? Ou bien, méritera-t-on de compter parmi les siècles qui ont eu quelque consistance, qui ne se sont pas hâtés eux-mêmes de se dissoudre, qui ont lutté avec honneur sur les pentes dernières de la littérature, de la langue et du goût? Aura-t-on à présenter, sous les phénomènes excentriques éclatans qui illustrent et compromettent aussi une époque, et dans l'entre-deux de ces hasards de génie aussi souvent insensés que glorieux, un fonds plus sage, un corps de réserve et d'élite encore, rebelle à entamer, sensé, judicieux, fin, mesurant applaudissement ou sentence sur ce qui joue et brille ou s'égare devant lui? La question est posée; chacun peut la retourner à son gré, en étendre ou en resserrer les termes. Le moment me semble extrêmement favorable pour la laisser envisager dans toute sa clarté : si bien qu'il dépend peut-être de dix ou douze hommes dont les noms se pourraient dire, et qui au talent qu'ils ont joindraient un peu du zèle qu'ils ont eu, de la résoudre favorablement aujourd'hui.

Nous qui avons prêché autrefois plus d'une croisade, et pas toujours des plus orthodoxes assurément, qui avons poussé, je le crains, à de trop vives aventures, au rapt d'Hélène et à l'imprudent assaut, nous venons donc (dût-on nous accuser de prêcher à tout propos et

un peu par manie), nous venons conseiller comme urgent, opportun et pas trop difficile, cet acte de seconde union, cette espèce de mariage de raison pour tout dire, entre les talens mûris. Chacun aurait ses réserves pour de certains apanages propres et auxquels on tient chèrement tout bas; mais on entrerait en communauté et en concert sur bien des points de critique positive et de travaux qui s'appuieraient.

Cet accord s'essaie et subsiste plus ou moins déjà; c'est la pensée et le vœu de cette *Revue* même, et c'est parce que la chose est en train de se faire, qu'elle devient possible, et qu'il y a lieu d'insister, d'achever et de s'exhorter. — Un coup d'œil sur l'ensemble de la littérature et sur les phases de ses principaux personnages depuis dix ans éclairera encore mieux notre idée et la modération de notre désir.

M. de Châteaubriand, qu'il faut toujours nommer d'abord (*ab Jove principium*), non-seulement comme le premier en date et en rang, mais aussi comme le plus durable, comme l'aïeul debout qui a vu naître, passer et cheoir bien des fils et petits-fils devant lui; M. de Châteaubriand, après s'être dégagé avec honneur de la politique et s'être voué uniquement à sa grande composition finale, aux vastes bas-reliefs de son monument, a eu cela de remarquable et de progressif de s'établir dans une existence plus calme, plus sereine et véritablement bienséante à tant de gloire. Son rare bon sens, qui, dans ses éloquens écrits, se revêt si souvent et s'arme ou se voile d'éblouissans éclairs, n'a jamais paru plus élevé, plus net, mieux discernant, aux yeux de tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Si une conciliation entre toutes les parties généreuses et saines peut sembler possible au sein de la littérature moderne, c'est surtout en contemplant celle qui s'est faite avec les années dans ce haut esprit de plus en plus étendu, attentif et accueillant.

Les organes les plus en vue, les chefs de file tout-à-fait considérables du mouvement historique, philosophique et littéraire, aux dernières années de la restauration, MM. Guizot, Cousin et Villemain, ont dû cesser un peu brusquement cette activité de rôle. Ils n'ont pourtant pas renoncé à assister aux suites, à y présider même par leur esprit; ils ont donné de leur présence constante des témoignages trop rares sans doute pour ceux qui les admirent et auraient voulu les suivre encore, mais des témoignages suffisans pour maintenir leur influence supérieure et leur nom. M. Guizot a donné Washington, M. Cousin Abélard, et M. Villemain deux volumes d'une litté-

rature exquise et consommée. De leur côté enfin, il y a plutôt quelque chose qui favorise et rien qui gêne; ils ont gardé chacun leur rang, et la place est laissée à d'autres qui tous ne sont pas venus.

C'est ce qu'on peut dire aussi de plusieurs éminens historiens ou philosophes, M. Augustin Thierry, M. Thiers, M. Jouffroy. La fatigue d'une organisation délicate chez l'un, le torrent des affaires chez l'autre, et pour le premier des infirmités, hélas! qui n'ont pas du moins entamé l'ardeur, ont paru ralentir les productions; mais rien n'est tari, mais la ligne n'est pas brisée, mais les suites se retrouvent encore. M. Thiers a repris la plume : ne va-t-il pas la quitter de nouveau? M. Thierry ne l'a jamais laissée oisive à la main fidèle qui retrace sa pensée. Il doit nous en donner sous peu de jours des preuves rassurantes. Là donc encore il y a lieu de s'appuyer à des frontières connues et d'espérer même des alliés dans les maîtres.

L'imprévu, l'extraordinaire, depuis dix ans, a surgi à d'autres endroits et a jailli par d'autres noms. C'est à M. de La Mennais, à M. de Lamartine, à ces talens tout ouverts, l'un si impétueux et l'autre si fécond, qu'il faut demander surtout cette surprise de déploiement et cet éclat d'aventure. Ils ont, en un sens, passé toutes les espérances et aussi laissé derrière eux toutes les craintes; tous les hasards d'idées déchaînées dans les hautes régions ont soufflé en eux à pleines voiles, et les ont fait vibrer sur toutes les cordes selon leur mode particulier de véhémence ou d'harmonie. Certes, s'il ne s'agit que d'apprécier les ressources et la portée du génie individuel, l'étendue de ressort qu'on lui pouvait supposer, les applications plus ou moins larges qui s'en pouvaient faire, nous dirons que M. de La Mennais dans son ordre, et M. de Lamartine dans le sien, ont témoigné une flexibilité, une vigueur ou une grâce, une amplitude en divers sens, que leurs premières œuvres ne démontraient pas. *Jocelyn* d'une part, de l'autre les *Paroles d'un Croyant* et les *Affaires de Rome* sont, à ne voir que l'écrivain même, d'admirables et riches preuves de puissance et de fertilité. Mais, contradiction singulière, et qui est un des caractères de ce temps! avec plus de produit dans le talent et avec un dégagement à tout prix, le résultat de l'œuvre a été moins beau que d'abord : la loi de l'ensemble, l'unité, a été violée; le fonds entier s'est vu compromis. Il y a eu étonnement, bouleversement en définitive et ravage dans les impressions résultantes. Ces grands exemples n'ont pu être utiles qu'en tant qu'ils ont quelque peu effrayé et ont fait rentrer en soi par leur excès. On y chercherait en vain à

quoi se rallier directement, mais ils ont prêté beaucoup à qui sait considérer et s'instruire.

Si la noble, accueillante et expansive nature de M. de Lamartine, et qui semblait tellement faite pour être de celles qui concilient, a manqué jusqu'ici à ce rôle par une trop grande facilité d'ouverture et d'abandon, une autre nature bien haute de talent s'y est refusée par une raideur singulière que rien n'a fléchie. En ces dix ans qui s'achèvent, M. Hugo a donné à la fois les plus belles marques de son génie lyrique dans *les Feuilles d'Automne,* et de son talent de prosateur dans sa *Notre-Dame de Paris; Marion Delorme* aussi (une œuvre dramatique véritable) n'a paru à la scène que depuis 1830. Mais on est tenté d'oublier ces portions magnifiques quand on songe à tant d'autres récidives simplement opiniâtres, à cette absence totale de modification et de nuance dans des théories individuelles que l'épreuve publique a déjà coup sur coup jugées, à ce refus d'admettre, non point en les louant au besoin (ce qui est trop facile), mais en daignant les connaître, et en y prenant un intérêt sérieux, les travaux qui s'accomplissent, les idées qui s'élaborent, les jugemens qui se rasseoient, et auxquels un art qui s'humanise devrait se proportionner. On peut dire que le genre de déviation propre à M. Hugo depuis dix ans, c'est sa persistance. Est-il disposé à le sentir aujourd'hui? Ces sortes de natures si entières se corrigent-elles jamais, et ne mettent-elles pas leur point d'honneur à être ou à paraître jusqu'au bout invincibles? Quoi qu'il en soit, ce n'est pas la faute de cette *Revue* en particulier, si M. Hugo est resté isolé d'elle, et si cet isolement s'est traduit bientôt en lignes si tranchées, et a entraîné des conséquences sévères. Mais la première condition de toute communauté littéraire, c'est l'égalité morale, toute part faite à la supériorité des talens. Dans ce mouvement de retour, dans cette combinaison modérée que nous invoquons, M. Hugo, jusqu'à présent inaccessible, demeure naturellement en dehors; il reste un des grands exemples qu'on admire en partie, qui éclairent par réflexion, à distance, et qui hâtent la maturité de ceux qui en sont capables.

Ceux-ci, par bonheur, sont assez nombreux; ils subissent humblement la loi intime de changement : qu'ils y joignent le travail, l'effort régulier, et cela pourra s'appeler progrès. Mais avant de compter avec eux, avant d'essayer de leur persuader ce que nous concevrions de leur concours, il est bon de voir ce qui ne saurait s'en séparer, ce qui s'est produit de tout-à-fait nouveau en littérature depuis juillet 1830, et de postérieur aux talens éclos déjà sous la restauration.

Il s'en est produit très peu de nouveaux et d'entièrement nets au soleil : dans l'ordre de l'imagination, M. de Balzac, George Sand; dans l'ordre politique, M. de Tocqueville. En fait de grosse idée, il y a eu le saint-simonisme, et ce genre de doctrines plus ou moins avoisinantes, desquelles est sortie l'*Encyclopédie* de MM. Leroux et Reynaud. On aurait à citer encore quelques noms de poètes, de romanciers, de critiques; mais ce serait entrer dans le détail, et un coup-d'œil d'ensemble (ce qui est singulier à dire) ne fournit guère rien que cela. Je ne parle toujours que de ce qui n'était pas déjà en train de luire sous la restauration.

M. de Balzac est né depuis, en effet, malgré les cinquante romans qu'il avait publiés d'abord; nous voudrions ne pas ajouter qu'il a déjà eu le temps de mourir, malgré les cinquante autres qu'il s'apprête à publier encore. Il a tout l'air d'être occupé à finir comme il a commencé, par cent volumes que personne ne lira. On n'aura vu de sa renommée que son milieu, comme le dos de certains gros poissons en mer. Il a eu pourtant son éclair bien flatteur, bien chatoyant, son moment de sirène :

Subdola quum ridet placidi pellacia ponti.

Ce moment-là ne pouvait venir qu'entre deux vagues, dans un intervalle de mélange et de confusion. Il a saisi à nu la société dans un quart d'heure de déshabillé galant et de surprise; les troubles de la rue avaient fait entr'ouvrir l'alcôve, il s'y est glissé; mais, si de pareils hasards sont précieux, il ne faut pas en abuser, on le sent, ni les prolonger outre mesure, sous peine de faire céder le charme au dégoût. Or, depuis ce temps-là, cette malheureuse alcôve est restée entr'ouverte, que dis-je? ouverte à deux battans; on y entre, on en sort, on y décrit tout; ce n'est plus le poète dérobant les fins mystères, c'est le docteur indiscret des secrètes maladies. — A défaut de M. de Balzac, qui ne semble pas en mesure de modifier la verve croissante de ses entraînemens, et en se garant surtout du ruisseau impur des imitateurs, c'est à tels ou tels de ses disciples rivaux et de ses héritiers vraiment distingués qu'on voudrait demander parfois l'œuvre agréable dans laquelle le choix de l'expression, le soin du détail, quelque art littéraire enfin, se joindraient à toutes les veines délicates qu'ils ont.

La plus manifeste, la plus originale, et la plus glorieuse apparition individuelle qui se soit dessinée depuis dix ans, est assurément

George Sand, et tout ce qui se rattache à ce nom. Ici l'on n'a qu'à se féliciter. Avec bon nombre de ces qualités qui peuvent à bon droit sembler souveraines, il ne s'est rien rencontré (exception bien rare!) d'exclusif contre ce qui entoure, rien de littérairement chatouilleux sur soi-même ni sur les autres; mais, au contraire, une sorte d'insouciance généreuse et de courage d'esprit qui ne demande qu'à toujours aller. Des phases nombreuses se sont déjà succédées ou plutôt croisées dans ce talent d'écrivain de plus en plus élargi. Aux purs chefs-d'œuvre du roman, auxquels, lorsqu'on y réussit à ce point, nul genre (il est bon de le maintenir) ne saurait être dit supérieur, il s'est mêlé des essais plus ambitieux dans des sphères moins définies, de ces recherches qu'une pensée ardente et immortelle n'a pas le droit non plus ni le pouvoir de s'interdire. Qu'il aille donc ce talent à la plume si sûre, qu'il épuise çà et là ses fougues d'essor, mais que surtout il revienne encore souvent au naturel et charmant récit. Dans ces hautes influences philosophiques qu'il ne se refuse pas, il est, par rapport à tous, une simple précaution à garder : c'est de songer parfois à ceux qui sondent à d'autres points la sphère infinie, ou qui même, lassés, ne la sondent plus, et de se rappeler aussi que l'actuel espoir, l'impétueux désir des fortes ames n'est pas le but trouvé.

Si quelque regret tempère la satisfaction et le respect qu'inspirent les doctes et courageux travaux de l'école encyclopédique de MM. Leroux et Reynaud, c'est à cause de l'aspect parfois exclusif et répulsif que se donne dans l'expression une doctrine si vaste, si patiente au fond, si faite en définitive pour comprendre et tolérer. Qu'elle consente à se relâcher un peu de l'absolu de la forme et de la rigueur affirmative, à s'interdire envers les adversaires une chaleur de réfutation trop facile et qui déplace toujours les questions, qu'elle permette autour d'elle à bien des faits de détail de courir plus librement sous le contrôle naturel d'un empirisme éclairé, et elle aura permis qu'on s'appuie souvent avec avantage sur elle sans s'y ranger nécessairement; elle aura fourni un contingent utile à une œuvre pratique d'intelligence et d'indépendance qu'elle est digne d'apprécier, car, chez elle aussi, si je ne me trompe, et derrière ces grands développemens de croyances, la maturité personnelle et l'expérience secrète sont dès long-temps venues.

Un des plus clairs résultats des doctrines vagues qui se rattachent au mot de saint-simonisme a été négatif, comme cela arrive souvent : elles ont eu pour effet de neutraliser, de couper chez beaucoup de

jeunes esprits la fièvre flagrante du libéralisme, et de les placer dans une habitude plus calme, plus pacifique, plus ouverte aux idées et aux combinaisons véritablement sociales. Si le sentiment moral s'est parfois trouvé affaibli sous le coup de cette transformation profonde, c'est là un mal à combattre, à réparer; mais il y a eu, à d'autres égards, de l'avantage : il s'est répandu dans toute l'atmosphère des esprits un certain mélange dont l'intelligence et la tolérance ont profité. Il s'agirait d'y rendre aujourd'hui, sous l'empire d'un sentiment moral tout pratique, le mouvement, le concert et l'action.

Une quantité de talens déjà nés sous la restauration, mais qui ont développé depuis lors des secondes phases complètes, semblent merveilleusement s'y prêter pour le fond; il leur manque seulement que l'impulsion leur en vienne de quelque part; ils sont exactement disponibles : quel souffle donc les pourrait remuer, et, si peu que ce fût, rassembler?

Qui n'a vu dans une de ces soirées encombrées, dans un de ces *raouts* où se figure si bien notre époque, tous les talens, tous les noms divers dont une littérature de loin s'honore, et qui, si on les lorgne de Vienne ou de Saint-Pétersbourg, ont l'air d'être groupés, grace à la distance, et qui ne le sont pas? Qui ne les a vus se presser, se heurter, se croiser? On se rencontre, on se salue de l'œil ou du geste; au mieux on se serre la main, et l'on passe, et tout est dit. La vie d'une littérature est-elle là?

Un symptôme pourtant se prononce, et il appartient à chacun de l'aider. Nul groupe sans doute n'existe, nulle école imposante, nul centre doctrinal comme on dit, et à quelques égards je ne m'en plains pas : variété et liberté, c'est quelque chose. Mais, ainsi que je l'ai posé en commençant, depuis trois ou quatre années, les choses politiques s'étant graduellement apaisées ou affaissées dans ce qu'elles avaient d'habituellement imminent et absorbant, on a le loisir, on se regarde; rien ne s'est recomposé littérairement et avec le feu des premières œuvres; du moins les individus se retrouvent, s'essaient; il y a une sorte de retour des uns à leurs anciens travaux, il y a persistance et perfectionnement chez d'autres, un peu de désabusement chez tous, mais en somme une disposition assez favorable et qui s'intéresse avec assez de sincérité. Le rallentissement de ceux-ci, l'échouement de ceux-là, la difficulté des vents pour les heureux même, les ont à peu près tous jetés en vue des mêmes rivages : ce n'est plus certes le navire Argo qui peut voguer d'une proue magique à la conquête de la toison d'or; mais de toutes ces nefs restantes, de tous

ces débris d'espérances littéraires et de naufrages, n'y aurait-il donc pas à refaire encore une noble escadre, un grand radeau?

La critique surtout (hélas! c'est le radeau après le navire), la critique, par épuration graduelle et contradiction commune des erreurs, tend à se reformer et à fournir un lieu naturel de rendez-vous. La critique est la seconde face et le second temps nécessaire de la plupart des esprits. Dans la jeunesse, elle se recèle sous l'art, sous la poésie; ou, si elle veut aller seule, la poésie, l'exaltation s'y mêle trop souvent et la trouble. Ce n'est que lorsque la poésie s'est un peu dissipée et éclaircie, que le second plan se démasque véritablement, et que la critique se glisse, s'infiltre de toutes parts et sous toutes les formes dans le talent. Elle se borne à le tremper quelquefois; plus souvent elle le transforme et le fait autre. N'en médisons pas trop, même quand elle brise l'art : on peut dire de ce dernier, même lorsqu'il est brisé en critique, que les morceaux en sont bons. Fontenelle nous est un grand exemple : il n'avait été qu'un bel-esprit contestable en poésie, un fade novateur évincé; il devint, sous sa seconde forme, le plus consommé des critiques et un patriarche de son siècle. Il y a ainsi, au fond de la plupart des talens, un pis-aller honorable, s'ils savent n'en pas faire fi et comprendre que c'est un progrès. Il faut tôt ou tard, bon gré mal gré, y consentir : la critique hérite finalement en nous de nos autres qualités plus superbes ou plus naïves, de nos erreurs, de nos succès caressés, de nos échecs mieux compris. Tout y pousse et contribue à la hâter de nos jours. L'instituer largement et avec ensemble en littérature, l'appuyer à des exemples historiques positifs qui la fassent vivre et la fertilisent, la mêler, sans dogmatisme, à une morale saine, immédiate, décente, ce serait, dans ce débordement trop général d'impureté et d'improbité, rendre un service public et, j'ose dire, social.

Je croirais presque qu'il en est ici de la littérature comme de la politique. Si j'avais l'honneur d'être conservateur à quelque degré et de tenir à la société par quelque coin essentiel (et qui donc n'y tient pas un peu en avançant?), je penserais que c'est le moment ou jamais, pour tous les hommes qui ont cette conservation à cœur et qui ne sont pas disposés à se confier immédiatement aux ressources de l'inconnu, — que c'est le moment pour eux de s'unir, de comprendre que la chose publique s'en va dans un morcellement misérable d'intrigues, dans une diminution sans terme de tous les pouvoirs et de toutes les fonctions. Il me semblerait, en leur place, que la distance de quelques points de départ divers devrait s'évanouir et se confondre

dans un but désormais commun de recomposition et de salut. Parmi les écoles conservatrices et non pourtant ennemies du progrès, celle qui a le plus de confiance en elle-même, et qui n'est pas encore guérie de croire à l'efficacité absolue de certaines formes et de certaines distinctions plus théoriques que vraies, a dû, ce me semble, se guérir au moins de tout dédain envers ceux qui n'ont à apporter au concours des choses publiques qu'un empirisme équitable, modéré, et qui a sa philosophie aussi dans l'histoire. Et qui donc, dans de certains rangs où l'expérience a soufflé, en pourrait être aux exclusions et aux dédains aujourd'hui? Il les faut laisser à l'orgueil des générations survenantes, qui ont encore à parcourir en leur propre nom tout le cercle des erreurs. Voilà ce que je me hasarderais à penser de la politique de conservation, en idée du salut du pays, si toutefois je m'étais accoutumé d'assez longue main à concevoir le salut et l'honneur du pays sous ces sortes d'aspects.

Eh bien! cette tolérance, cette union conservatrice, cette ligue de bon vouloir et de bon sens, si regrettable et si loin de nous en politique, il est plus facile de provisoirement l'établir en littérature; et si les symptômes ne nous trompent, et pour peu que quelque activité y aide, on serait à même, à l'heure qu'il est, de l'accomplir. Il ne faut qu'un léger effort et comme un clin d'œil de correspondance pour cela. Le départ du mauvais s'est fait de lui-même; les excès se sont tirés sur chaque ligne et jusqu'à leurs dernières et révoltantes conséquences; l'industrialisme, la cupidité, l'orgueil, ont atteint d'extravagantes limites qui font un camp à part et bien large à tous les esprits modérés, revenus des aventures, amis des justes et bienfaisantes lumières. On est plus qu'un groupe, on est près de devenir une cité par le fait même de ces débordemens et brigandages qui ont rendu le reste du pays littéraire inhabitable, qui ont refoulé et rapproché les honnêtes esprits.

Une critique nouvelle, et sans prétention de l'être, faisant digue au mal, refaisant appui aux monumens, peut naître de là; elle est toute née par la force des choses; elle existe déjà de formation naturelle plutôt que de propos délibéré; c'est la meilleure : on en voit déjà les caractères.

J'en signale seulement l'esprit général et la tendance; je ne m'aviserai pas d'en aller préciser d'avance les points, d'en dresser les formules et le programme. Le premier caractère de cette critique serait précisément d'être revenue des programmes. Ce n'est que dans

une collaboration un peu étroite et continue qu'un beau jour ce programme, s'il prenait envie de le déduire, se pourrait à toute force préciser : et qu'aurait-il besoin de se tant préciser jamais, puisqu'il se pratiquerait avant tout et qu'il vivrait?

Décidément, la littérature qui a suivi l'ordre de choses du 8 août ne paraît pas, non plus que la politique, devoir se marquer par quelques grandes influences centrales, glorieuses, qui dominent le reste, et autour desquelles tout se subordonne avec plus ou moins d'harmonie en monument. Il est des noms éclatans qui font pointe à part et qui s'échappent le plus qu'ils peuvent hors de l'orbite; mais ils n'entraînent et ne rangent rien autour d'eux. S'il est vrai que les rois s'en vont, il ne l'est pas moins que le règne des demi-dieux littéraires, du moins pour le quart d'heure, est passé. Que reste-t-il donc? une multiplicité de chefs de partis, mais surtout des individus notables, distingués, des talens réels et variés, qui, à divers titres, peuvent se croire égaux. Qu'ils suivent chacun leur ligne pour les œuvres individuelles et consentent à coexister dans de certains rapports de communauté et de confins dans les jugemens; qu'on pratique ainsi la vraie égalité et indépendance, l'estime mutuelle du fond avec les réserves permises : voilà des mœurs littéraires de juste et saine démocratie, ce semble, et qui seraient d'un utile exemple à offrir aux jeunes hommes survenans, lesquels ne trouvent rien où se rattacher, que l'ambition illimitée égare ou déprave, dont quelques uns tombent du second jour aux vices littéraires, les plus bas de tous, et dont on voit quelques autres plus généreux rôder dans la société comme de jeunes Sicambres, des Sicambres plume en main et sans emploi.

Les générations prennent, à mesure qu'elles avancent, des teintes plus uniformes, de certaines couches générales de lumière qui les différencient en masse d'avec celles qui suivent, et en font ressembler davantage entre eux les individus. C'est là une indication extérieure, et comme un avertissement de s'unir effectivement au-dedans. Je ne craindrai pas d'éclaircir ma pensée avec trois noms : vers 1829, M. de Carné était au *Correspondant*, journal catholique, M. Saint-Marc Girardin aux *Débats*, M. de Rémusat au *Globe*. Des différences tranchées séparaient les points de départ, les origines de ces esprits distingués; l'un n'aurait pu écrire indifféremment là où écrivait l'autre; il y avait barrière. Dix ans se sont écoulés, et ces mêmes esprits développés, rapprochés, peuvent, quand on les lit, sembler

unis en une large nuance commune, qui ne laisse guère subsister d'essentiellement différent que ce qui tient au talent propre, à la manière, à la finesse.

Dans l'art, c'est moins apparent, c'est pourtant un peu ainsi. Les talens qui en sont à leurs secondes phases, et qui les ont eues meilleures que les premières, se trouvent rapprochés par une certaine harmonie plus proportionnée des œuvres. En somme, chacun, sur ce terrain commun que nous tâchons bien plutôt d'indiquer et de fixer que de définir, y gagnerait précisément de ne pas négliger, de reconnaître au contraire et de suivre les parties de son emploi les moins contestables et les mieux agréées. Qu'Alfred de Musset laisse courir ces charmantes comédies qui ont déridé même les classiques sévères, que Quinet écrive sur Strauss avec une imagination tempérée par les faits, tout le monde applaudit.

Mais une grande part du présent appel (pourquoi ne pas le déclarer?) s'adresse encore plus particulièrement dans notre pensée à ces anciens amis qui, long-temps groupés au *Globe*, ne se sont plus retrouvés depuis en littérature, ou ne s'y sont rencontrés qu'un peu au hasard et pour se montrer la brèche déserte, pour regretter les lacunes des absens. Ils sont là tous encore, pourtant, debout, dans la maturité vigoureuse de l'esprit. Qu'attendent-ils? la politique, dont c'est plus que jamais le cas de déplorer les soubresauts déconcertans et les perpétuelles coupures, ne les absorbe pas tellement aujourd'hui, qu'il n'y ait de leur part bien des idées qui se perdent en chemin vers les nôtres. Pourquoi ne les pas rejoindre? Que M. Dubois, qui fut l'éloquent journaliste par excellence, ressaisisse donc encore, comme par secousses, sa vive plume acérée; qu'au sortir de ces contentions dont la vivacité surpasse trop le résultat, M. Duvergier de Hauranne, si net et si fin en littérature, nous parle, comme autrefois, de l'Irlande; que M. Vitet nous parle encore des beaux-arts avec cet enthousiasme que son érudition nourrit et justifie. Mêlés aux nouveaux, ils rejoindraient et exciteraient ceux d'autrefois qui n'ont pas quitté. Un retour, ne fût-il qu'assez rare de la part d'un chacun, s'il est réel et suivi, peut suffire à renouer le lien et à maintenir les lignes.

Sans doute il y aura des différences, des dissidences qui subsisteront; mais, en avançant, et par un triste bienfait des années, tant de portions âpres sont dépouillées déjà : ne serait-il pas temps de se rabattre vers les vues semblables, d'insister sur les endroits de la trame qui se fortifient en se croisant? C'est par là surtout qu'on peut

valoir encore. Des séries de travaux littéraires sur des sujets positifs, ces travaux animés d'un reflet d'expérience morale, et plus ou moins attristés de regrets chez les uns ou colorés d'espérances chez les autres, offriraient, rouvriraient à tous un champ sûr, agréable, fructueux.

Des existences ainsi ne se dissiperont pas, d'autres se régleront; de nobles esprits retrouveront de ces emplois dont l'effet durable, après des années, se revoit aux momens de réflexion avec le plaisir du sage. Tout serait gagné s'il venait à y renaître un certain souffle de désintéressement qui ne se peut espérer que dans les travaux en commun. Et certes, un sentiment moral et patriotique, ami des lettres, ami du pays qui a été si offensé dans cette chère portion de lui-même, est bien fait aussi pour devenir une inspiration à l'égal de quelque conviction plus jeune et plus absolue. Est-ce donc se montrer naïf que de s'y adresser tout haut et d'y croire?

Le fait est que c'est l'heure pour les générations qui ont commencé à briller ou qui étaient déjà en pleine fleur il y a dix ans, de se bien pénétrer, comme en un rappel solennel, qu'il y a à s'entendre, à se resserrer une dernière fois, à se remettre en marche, sinon par quelque coup de collier trop vaillant, du moins avec quelque harmonie, et, avant de se trouver hors de cause, à fournir quelque étape encore dans ces champs d'études qui ont toujours eu jusqu'ici gloire et douceurs.

SAINTE-BEUVE.

NOUVELLES SATIRES

PAR M. AUGUSTE BARBIER.

Les deux satires nouvelles que M. Auguste Barbier vient de publier ne rappellent en rien les premiers poèmes qui ont fondé la popularité de son nom. Quoique la première de ces deux satires soit exclusivement politique, l'auteur a cru devoir choisir pour sa pensée un moule qui n'a rien de commun avec celui de *l'Idole* et de *la Curée*. Si nous en croyons la préface du nouveau volume, M. Barbier s'est proposé de fondre ensemble la comédie et la satire. A l'appui de cette tentative, il invoque l'exemple des anciens; nous croyons qu'il s'est mépris sur la nature et la portée du conseil que lui offrait la littérature latine. Plusieurs fois, il est vrai, les satiriques romains ont eu recours au dialogue pour donner plus de vivacité, plus de variété à l'expression de leur pensée; mais ils ont toujours eu soin de ne pas empiéter sur le domaine de la comédie. Les interlocuteurs qui leur servent d'interprètes parlent et n'agissent pas. Or, c'est là précisément ce que M. Barbier n'a pas su éviter. Au lieu de se contenter des interlocuteurs de la satire latine, il a voulu créer des personnages vivant et agissant à la manière des personnages comiques. Il a encadré ces personnages dans une action, et dès-lors il nous a donné le droit de discuter rigoureusement la vraisemblance de leur conduite. C'est là, si je ne m'abuse, un grave inconvénient: il faut choisir entre la comédie et la satire, car il me paraît impossible de soumettre le développement et l'expression de la pensée aux conditions combinées de ces deux poèmes. La satire et la comédie, en essayant de s'allier, se gênent mutuellement et n'arrivent à produire qu'une impression confuse. Si la valeur théorique des idées que nous exprimons ici pouvait être contestée, la nouvelle satire politique de M. Barbier ne laisse-

rait aucun doute à cet égard. Nous n'insisterons pas sur la généalogie singulière du personnage de Pot-de-Vin, nous ne demanderons pas à M. Barbier pourquoi il en a fait le fils de la Paix et de Mammon, nous ne relèverons pas tout ce qu'il y a de bizarre dans l'alliance des idées païennes et des idées modernes; mais une fois résigné à prendre pour vraie l'origine de ce personnage, nous avons le droit de juger comme une fable comique l'action dans laquelle il se trouve engagé. Or, il faut bien le dire, cette action ne résiste pas à l'analyse. Le poème de *Pot-de-Vin* est divisé en quatre parties: la première partie, ou le premier acte, se passe sur la terre d'Europe; la seconde, dans le palais de la France; la troisième, dans le temple de Mammon, et la quatrième, dans le même lieu que la seconde. Au premier acte, l'Espagne, l'Italie et la Pologne déplorent tour à tour leur misère et leur abaissement; assurément, cette élégie dialoguée n'est dépourvue ni de vigueur ni d'élévation; et si M. Barbier, en personnifiant ces trois nations, se fût contenté de l'expression élégiaque, il eût excité dans l'ame du lecteur une vive sympathie. Malheureusement il traite ces trois nations comme des personnages dramatiques; il les fait voyager; malgré les remontrances que leur adresse la Renommée, l'Espagne, l'Italie et la Pologne se décident à partir pour la terre de France, et afin de tromper la surveillance jalouse de leurs gardiens, elles prient Dieu de laisser à leur place une ombre faite à leur image. On sent tout ce qu'il y a de puéril dans cette invention; l'élégie, brusquement arrêtée dans son développement, garrottée dans une fable sans vraisemblance, encadrée dans une machine d'opéra, perd toute sa grandeur et toute sa puissance; la poésie disparaît, et le lecteur se laisse aller à discuter les paroles et la conduite des personnages, comme s'il s'agissait d'un récit historique. Ce que je dis de la première partie de cette satire, je peux le dire avec une égale vérité, une égale justesse des trois parties suivantes. Je sens très bien tout ce qu'il y aurait de ridicule à chicaner l'auteur sur les moindres incidens de son poème; toutefois je ne puis me dispenser d'appeler l'attention sur le dommage causé au développement de la pensée poétique par la fable que M. Barbier a imaginée. L'Espagne, l'Italie et la Pologne frappent aux portes du palais de la France; la France, assise au milieu de nombreux convives, se prépare à épouser Pot-de-Vin. Cette invention n'a pas besoin d'être caractérisée, il suffit de l'énoncer. La France, d'abord sourde aux plaintes des trois voyageuses, finit par leur promettre son assistance, malgré les réclamations énergiques de son étrange fiancé. Pot-de-Vin, désespéré,

quitte le palais de la France pour aller réclamer le secours de Mammon. Nous entrons dans le temple de ce dieu païen; là nos oreilles entendent des prières monstrueuses; tous les crimes enfantés par la cupidité sont racontés devant l'autel du dieu avec une franchise effrayante. Pot-de-Vin demande conseil à son père, qui, pour toute réponse, ne lui jette qu'un mot : la peur. Ne comprenant pas le sens de cette réponse mystérieuse, Pot-de-Vin s'adresse au grand prêtre de Mammon, qui lui en explique toute la portée. Que Pot-de-Vin réveille l'émeute, et la France tremblante aura bientôt congédié l'Espagne, l'Italie et la Pologne. Pot-de-Vin suit ponctuellement le conseil du grand-prêtre, et en effet, au quatrième acte, nous retrouvons les trois suppliantes essayant vainement d'attendrir la France épouvantée. Nous renonçons à discuter la valeur poétique des ressorts employés par M. Barbier. Quelles que soient notre admiration et notre déférence pour le talent de l'auteur, nous sommes forcé de condamner sans réserve le poème que nous venons d'analyser. On remarquera certainement de belles pensées noblement exprimées dans la première partie de cette composition singulière; mais il y a dans le reste de l'ouvrage tant d'incohérence, de confusion et de puérilité, que ces belles pensées ne peuvent décider le lecteur à l'indulgence. Disons-le donc avec une entière franchise, *Pot-de-Vin* n'est ni une satire ni une comédie; l'auteur, en écrivant cet ouvrage que je ne sais comment nommer, s'est complètement trompé; son intention était contraire aux lois de la poésie, et son œuvre est encore bien au-dessous de son intention. C'est précisément parce que nous admirons les *Iambes* et le *Pianto* de M. Barbier, que nous croyons devoir condamner *Pot-de-Vin* avec une sévérité absolue. M. Barbier a fait ses preuves, nous savons la mesure de ses facultés; nous pouvons donc, sans injustice, nous montrer exigeant. Qu'il n'impute qu'à lui-même la rigueur de nos paroles d'aujourd'hui. S'il avait moins fait, nous pourrions hésiter à dire toute notre pensée; mais la valeur évidente de ses précédens ouvrages nous met à l'abri du reproche de cruauté. Nous devons des ménagemens aux poètes qui débutent; nous ne devons à ceux dont le nom est justement populaire que l'expression franche de notre pensée. Si la critique, par respect pour les noms glorieux, s'interdisait la manifestation complète de son mécontentement, elle manquerait à ses devoirs, à sa mission, et perdrait bientôt toute autorité.

Le poème d'*Érostrate* est assurément très supérieur au poème précédent. M. Barbier nous dit, dans sa préface, « qu'il a voulu, sous le

masque antique, peindre une maladie commune de nos jours, la maladie du nom, la soif du bruit et de la célébrité. » Il a voulu, « en montrant la médiocrité ambitieuse obligée d'aller par le crime à la renommée, dégoûter les esprits faibles et vulgaires de la recherche de la gloire. » Cette donnée, je le reconnais volontiers, ne manque ni de vérité ni de grandeur; elle est d'ailleurs conforme au témoignage des écrivains de l'antiquité. Nous savons en effet qu'Érostrate a brûlé le temple d'Éphèse dans l'espoir d'immortaliser son nom. En choisissant pour thème satirique le crime d'Érostrate, l'auteur a donc voulu stigmatiser l'orgueil poussé au crime par l'impuissance. Est-il demeuré fidèle à cette donnée dans l'exécution de son ouvrage? Toutes les parties de la fable qu'il a imaginée relèvent-elles de l'intention qu'il annonce? A-t-il fait, en un mot, ce qu'il voulait faire? Je ne le crois pas. Des quatre parties qui composent le poème d'*Érostrate,* une seule est remplie par l'incendie du temple d'Éphèse, la quatrième et dernière; les trois parties précédentes ne préparent que très indirectement le dénouement du poème. Au premier acte, en effet, nous voyons Érostrate essayant de faire violence à une jeune fille; en vérité, il faut une grande complaisance pour voir dans la brutalité d'Érostrate une inspiration de l'orgueil. Érostrate, séduit par la beauté d'une jeune fille, veut chercher le plaisir dans ses bras. Il n'y a dans cette action vulgaire rien qui ressemble à la soif de l'immortalité. Le poète essaie vainement de rattacher la luxure à l'orgueil; les paroles mêmes qu'il emploie pour caractériser la conduite d'Érostrate démontrent surabondamment l'intervalle qui sépare la luxure de l'orgueil. Érostrate ne craint pas de dire à la jeune fille qui lui résiste: « Je suis le bouc, le mâle du troupeau, » et il s'étonne qu'elle ne se rende pas à cet argument. Les pâtres qui accourent aux cris de la jeune fille et qui la délivrent, donnent à Érostrate le seul nom qui lui convienne : ils le traitent de satyre. Le vieillard qui intervient pour apaiser la querelle et qui condamne Érostrate à quitter sur-le-champ l'île de Lemnos, s'associe pleinement au sentiment des pâtres furieux. Il entame avec lui une discussion sur les plaisirs des sens et les joies de l'ame; il lui donne d'excellens conseils, un peu longs peut-être, mais il refuse très justement de voir dans l'action brutale d'Érostrate une inspiration de l'orgueil. A notre avis donc, toute la première partie du poème de M. Barbier doit être blâmée sévèrement, comme ne servant en rien au développement de la pensée qu'il a choisie. On peut louer dans cette première partie plusieurs vers qui rappellent heureusement la manière d'André Chénier;

mais il est certain que cette première partie ne s'accorde nullement avec l'idée que nous avons d'Érostrate d'après les écrivains de l'antiquité. Si Érostrate eût pris les satyres pour modèles, il est probable qu'il n'eût jamais brûlé le temple d'Éphèse, car la luxure, loin de favoriser le développement de l'orgueil, mène rapidement au mépris de la gloire. La seconde partie du poème s'ouvre par un chant de matelots. Ce morceau se recommande par la franchise et l'élévation; malheureusement le dialogue qui s'engage entre Érostrate et le pilote n'offre pas les mêmes qualités. Dans ce dialogue, l'orgueil d'Érostrate se dessine tout entier; mais chacun des deux interlocuteurs emploie pour exprimer sa pensée un langage qui nous étonne. Érostrate énonce sur les tortures de l'obscurité bien des idées que le pilote ne doit pas comprendre, et le pilote, à son tour, récite sur le néant de la gloire une foule de maximes parfaitement vraies sans doute, mais placées dans sa bouche on ne sait trop pourquoi. Quel que soit donc le mérite de chacune des pensées qui composent ce dialogue, nous devons dire qu'elles ne réussissent pas à nous intéresser. Arrive un alcyon qui annonce la tempête aux matelots. Je l'avouerai franchement, je ne saurais approuver l'emploi confié à ce nouveau personnage : le poète lyrique, et la Bible nous en offre plus d'un exemple, peut douer de la parole les animaux et même les plantes; dans un poème dramatique, cette générosité présente de graves inconvéniens. En effet, lorsque l'alcyon a parlé, on s'étonne involontairement que les matelots et le pilote se servent de la même langue que l'alcyon. Enfin le vaisseau se brise, l'équipage est englouti, et la tempête jette Érostrate sur la côte d'Ionie. Je dirai de cette seconde partie ce que j'ai dit de la première, à savoir qu'elle ne sert pas au développement du sujet choisi par M. Barbier. Je ne conteste pas le mérite qui distingue le chant des matelots; mais le dialogue du pilote et d'Érostrate est d'une obscurité qui provoque souvent l'impatience, et l'amertume orgueilleuse qui éclate dans les paroles du héros ne présage pas, même d'une façon indirecte, le dénouement du poème.

Je suis forcé de blâmer le chant des hirondelles comme j'ai blâmé le chant de l'alcyon. Il est vrai que leurs hymnes joyeux excitent la colère d'Érostrate; mais, pour atteindre ce but, il n'était pas nécessaire de prêter la parole aux hirondelles : le spectacle de la nature saluant le retour de la lumière et de la sérénité suffisait pour exaspérer l'orgueil du naufragé. L'intervention des dieux souterrains a le malheur de n'être pas préparée. Comme les deux premières par-

ties du poème ne rappellent que rarement la mythologie païenne, la voix des Telchines excite un mouvement de surprise et donne à cette troisième partie un caractère laborieux. Il n'est pas défendu aux poètes de consulter la *Symbolique* de Creuzer; seulement il faut qu'ils sachent profiter de leur érudition sans la montrer d'une façon officielle, et c'est ce que M. Barbier n'a pas su faire. Les Telchines soulèvent une objection d'une nature plus délicate, que je ne crois cependant pas pouvoir passer sous silence. Les Telchines, en jouant le rôle d'agens provocateurs, n'atténuent-ils pas le crime d'Érostrate? Si les plus grands poètes de l'antiquité païenne n'ont pas toujours réussi à présenter sous une forme heureuse la lutte de la liberté humaine contre la volonté divine, cet écueil est encore plus dangereux pour les poètes modernes qui essaient de traiter des sujets païens. L'idée de la responsabilité morale est aujourd'hui si généralement acceptée, que le lecteur ne consent pas sans peine à voir la liberté humaine fléchir sous l'action de la volonté divine. Je crois volontiers que l'intervention des dieux est indispensable dans toutes les fables qui reposent sur une donnée païenne; mais, tout en acceptant cette nécessité, je pense que le poète moderne doit, sans oublier la date du sujet qu'il a choisi, tenir compte de son temps et des lecteurs auxquels il s'adresse. Dans tous les cas, il ne peut nous reporter à l'antiquité païenne qu'à la condition d'être païen dès le début de son poème; or, c'est là précisément ce que M. Barbier n'a pas fait.

La quatrième et dernière partie d'*Érostrate* est, à notre avis, la meilleure du poème. Le monologue d'Érostrate, au moment où il va pénétrer dans le temple de Diane, exprime très bien la situation de son ame et la fièvre d'orgueil qui le dévore. Le dirai-je? la quatrième partie d'*Érostrate* est la seule qui se rapporte directement au sujet choisi par M. Barbier; les trois premières parties sont de véritables hors-d'œuvre qui ne servent en rien au développement de l'idée inscrite par le poète en tête de son ouvrage. Toutefois, je ne saurai approuver le ressort inventé par M. Barbier pour arrêter l'orgueilleux incendiaire sur le seuil du temple de Diane; en voyant paraître la Piété, la Beauté, Mnémosyne, le lecteur sent trop bien qu'il n'est pas dans le domaine de la réalité. Si quelque divinité doit parler, c'est la voix de Diane qui doit se faire entendre. Je dirai des Mégabyzes ce que j'ai dit des Telchines; ce détail érudit sent le placage et distrait l'attention. Ce qui manque en un mot à cette quatrième partie comme aux trois parties précédentes, c'est une atmosphère

païenne; il eût mieux valu se passer des Telchines et des Mégabyzes, et ne jamais oublier que l'action du poème se passe trois siècles et demi avant l'ère chrétienne. Or, il n'y a pas un des personnages du poème d'*Érostrate* qui exprime les idées de son temps; il n'y a pas jusqu'à l'orgueil même d'Érostrate qui ne soit entaché d'anachronisme, et qui ne ressemble à l'ennui tel que l'a fait la civilisation moderne. L'Érostrate de M. Barbier est un homme de vingt ans, qui a lu *René*, *Werther* et *Childe-Harold*.

Le style des deux nouvelles satires de M. Barbier mérite des reproches nombreux : non-seulement il est parfois prosaïque jusqu'à la trivialité, non-seulement il offre dans la même page, dans la même période, des images contradictoires; mais souvent même, nous devons le dire, il viole jusqu'aux lois de notre langue. Ainsi Pot-de-Vin dit :

> *Chaques* mots que j'entends viennent user ma trame.

Érostrate dit au pilote :

> Je sais une grande île, une île magnifique,
> Où navire mortel *n'ait* abordé jamais.

L'Espagne dit à l'Italie :

> Tel on voit l'olivier, de sa racine antique
> Et de son tronc ouvert par l'outrage des ans,
> *Élancer* dans les airs plus d'un jet magnifique...

A Dieu ne plaise que nous prétendions renfermer la critique littéraire dans le cercle étroit de l'analyse grammaticale. Le style, nous le savons, ne constitue pas toute la poésie, et la grammaire elle-même est loin de posséder tous les secrets du style; mais le style joue dans la poésie un rôle immense, et la grammaire joue dans le style un rôle non moins important. On s'est beaucoup moqué, dans le siècle où nous vivons, des chicanes faites aux poètes français du XVII[e] siècle par les grammairiens du XVIII[e], et souvent on a eu raison; cependant il y a dans ces chicanes, toutes puériles qu'elles paraissent, une part de vérité qu'on ne doit pas méconnaître. Il est arrivé sans doute plus d'une fois aux grammairiens du XVIII[e] siècle de pousser la sévérité jusqu'à l'injustice, d'appliquer aux contemporains de Pascal et de Bossuet des lois que ces deux maîtres illustres ne connaissaient pas, qui étaient encore à faire au moment où ils écrivaient. Mais si l'on veut bien tenir compte des conditions de progrès auxquelles sont soumises les lois de la langue, comme toutes les autres lois; si l'on veut bien ne pas oublier que l'analyse de la parole

a toujours marché du même pas que l'analyse de la pensée, on ne lira pas sans profit les remarques faites par les grammairiens sur les poètes. Ces commentaires, qu'on accuse de sécheresse, n'ont pas été sans utilité. L'étude persévérante des secrets de la parole ne saurait être impunément négligée, car cette étude est la seule voie qui conduise à la clarté. Or, dans la poésie comme dans la science, la clarté sera toujours un besoin impérieux. Toutes les fois qu'un écrivain se propose d'agir sur le public par l'enseignement ou l'émotion, toutes les fois qu'il entreprend de démontrer les vérités qu'il croit avoir aperçues, ou de peindre les sentimens qu'il éprouve, il doit se préparer à l'accomplissement de sa tâche par l'étude complète de l'instrument qu'il va manier. La langue, en effet, pour celui qui la connaît à fond, n'est pas seulement un moyen d'exprimer, mais bien aussi un moyen de sonder la pensée. La connaissance complète de la langue offre donc deux genres d'utilité; non-seulement elle permet à l'écrivain de montrer sous une forme claire et précise ce qu'il sait ou ce qu'il sent, mais elle est pour lui-même, abstraction faite de son auditoire, une méthode puissante d'invention dialectique ou poétique. Chacune des propositions que nous venons d'énoncer est depuis long-temps tombée dans le domaine public; cependant nous n'hésitons pas à les reproduire, car il arrive trop souvent aux écrivains de notre temps de traiter la langue en pays conquis. M. Barbier, qui jusqu'ici avait montré pour le vocabulaire et la syntaxe un respect assez constant, s'est laissé aller, dans ses deux nouvelles satires, à des distractions que rien ne saurait excuser. Nous ne pouvons mettre sur le compte de l'ignorance les fautes qu'il a commises, car les *Iambes* et le *Pianto* réfuteraient victorieusement notre accusation; mais, volontaires ou involontaires, ces fautes doivent être blâmées, et dût-on nous traiter d'éplucheur de mots, nous n'hésitons pas à les signaler.

M. Barbier, dans ses deux nouvelles satires, a commis des erreurs d'une nature plus délicate, qui cependant, aux yeux des amis de la poésie, n'ont pas moins de gravité. Il connaît certainement aussi bien que nous les lois qui président à la construction de la strophe; il n'ignore pas sans doute l'analogie de la strophe et de la voûte; il sait la valeur et l'emploi des rimes plates et des rimes entrelacées. Pourquoi donc a-t-il violé ces lois? Pourquoi donc a-t-il placé dans la partie lyrique de ses deux satires plusieurs séries de rimes plates qui ne sont, à proprement parler, ni des strophes, ni des stances. J'admettrai volontiers que l'école littéraire de la restauration exagé-

rait l'importance de la forme; que, dans son culte fervent pour les merveilles rhythmiques de la renaissance, elle s'est parfois montrée scrupuleuse jusqu'à la puérilité. Je ne me ferai pas prier pour reconnaître qu'elle a souvent pris le vêtement de la poésie pour la poésie elle-même; mais elle a remis en honneur les lois trouvées et promulguées par le XVIe siècle, et ces lois sont aujourd'hui si claires, si bien définies, si populaires, qu'il n'est plus permis de les violer. Il n'y a pas de stances possibles sans rimes entrelacées; il n'y a pas de strophes sans rimes séparées par des intervalles réguliers et prévus; il est absolument nécessaire, dans les strophes de dix vers, que le septième vers rime avec le dixième. Or, plus d'une fois, dans ses deux nouvelles satires, M. Barbier n'a tenu aucun compte de ces vérités élémentaires. Nous n'avons pas la prétention de lui enseigner ce qu'il sait aussi bien que nous, de lui rappeler ce qu'il ne peut avoir oublié; mais notre devoir nous commande d'appeler son attention sur des négligences qui frapperont sans doute les yeux les moins clairvoyans. Oui, l'école littéraire de la restauration a trop souvent pris la forme pour la pensée; mais la forme bien comprise, réduite au seul rôle qui lui convienne, peut rendre à la pensée des services importans, et l'auteur des *Iambes* l'a souvent prouvé. Si les deux nouvelles satires de M. Barbier n'obtiennent pas le même succès que ses précédens ouvrages, il devra s'en prendre surtout au moule indécis dans lequel il a jeté ses idées. Cependant l'incorrection du style et le défaut de précision dans la forme ne suffiraient pas seules à expliquer la tiédeur du public, car la foule qui admire *la Curée* ne se préoccupe guère des questions grammaticales ou rhythmiques. Ce qui blesse les lecteurs pour qui la littérature est un délassement et non une profession, c'est le développement démesuré que M. Barbier a donné à sa pensée. Il y a certainement, dans la corruption, dans l'orgueil poussé au crime par l'impuissance, la matière de deux satires excellentes; mais ces deux satires ne sont possibles qu'à la condition de se renfermer dans de justes limites. Le peintre, quel que soit son talent, doit toujours régler l'étendue de la toile sur la nature et l'importance du sujet; or, c'est là précisement ce que M. Barbier n'a pas fait. Il eût écrit sans doute sur la corruption et sur l'orgueil deux iambes énergiques; en choisissant pour sa pensée un cadre trop étendu, il a composé deux poèmes dont la valeur sera vivement contestée par les juges compétens, et que la foule n'adoptera pas; mais il est homme à prendre bientôt une revanche éclatante.

GUSTAVE PLANCHE.

REVUE LITTÉRAIRE

DE L'ALLEMAGNE.

Il y a douze ans que M. W. Menzel commençait ainsi son livre sur la littérature allemande : « Les Allemands n'agissent pas beaucoup, mais en revanche ils écrivent énormément. Si, dans quelques siècles d'ici, un honnête citoyen s'avise de reporter ses regards vers l'époque actuelle, il sera sans doute plus frappé de l'aspect des livres que de l'aspect des hommes. Il dira que nous avons rêvé et dormi avec les livres. C'est qu'en vérité notre nation est devenue tout écrivassière, et au lieu de porter dans nos armes l'aigle à double tête, nous pourrions fort bien y placer une oie. »

Cette extension de la presse, que la critique constatait en 1828 avec une amère ironie, n'a fait que s'accroître. Chaque année le catalogue des nouvelles publications augmente; chaque année les mille ruisseaux de la librairie allemande débordent dans l'immense réservoir de Leipzig. Autrefois on pouvait énumérer encore, sans trop d'efforts, les ouvrages que le bulletin littéraire proclamait régulièrement à la foire de Pâques et de la Saint-Michel. Maintenant le statisticien le plus intrépide ose à peine les compter. Autant vaudrait dénombrer les feuilles de la forêt que le vent balaie en automne. Ce n'est plus un état normal, c'est un fléau pareil à celui des sauterelles d'Égypte.

Tandis que l'Angleterre et l'Amérique se jettent avec une incessante activité dans les rudes expériences de l'industrie, tandis que la France s'ameute autour de la tribune politique, l'Allemagne immobile, assise comme une filandière au coin de son foyer, continue à tirer patiemment le fil de sa quenouille. Tout

ce qui nous donne à nous tant de vives et soudaines émotions produit à peine une légère rumeur dans son silence. Quand nous jetons une idée en avant, elle la livre à l'analyse de ses écoles, et quand nous agissons, elle rêve. Ce serait lui faire tort pourtant que d'attribuer ce calme à l'indifférence. Non, le vieux sang germain ne peut pas ainsi se mentir à lui-même. Il y a au fond de la nation allemande trop de générosité, trop de noblesse de caractère pour que le mouvement social des peuples qui l'entourent, leurs jours de combat et leurs angoisses, leurs succès ou leurs revers, n'éveillent pas en elle une véritable sympathie. On lui reprocherait, avec plus de raison, de s'oublier elle-même et de tomber à chaque instant dans une sorte de cosmopolitisme banal. Mais il est dans sa nature de disserter plutôt que d'agir. Elle assiste à la lutte des peuples comme les juges qui jadis assistaient aux tournois pour mesurer l'étendue de la lice et les armes des combattans. Elle se mêle au drame moderne comme le chœur des tragédies grecques, qui, d'une voix joyeuse ou lamentable, répétait tour à tour le cri de victoire du héros ou les sanglots de la victime. Les légendes racontent que l'on voit, dans une grotte du Wunderberg, l'empereur Frédéric Barberousse, son épée au côté, assis devant une table de marbre. De loin en loin, les bergers en passant lui rapportent ce qui arrive dans le monde. Il écoute leur récit la tête penchée, et demande si les corbeaux volent encore sur la montagne, car, quand les corbeaux cesseront de voler, et quand sa barbe blanche fera trois fois le tour de la table, il sortira de sa retraite et reparaîtra sur les champs de bataille. J'ai bien peur que l'Allemagne tout entière ne ressemble à ce vieil empereur, qu'elle ne soit, comme lui, enchaînée dans sa grotte merveilleuse, et qu'elle attende, pour reprendre son ardeur passée, que les corbeaux cessent de voler et que sa barbe traîne dans les sillons.

Une fois pourtant les hommes de la génération actuelle l'ont vue se lever fière et ardente pour marcher contre nous. En vérité, ce fut un beau mouvement. Un même cri vint ébranler toutes les vieilles tribus teutoniques; une même pensée les ralliait. Il n'était plus question des différences de royaumes, de principautés, de seigneuries. Les membres disjoints du vieil empire avaient retrouvé leur armure d'acier et leur ceinturon de fer. L'Allemagne du nord tendait la main à l'Allemagne du sud, et le peuple, aiguillonné comme un taureau, bondissant comme un lion blessé, s'élançait sur le champ de bataille, en agitant son glaive et en secouant sa blonde chevelure. Les Muses elles-mêmes prirent le casque de Minerve. Le professeur sortit de sa cellule, comme le moine du moyen-âge, pour s'en aller à la croisade; l'étudiant vendit ses livres pour acheter un cheval, et le poète, pareil au barde d'Érin, mit à son arc la corde de sa lyre. Le fougueux Jahn prêchait la nationalité allemande en suivant la grande route de France; le jeune et chevaleresque Kœrner chantait au bivouac le *chant de l'épée*, et Rückert lançait de par le monde, comme autant de flèches acérées, ses *sonnets cuirassés* (1).

(1) Ils parurent sous le titre de *Geharnischte sonnetten* (sonnets cuirassés); ils ont été réimprimés récemment sous le même titre.

Mais à peine la victoire leur eut-elle jeté, du haut de son char, quelques palmes inféconde, que ces soldats d'un jour s'empressèrent de rentrer chez eux, et, à les voir se remettre si vite à l'étude, on eût dit qu'ils avaient hâte de réparer, par le travail de la plume, le temps employé à l'exercice des armes et de cacher sous un flot d'encre le flot de sang qu'ils avaient vu couler. Déjà, en 1815, Uhland demandait, avec sa prévision de poète, si les combats et les blessures des hommes de son âge serviraient à leurs enfans (1). Aujourd'hui, on pourrait répondre : Oui, ces combats et ces blessures ont servi à occuper une foule d'écrivains et à faire imprimer une quantité de livres. L'Allemagne, à la suite de ses batailles, n'a pas érigé, comme nous, une colonne de bronze; mais elle pourrait bien en élever une plus haute que la nôtre avec les brochures, les pamphlets, les lourdes dissertations et les innombrables récits enfantés par les dernières guerres, car une partie de sa vie se passe à méditer, et l'autre à écrire. Allez dans quelle province que ce soit de cette vieille Germanie, entrez dans la première ville venue, dans un médiocre chef-lieu de district, dans une bourgade; vous y trouverez probablement une imprimerie, peut-être un journal, et, dans tous les cas, deux ou trois hommes au moins occupés à écrire. Ceux qui n'exercent encore aucun emploi écrivent pour en obtenir un; ceux qui remplissent des fonctions importantes écrivent pour montrer qu'ils tiennent dignement leur rang. Les professeurs des universités écrivent pour soutenir l'honneur du corps, et les jeunes gens à peine sortis des bancs de l'école écrivent pour se venger des leçons qu'ils ont reçues de leurs maîtres. En un mot, tout le monde, dans cette heureuse contrée, écrit ou du moins rêve à la joie d'écrire. L'Allemagne, unie autrefois par les liens de l'empire, à peine reliée aujourd'hui par la diète de Francfort, forme, en littérature, un monde bien plus serré et plus compact qu'il ne le sera probablement jamais en politique ou en industrie.

C'est une république de mandarins, en admettant toutefois que ce mot de mandarin ne soit pas absolument le synonyme de lettré. Ceux qui publient les plus gros volumes sont les sénateurs de cette république, les riches libraires sont ses patriciens, et la bourse de Leipsig est son Capitole. Tout ce qu'on raconte du développement et de l'ambition des anciens états n'est rien comparé à l'incessante activité de celui-ci. Que n'a-t-elle pas écrit, cette bonne et studieuse Allemagne, depuis qu'elle est ainsi constituée en corporation de scribes et d'imprimeurs! Quel est le nom, le fait, le livre antique ou moderne qui ait échappé à ses laborieuses investigations? Quelle est l'idée qui n'a pas été cent fois remise dans son creuset, analysée et détaillée? Et de toute cette masse de livres qui encombrent chaque semestre les magasins, que reste-t-il? De belles œuvres sans doute, mais qu'elles sont rares! Le temps n'est plus où

(1) O mères! vous qui sentez s'épanouir votre cœur en contemplant vos fils bien-aimés et en lisant sur leur visage les promesses d'un joyeux avenir, plongez votre regard dans le leur, et dites-nous si les combats et les blessures des pères serviront à leurs enfans?

les grands hommes de Weimar étonnaient le monde par la majesté de leurs œuvres, où Tieck bâtissait son palais de fées avec les colonnettes et les rosaces du moyen-âge, où Novalis racontait ses merveilleuses visions, où les frères Schlegel développaient leurs élégantes théories, où Paul Richter parcourait d'un pas de géant le domaine sans fin de l'imagination. Les génies éminens sont morts, et les hommes secondaires qui leur ont survécu s'arrêtent dans la lice, fatigués par l'âge, ou surpris par un prompt sommeil. Le premier d'eux tous, le plus fort après les forts, Tieck, ne reprend plus que de temps à autre et d'une main affaiblie l'ingénieux canevas qu'il couvrit autrefois de tant de fleurs charmantes et de tant d'arabesques. Uhland a jeté sa harpe mélancolique et chevaleresque dans les orageux débats de la tribune. Grillparzer s'est laissé prendre à l'indolence de la vie autrichienne. A. W. Schlegel écrit des vers saphiques pour le prince royal de Prusse, et depuis plusieurs années la muse rêveuse et moqueuse de Heuri Heine a cessé de soupirer ses douces et amères chansons.

Le temps des grandes œuvres n'est plus. Goethe acheva lui-même cette ère éclatante dont il avait successivement parcouru toutes les phases. Comme un maître jaloux qui surveille jusqu'au bout la tâche qu'il a entreprise, il vit les moissonneurs s'en aller l'un après l'autre, et descendit dans la tombe, fermant derrière lui la porte d'ivoire, ouverte par Klopstock et Lessing. Quand cet homme ne fut plus, ceux qu'il avait arrêtés par la puissance de son regard crurent que l'heure était venue où ils pouvaient impunément régner à leur tour, et ils se jetèrent sur ses dépouilles, comme autrefois les centurions ambitieux se jetaient sur celles des empereurs. A celui-ci son sceptre, à celui-là sa couronne, lourd fardeau qui écrasait leur corps débile. La grande ombre du poète dut bien rire de cette mascarade. Puis, lorsqu'ils virent qu'en prenant le manteau de Goethe, ils disparaîtraient tout entiers sous ses larges plis, ils se mirent à nier celui qu'ils ne pouvaient remplacer. Ils abandonnèrent la voie qu'il avait faite si large et si belle, formèrent entre eux une société régénératrice qui s'appela fièrement *la Jeune Allemagne*, et, dès le premier jour de sa formation, se mit à prêcher et à dogmatiser. Entre autres idées nationales, cette société élevait au-dessus de tous les génies celui de Voltaire; entre autres idées neuves et originales, elle enseignait le saint-simonisme. Elle fonda des journaux (1), elle écrivit des drames, des romans, des poèmes, s'imaginant qu'à chaque brochure elle allait réformer le monde, prenant pour des succès le scandale produit par ses paradoxes, et s'enivrant de l'encens qu'elle se donnait libéralement à elle-même. Lorsqu'elle eut développé toutes ses théories et dépeint fort au long les avantages de sa morale et les beautés de son style, au moment où elle allait, selon toute probabilité, clore la porte d'un temple ouvert en vain aux prosélytes, et s'endormir dans l'aridité de son œuvre et le néant de sa gloire, la police lui rendit le service de la persécuter, ce qui la raviva encore pour

(1) L'un des principaux était *le Phénix*. Il est mort sur son bûcher, et rien n'annonce qu'il renaîtra.

quelques mois. Puis ses liens se rompirent, et ses apôtres les plus ardens devinrent de bons et pacifiques bourgeois, qui vivent aujourd'hui fort bien avec la police et la censure. L'un d'eux, qui avait lancé un anathème irrévocable sur le mariage, fut le premier à se marier. Un autre, qui s'était acquis un certain renom par sa fougue démagogique, a employé le produit d'un de ses derniers livres à faire faire une livrée, et travaille aujourd'hui à se composer des armoiries.

Maintenant il n'y a plus d'école littéraire en Allemagne, ou plutôt il y a autant d'écoles qu'il y a d'hommes écrivant un livre. Le savant qui donne une nouvelle interprétation à un texte ancien fait école; le poète qui emploie une nouvelle combinaison de syllabes et un nouveau rhythme fait école. Le critique fait école par un paradoxe, l'historien par une citation, le romancier par la mélodie d'une phrase d'amour ou l'effet inattendu d'un meurtre. Dès que le livre qui renferme une de ces hautes révélations est livré au public, il apparaît dans le camp littéraire comme un drapeau autour duquel tous les guérillas de la presse se hâtent d'accourir. Ceux-ci l'attaquent, ceux-là le défendent. Les deux partis font assaut de dilemmes, de métaphores et de citations. On dirait une des luttes scholastiques du moyen-âge, et le résultat de cette lutte c'est un amas d'articles de journaux, de livres et de brochures que le temps balaie dans le Léthé de la littérature.

La nature de la langue allemande contribue encore à augmenter le nombre de ces sectes éphémères. Elle est elle-même soumise chaque jour à de nouveaux essais et à de nouvelles analyses; car les hommes du XVIIIe siècle l'ont bien élevée à une grande hauteur, mais ne l'ont pas fixée. Nulle académie ne la régente, et nul professeur de rhétorique ne lui prescrit ses allures. Elle ne doit pas, comme la nôtre, marcher prudemment sur la lisière d'un sentier dont on connaît tous les détours, éviter les locutions vieillies et fuir devant les innovations. Elle se prête à toutes les fantaisies de l'écrivain. Elle est grave, elle est légère. Elle prend le manteau du moyen-âge ou la robe de gaze des temps modernes. Elle se bariole de néologismes, elle s'entortille dans de longues phrases. Elle compose des mots, invente des adjectifs et crée des inversions. Au sud, elle adoucit ses syllabes et vocalise ses consonnes pour flatter l'oreille des femmes et des poètes. Au nord, elle corrobore ses sons et ne recule devant aucune des aspérités de la philosophie et de la dialectique. Ici c'est un rude canevas hérissé de mots étrangers, de verbes transformés en substantifs, de lourdes tirades qui se moquent impunément de la ponctuation. Là c'est une délicate broderie dessinée avec art et travaillée soigneusement dans tous ses détails. Bref, l'Allemagne a autant de langues différentes qu'elle a de différentes natures d'esprit. La langue du poète n'est pas celle de l'historien, et celle du philosophe ne ressemble nullement à celle du romancier. Hegel s'est fait un dialecte dont le tiers des mots ne se trouve dans aucun dictionnaire, et d'autres écrivains rendraient certainement service à celui qui essaie de les lire s'ils voulaient bien adjoindre à leurs œuvres un petit bout de glossaire et quelques notes explicatives; car, s'il résulte de toute cette variété de styles une

richesse philologique, il en résulte souvent aussi une notable confusion, d'autant que beaucoup d'écrivains allemands, préoccupés seulement de la pensée fondamentale de leur livre, traitent la langue à peu près comme les mystiques du XIV[e] siècle traitaient le corps, c'est-à-dire comme une enveloppe grossière, comme une matière sans prix qui ne mérite aucun soin. Il y avait, il y a quelques années, à Heidelberg, un professeur dont l'esprit s'était élevé aux plus hautes spéculations de la philosophie. Dans sa longue et laborieuse carrière, il avait tout étudié et tout appris, hormis une petite chose qui lui semblait complètement indigne de lui : l'art vulgaire d'expliquer d'une manière lucide sa pensée. Quand il envoyait une de ses savantes dissertations aux Annales de Berlin, tout le comité de rédaction s'assemblait pour la lire et l'interpréter. Aux phrases les plus obscures, chacun était sommé de donner son avis; mais souvent ce vénérable jury, qui n'était pas une assemblée de sphynx, se trouvait hors d'état d'expliquer les sublimes énigmes du philosophe, et les rejetait, quoiqu'à regret, dans les cartons. L'histoire de ce professeur est celle de plusieurs Allemands d'un esprit peut-être fort distingué, mais que l'on n'étudie pas par la raison qu'ils sont trop difficiles à comprendre.

En l'absence d'un génie supérieur qui indiquerait lui-même les règles du beau, et entraînerait à sa suite les esprits secondaires, chaque écrivain s'en va par la route qui lui plaît le mieux; chacun d'eux se fait sa théorie et se choisit sa langue, qui bien, qui mal, selon sa force ou sa patience. Chacun d'eux, après le retentissement plus ou moins prolongé de quelques publications, s'exalte par l'idée de sa propre importance, se couronne de ses propres mains, et se nomme roi de son petit royaume. Dès-lors, il a une pleine confiance dans sa légitimité; il s'intitule souverain par la grace de Dieu et des Muses, et traiterait comme un acte de haute félonie toute atteinte portée par la critique à son empire. Il y a parmi nous aussi une quantité de ces petits rois qui ont reçu les lettres-patentes de la réclame et l'investiture du feuilleton. Cependant l'éclat de leur diadème ne nous empêche point de voir leur misère. Quand nul grand écrivain ne surgit à l'horizon, quand nulle œuvre importante n'apparaît dans le monde littéraire, nous crions à la décadence de l'art, à la pénurie de la pensée. Nos cris de détresse indiquent au moins que nous portons au dedans de nous le sentiment d'un état de choses meilleur. Nos craintes expriment nos désirs; mais les Allemands s'arrangent déjà fort bien de cette espèce de sommeil où rien ne les trouble dans la satisfaction de leurs rêves. Depuis dix ans, on peut dire qu'un grand nombre d'entre eux ont parfaitement su apprécier les joies du repos et la béatitude de la médiocrité.

Par une singulière anomalie, ces mêmes hommes qui gardent toujours l'un envers l'autre une vanité ombrageuse, une susceptibilité irritante, sont, à l'égard des étrangers, d'une modestie parfaite. Ils disputent avec acharnement la royauté littéraire à leurs compatriotes; mais ils la cèdent volontiers à leurs voisins. Un livre écrit dans leur langue, imprimé dans leur pays, court grand risque d'être écrasé par la massue de la critique; mais un ouvrage qui leur

arrive, sous les dehors les plus simples, de par-de là le Rhin ou l'Océan, a des chances pour obtenir très promptement un brevet d'immortalité. Cet état de choses est triste, car il y a là tout à la fois faiblesse et envie, rigueurs injustes d'une part, admiration outrée de l'autre, et, ce qui est plus déplorable, absence de nationalité. L'étranger qui aime l'Allemagne, qui sait ce qu'elle a été, qui comprend ce qu'elle pourrait être, s'afflige de la voir ainsi s'abaisser elle-même, oublier sa force, mentir à sa mission. Et cet état de choses que nous constatons ici à regret, l'Allemagne ne peut malheureusement pas le nier. Tant que Goethe vécut, il la retint de sa main vigoureuse sur la pente où plus tard elle s'est sentie glisser. Il tâcha de l'affermir dans un noble sentiment d'orgueil et de nationalité. Les souvenirs de son grand siècle étaient, du reste, encore trop récens pour ne pas produire sur elle une heureuse influence. Il lui suffisait de regarder à quelques années en arrière, de voir les noms illustres qu'elle avait vu surgir de son sein, et les œuvres qu'elle avait produites, pour sentir tout ce qu'il y avait en elle de sève puissante et de vitalité. Mais à peine les dernières lueurs de son beau siècle étaient-elles éteintes, que l'Allemagne, inquiète et troublée par l'ombre subite qui l'enveloppa, reprit timidement la route qu'elle avait suivie autrefois. Elle est maintenant courbée devant les littératures étrangères plus qu'elle ne l'était au temps de Gothsched. Il faut voir avec quel soin ces herboristes littéraires rangent dans leur herbier les plantes exotiques, avec quel empressement surtout on recherche ce qui vient de la France, et comme on réimprime nos livres, et comme on les traduit. Dans cette ardente reproduction de notre littérature, les Allemands, nous devons le dire, ne discernent pas toujours parfaitement le bon du mauvais. Ils se trompent sur le style et le mérite de plusieurs de nos écrivains; ils mettent dans la même balance des œuvres d'une valeur fort différente, et portent dans leur panthéon des noms qu'on ne s'attendait guère à voir figurer ensemble. De peur d'oublier la plus petite parcelle de leur moisson, ils prennent tout ce qui leur tombe sous la main, depuis le rameau de cèdre jusqu'au brin d'hyssope. Il n'est si mince auteur parmi nous qui n'ait été plusieurs fois cité, analysé, et vraisemblablement traduit au-delà du Rhin, car l'Allemagne traduit tout. Il y a à Leipzig, à Iéna, des fabriques de traductions, comme on voit ailleurs des fabriques de toile peinte, des ouvriers qui travaillent à tant le pied cube, à tant la toise, qui entreprennent un roman le matin en prenant leur *frühstück*, et le rendent deux jours après habillé de pied en cap de l'habit allemand, et prêt à faire son entrée dans le monde. Ce qui ne peut être mis en livre, on le met dans les journaux. *Les Feuilles littéraires* de Hambourg, le *Didaskalia* de Francfort, *la Minerve* d'Iéna, l'*Europa* de Stuttgardt, et cinquante autres recueils hebdomadaires ou mensuels, traduisent perpétuellement nos *Revues* et nos journaux. Dans ces recueils, je distingue *le Magazin* de M. Lehman, l'*Ausland* de M. Pfizer, qui se font au moins un travail sérieux d'une tâche que les autres accomplissent seulement le plus vite possible.

Ce n'est pas tout néanmoins. Les Allemands, non contens de nous étudier

ainsi à distance, veulent nous voir de près et font de fréquentes périgrinations de notre côté. Ils ont plus d'une fois reproché amèrement à nos écrivains de mal dépeindre l'Allemagne, et tiennent sans doute à nous enseigner de quelle manière on apprend à connaître les mœurs, l'esprit, le caractère d'une nation étrangère. Or veut-on savoir comment les voyageurs d'Allemagne qui s'en vont disant : — J'ai vu la France,— l'ont réellement vue et étudiée? voici deux faits qui peuvent en donner l'idée. Un Allemand arrive à Paris il y a quelques années, et notez que c'était un Allemand investi de graves fonctions, professeur d'université, docteur en philosophie, membre futur du consistoire, bref un personnage considérable. Il débarque dans la rue Richelieu, ce refuge classique des étrangers et des provinciaux, et le jour même de son arrivée adresse une demande d'audience aux douze écrivains qu'il regardait comme les sommités de la littérature. Le premier était M. de Châteaubriand, le second M. Paul de Kock, et je crois que M. Touchard-Lafosse arrivait immédiatement après M. Victor Hugo. S'il revenait aujourd'hui, il ne pourrait faire moins que d'ajouter à sa liste le nom de M. Flourens. Le lendemain il prit un cabriolet de remise et fit onze visites. Il aurait bien souhaité faire du même coup la douzième; mais pour celle-ci il fallait passer la barrière, car elle s'adressait à Béranger, et l'illustre poète demeurait à Passy. Une fois cette première tâche accomplie, l'Allemand alla voir les Invalides et Franconi, la Bourse et le Café des Aveugles, le Jardin-des-Plantes et le Père-Lachaise. Il lorgna trois magasins de librairie et deux boutiques de lithographies, prit des notes sur la situation des affaires dans le journal du soir et dans un pamphlet de M. de Cormenin, acheta trois romans qu'il se proposait de traduire, et regagna les messageries Laffitte. Huit jours après avoir fait son entrée dans la rue Richelieu, il parcourait déjà la route d'Allemagne, et à peine de retour dans son université, il écrivait un assez gros volume intitulé : LETTRES SUR PARIS (1).

Un autre Allemand qui n'est pas encore professeur, mais qui aspire à le devenir, et qui désire préluder aux succès du professorat par des succès littéraires, est à Paris depuis trois ans, retiré dans son hôtel tout aussi discrètement qu'il pourrait l'être à Goettingue ou à Leipzig dans sa cellule d'étudiant. Il ne sort pas, il ne va pas dans le monde, il ne se mêle à aucun mouvement politique et à aucune coterie de salon. Si quelqu'un vient le voir, soyez sûr que c'est un Allemand; s'il se décide, par un beau jour, à quitter ses pantoufles, sa robe de chambre, et à se lancer intrépidement sur le pavé de la rue, c'est aussi pour aller voir un Allemand. Le reste du temps, il compulse avec une merveilleuse patience les plus lourds volumes, il analyse d'un bout à l'autre *le Moniteur*, il traduit des colonnes entières de nos journaux. Si, lorsqu'il est ainsi occupé avec ses cahiers de notes, une émeute vient à passer, ou si une tuile tombe du toit, il met le nez à la fenêtre, puis se hâte bientôt de retourner comme une infatigable fourmi à son labeur. Or, quel beau livre croyez-vous qu'il prépare dans cette retraite si bien close, dans cette vie fermée à la vie

(1) *Briefe über Paris*, von O.-L.-B. Wolff.

extérieure? Il prépare un ouvrage en trois ou quatre volumes in-8°, qui aura pour titre : *De l'état politique, moral et intellectuel de la France en* 1840. Que ce livre soit un travail curieux de recherches et d'érudition, c'est probable; mais vrai et animé, j'en doute.

Cependant tous ces livres bons ou mauvais, écrits à la hâte ou travaillés lentement, s'impriment et se vendent, car la nation allemande a un immense besoin de livres. Il en faut aux gens du monde, qui ne sont pas encore absorbés comme en France par les rumeurs de la politique; il en faut à toute cette bourgeoisie paisible, heureuse, qui s'est faite une douce loi d'étudier et d'être instruite; il en faut aux ouvriers et aux paysans, qui tous savent lire et veulent tous avoir dans leur atelier ou dans leur ferme quelques volumes pour occuper leurs veillées d'hiver et leurs loisirs du dimanche. De là vient que les libraires, tout en faisant plusieurs fausses spéculations, et en voyant revenir au bout de l'année une quantité de ces malheureux ouvrages rétrogrades qu'ils appellent des *krebsen* (1), s'enrichissent encore, ou tout au moins maintiennent l'équilibre dans leurs affaires.

J'ai dit le mauvais côté de la littérature allemande. Il y en a un autre plus doux à représenter. En perdant successivement les hommes qui l'ont élevée si haut dans l'estime des nations étrangères, l'Allemagne n'a pas été complètement dépouillée de ses illustrations, comme une forêt où la hache du bûcheron ne laisse ni arbres, ni arbrisseaux. Sa vie ne s'est pas éteinte dans son deuil, et sa mâle beauté ne s'est pas perdue tout entière sous ses habits de veuve. Tant qu'un immense pays comme celui-ci conserve ses institutions paisibles, ses désirs sages, ses habitudes de travail et ses puissantes facultés de réflexion et de persévérance, que ne doit-on pas en attendre pour le progrès des sciences et des lettres! Je me retourne vers vous, noble école des frères Grimm, et j'admire l'édifice savant que vous reconstruisez à l'aide de tant de recherches et d'ingénieuses observations. J'ouvre la porte des universités, et je vois tout un peuple d'érudits poursuivant avec une patience de bénédictins les travaux de leurs prédécesseurs. Ici, Othfried Müller continue ses études archéologiques, là Ritter ajoute une nouvelle page à sa géographie, et tandis que Bopp et Hammer explorent, sous le point de vue littéraire et philologique, les richesses de l'Orient, Lachmann, Wolff, Hoffmann de Fallersleben, Van der Hagen, recueillent d'une main pieuse les poétiques débris du moyen-âge. Si, dans cette rapide énumération, que plus tard nous reprendrons, je ne cite pas M. de Humboldt, c'est que les lecteurs ont déjà sans doute prononcé son nom, car quand on parle de l'Allemagne scientifique, il est le premier qui vienne à la pensée. Si de ce domaine de graves études, je passe à celui de la poésie, voici les derniers vers et les dernières lettres que Chamisso,

(1) Toute la librairie allemande se fait, comme on sait, par commission. L'éditeur envoie les exemplaires des livres qu'il publie à ses correspondans, qui doivent, à la foire de Leipzig, ou lui en tenir compte s'ils les ont vendus, ou les lui rendre. L'exemplaire qui rentre ainsi en magasin est désigné sous le nom caractéristique de *krebs* (écrevisse.)

en mourant, a laissé tomber de sa main défaillante; voici les douces idylles d'amour, les paraboles orientales et les mélancoliques élégies de Rückert. A côté des tristes et froides questions soulevées par le livre de Strauss, voici les pieuses chansons et les naïves légendes que Guido Gœrres, le fils du philosophe, répand comme une œuvre de foi parmi les catholiques. A côté de toutes ces pâles imitations de notre littérature, voici les poésies de Gustave Schwab, et les traditions d'Allemagne recueillies au nord et au sud, qui ont au moins un caractère national. Enfin, au milieu d'une foule d'essais dramatiques sans génie et sans vigueur, et pour la plupart copiés maladroitement sur les nôtres, on en a vu apparaître quelques-uns que l'on pourrait regarder comme un meilleur présage pour l'avenir. Telle est, entre autres, cette tragédie de *Griseldis,* publiée par le fils d'un diplomate, M. Munch-Billinghausen, sous le modeste pseudonyme de F. Halm (1). C'est l'une des plus touchantes traditions du moyen-âge, mise en drame par un homme qui sentait profondément les beautés naïves et le génie poétique de cette époque. C'est le tableau d'un dévouement auguste, le dévouement de la femme à l'amour sans bornes qu'elle a pour son époux. Là reparaissent tous ces noms charmans que l'on retrouve si souvent dans les traditions du temps passé, toutes ces nobles et gracieuses figures dépeintes par les vieux poètes de France, d'Allemagne, d'Italie et d'Angleterre : le vaillant Arthur, le roi de la Table-Ronde, et la belle Ginevra avec Lancelot du Lac, et Tristan, dont Gottfried de Strasbourg a raconté les héroïques aventures, et le valeureux Percival, sur lequel Wolfram d'Eschenbach composa un poème plus long que l'Iliade. Toutes ces images chevaleresques s'effacent néanmoins devant celle de Griseldis, la pauvre fille de charbonnier qui fait l'admiration d'une cour brillante, l'humble femme sans fiel et sans envie devant laquelle se courbe une reine. Rien de plus touchant que la scène où, privée de son enfant, chassée de sa demeure, reniée par son époux, elle s'éloigne en murmurant encore un dernier vœu d'amour pour celui qui, après lui avoir donné un rang élevé, un nom glorieux, la rejette impitoyablement dans la douleur et la misère. Puis, quand on lui apprend que tout ce qu'elle a souffert n'était qu'un jeu; qu'en lui enlevant son enfant, en l'exilant de son château, en la dépouillant de son nom, on ne voulait que mettre sa patience et sa douceur à l'épreuve; quand elle sait que c'est son époux lui-même qui a osé la soumettre à ces horribles angoisses, c'en est fait de son dernier prestige et de sa dernière joie. Pour celui dont elle se croyait noblement et profondément aimée, elle pouvait tout supporter, l'humiliation, la pauvreté, la solitude; mais songer qu'elle a pu être le jouet d'un vain caprice, l'objet d'un honteux essai, elle si noble, si tendre, si sûre de son amour, c'est une pensée plus poignante que les douloureuses émotions qu'elle a subies dans l'espace de quelques instans. Elle se relève alors dans toute sa dignité, et rejette celui qui a été assez aveugle pour la méconnaître, assez cruel pour la condamner gratuitement à de mortelles souffrances. Le drame se termine là. Il n'est ensanglanté par aucun

(1) *Griseldis, dramatisches gedicht.*

meurtre; mais il représente le plus douloureux tableau, le tableau d'une foi ardente qui s'éteint, d'une pensée généreuse qui succombe, d'un cœur qui se brise (1).

Il est une autre branche de la littérature allemande qui, par son origine déjà reculée et par son retour régulier, mérite de fixer au moins quelques instans nos regards. C'est celle de tous ces *Keepsake, Annuals,* ou *Taschenbücher,* qui vers le mois de décembre apparaissent derrière les vitraux de chaque librairie, avec leur couverture élégante, leurs guirlandes et leurs arabesques pareilles à ces rangées de fleurs que les habitans du Nord mettent sur leurs fenêtres pour faire diversion aux teintes monotones du ciel d'hiver. En Angleterre, on les imprime sur le plus beau vélin, on les couvre d'or et de velours, et on les range dans le domaine de la *fashion.* En France, on les abandonne au caprice des provinciaux et des étrangers. En Allemagne, on les prend encore au sérieux. C'est dans un de ces almanachs que vers le milieu du XVIII[e] siècle les étudians de Goettingue commencèrent à publier des odes et des élégies qui présageaient une ère nouvelle dans la poésie allemande. C'est dans un de ces almanachs que Goethe et Schiller firent paraître leurs célèbres *Xenies;* car ces almanachs ont été long-temps pour l'Allemagne ce que les *Revues* sont pour nous. C'est par là que le poète, le romancier débutaient dans le monde littéraire, et plus d'un écrivain distingué est resté fidèle au recueil qui accueillit ses premiers essais. Tieck a fait la fortune de l'*Urania* en lui donnant chaque année une de ses jolies nouvelles, et peu de temps avant sa mort Chamisso se glorifiait de mettre son nom en tête de l'*Almanach des Muses.* Dans une contrée où la vie est réglée d'avance, où le retour systématique des mêmes joies matérielles et intellectuelles est regardé comme un bonheur de plus, l'apparition de ces petits livres qui cachent sous leur étui moiré d'étonnantes prétentions à l'élégance est une de ces bonnes jouissances naïvement attendues dont notre existence inquiète et mobile nous a déshérités. L'Allemagne serait probablement tout aussi surprise, j'allais presque dire aussi affligée, de voir un hiver sans *Taschenbücher,* que de voir un printemps sans soleil ou une automne sans moisson. La plupart de ces recueils ne renferment que des nouvelles et des vers. D'autres sont spécialement consacrés à des notices sur l'art, sur le théâtre, sur l'histoire. Chaque lecteur choisit le sien comme nous choisissons notre journal, et il y a des familles où ces almanachs de littérature et de poésie sont gardés avec un soin religieux comme le souvenir des années qui ne sont plus.

Parmi les publications d'une nature plus sérieuse, je distingue un livre sur les principaux évènemens de la vie de Gustave III et de Gustave IV, par M. Arndt (2). C'est ce même Arndt qui, du temps de nos guerres avec l'Alle-

(1) Cette tragédie, qui a été très applaudie en Allemagne, vient d'être traduite en français, et sera prochainement publiée. Un de nos auteurs dramatiques l'arrange, dit-on, pour notre scène.

(2) *Schwedische geschichten unter Gustav dem dritten,* 1 vol. in-8°; Paris, chez Brockhaus et Avenarius.

magne, se signala entre ses plus fougueux compatriotes par sa haine contre Napoléon, par ses écrits contre la France. Quand la bataille d'Iéna soumit à nos armes les destins de la Prusse, Arndt ne se sentit plus en sûreté dans son pays, et se réfugia en Suède, où ses œuvres anti-napoléoniennes ne pouvaient que lui mériter la faveur de Gustave IV. Il séjourna quelque temps à Stockholm, puis parcourut les différentes provinces de la Suède, et publia un récit de voyage un peu long, un peu monotone, mais au demeurant assez riche de faits et d'observations. A la chute de l'empire, il revint en Allemagne et fut nommé professeur à l'université de Bonn. Là il recommença ses plaidoiries furibondes contre la France et ses dissertations sur la liberté de l'Allemagne. Mais ces mêmes vœux de liberté, que le gouvernement prussien regardait comme un acte de patriotisme quand il courbait la tête sous la puissante main de l'empereur, devinrent pour lui autant de cris séditieux quand il eut recouvré son indépendance. Le pauvre Arndt, qui en était encore aux idées de 1807, fut bien surpris un jour de se voir signalé comme un être dangereux, lui qui se regardait comme un des libérateurs de l'Allemagne, et qui pensait peut-être que sa plume aurait pu être mise dans la même balance que l'épée de Blücher. La police fit une descente chez lui, visita sa demeure, et s'empara de ses papiers. Le gouverneur de la province le suspendit de ses fonctions de professeur, et l'appela à répondre de ses idées démagogiques devant une commission d'enquête établie à Mayence. Arndt écrivit protestation sur protestation. Il déclarait qu'il n'était ni un membre des sociétés secrètes, ni un corrupteur de la jeunesse, ni un jacobin, et en vérité il avait raison. Il était réellement très dévoué au roi et au gouvernement monarchique, mais il n'aimait guère l'aristocratie. Sa parole ne suffit pas pour le justifier. Il subit toutes les tortures d'une rigoureuse inquisition, et n'obtint qu'après maintes difficultés la permission de reprendre ses cours.

L'ouvrage qu'il vient de publier porte la vive empreinte de ses anciennes passions politiques. Dans la préface, il déclare que sa sympathie pour Gustave IV provenait de sa haine pour Napoléon. Dans son introduction, il trace un tableau très développé et très intéressant de la Suède. Tout ce qu'il dit de l'état moral de ce pays, du caractère du peuple et des habitudes de la vie domestique dans le Nord est fort judicieux. Seulement l'aristocratie le gêne. Quand il en vient à parler d'elle, le levain de la démocratie fermente dans sa pensée, et sa parole tourne au sarcasme. Il oublie que cette aristocratie a été pendant plusieurs siècles la partie la plus vitale de la nation suédoise, qu'elle a conquis son illustration dans les postes les plus difficiles et sur les champs de bataille, avec Gustave Wasa dans les forêts de la Dalécarlie, avec Gustave-Adolphe dans les plaines de Lutzen, avec Charles XII dans les champs de la Pologne. Il oublie que cette aristocratie n'est point, comme dans d'autres pays, un corps hautain et arrogant, appuyé sur les traditions du passé, fier de ses privilèges, séquestré de la vie commune. Ce qui fait la force de l'aristocratie suédoise, c'est qu'elle s'est toujours montrée profondément imbue d'un sentiment national, c'est qu'elle a souvent été plus près du peuple que de la royauté, c'est

qu'à certaines époques elle s'est elle-même renouvelée en appelant à elle, en décorant de ses titres les hommes de la bourgeoisie ou du peuple qui se distinguaient par leur courage ou leur talent. Que l'on ouvre aujourd'hui le *Peerage* de la noblesse suédoise; à côté de toutes ces anciennes familles des Bonde, des Brahe, des Bielke, dont l'histoire commence, pour ainsi dire, avec l'histoire même de leur pays, on en trouvera des centaines d'autres d'une origine fort récente et fort modeste. La plupart des hommes qui, dans les derniers temps, ont occupé les plus hautes fonctions de l'état, étaient tout simplement des fils de prêtres, de marchands, de professeurs, et le chef de l'opposition dans la diète qui vient de s'assembler à Stockholm est un vieux gentilhomme.

Le récit qui succède à cette introduction est fait d'après les mêmes principes anti-aristocratiques. Gustave III et Gustave IV apparaissent dans ce récit comme deux grandes et imposantes figures au milieu des ombres inquiètes de la noblesse. L'un et l'autre avaient pourtant bien quelques défauts, l'auteur est obligé d'en convenir; mais il est évident qu'ils auraient été les premiers rois du monde, s'ils n'avaient eu autour d'eux cette fatale aristocratie. Or, tous ceux qui ont étudié impartialement l'histoire de la Suède savent que, si ces deux rois eurent quelquefois le malheur d'être, comme tous les rois, mal servis par leurs agens ou trahis par leurs ministres, ils furent eux-mêmes le plus souvent la cause première, la cause unique de leurs fautes et de leurs revers.

Gustave III était, il est vrai, un prince doué des plus brillantes qualités: beau, spirituel, instruit, passionné pour la gloire des armes et la gloire des lettres; mais il se laissa éblouir par l'aspect des cours étrangères, et renia la mâle simplicité de ses ancêtres. Il répandit autour de lui les habitudes de luxe, les frivolités ruineuses et les folles galanteries de Versailles. En un mot, il fut, avec plus de dignité pourtant et plus d'élévation d'esprit, le Louis XV de la Suède. Il avait été aimé et vénéré comme lui; il se vit, comme lui, privé des sympathies de sa nation, plusieurs années avant de succomber sous le fer d'Ankarstrœm.

Quant à Gustave IV, il ne commit qu'une légère erreur, ce fut de croire qu'il était de taille à lutter avec Napoléon et avec la France; que dis-je avec la France? avec la Russie, le Danemark et l'Angleterre, car il se trouva réellement en guerre, lui tout seul, avec ces quatre puissances. Son royaume était pour lui une terre fabuleuse dont il ne comprenait pas très bien l'étendue et les ressources. Il ordonna, un beau matin, une contribution extraordinaire de 200,000,000, et fut assez étonné d'apprendre que c'était le revenu de vingt années de tout le pays. Il se figurait que la Suède était encore la *vagina gentium*, et qu'il ne fallait que frapper le sol du pied pour en faire sortir des hommes. Un jour les Suédois, las de l'entendre frapper si souvent, marchèrent contre lui, et le mirent tout simplement à la porte du royaume. Dans le temps où ses dissensions avec la France éclatèrent, *le Moniteur* dit de lui qu'il n'avait de son aïeul Charles XII que la folie et les grandes bottes. L'épigramme était un peu crue, mais assez juste.

M. Arndt a fort atténué les déplorables résultats du règne de Gustave IV et les fautes de Gustave III. Sous ce rapport, son livre est incomplet; mais on y trouve des documens précieux sur plusieurs évènemens dont l'auteur a été lui-même témoin, sur des hommes d'état qu'il a connus, sur des faits dont il a pu fort bien savoir le secret, étant sur les lieux. Du reste, nous n'avons rien encore d'aussi étendu sur toute cette époque si animée et si dramatique de l'histoire de la Suède. En attendant que Geiier la dépeigne avec sa sagacité habituelle, ou que Fryxell nous la représente avec toute l'animation de sa pensée et de son style, l'ouvrage de M. Arndt reste comme un mémoire que l'on peut consulter avec fruit et qu'on lira avec intérêt.

Un autre professeur de Bonn, M. Loebell, à qui l'on doit déjà plusieurs dissertations historiques très recommandables, vient de publier un livre qui a pour nous un intérêt tout particulier. C'est une biographie assez étendue de Grégoire de Tours, (*Gregor von Tours und seine Zeit*,) un tableau de son époque, une peinture caractérisque des hommes de son temps. M. Guhrauer, qui adressa en 1839, à l'académie des sciences morales et politiques, un mémoire sur le projet d'expédition en Égypte présenté à Louis XIV par Leibnitz, vient de compléter les documens relatifs à cette curieuse question, et en a fait un livre que nos historiens s'empresseront de consulter. (*Kur-Mainz in der Epoche von* 1672.) MM. Heeren et Uckert, qui ont entrepris une collection complète d'ouvrages historiques, la poursuivent avec autant de zèle que d'intelligence. Ils viennent d'ajouter à leurs premières publications l'*Histoire d'Angleterre*, par M. Lappenberg, et le commencement de l'*Histoire de Danemark*, par M. Dahlmann. Dans une autre série d'études, nous devons signaler la collection complète des Minnesinger, si long-temps attendue et publiée enfin par M. Van der Hagen (1). Nous essaierons une autre fois d'apprécier ces différens ouvrages.

Ainsi, en dépouillant les nouveaux catalogues de la librairie allemande, si dans l'innombrable quantité de livres qu'ils renferment, nous trouvons beaucoup à blâmer, il y aura aussi, çà et là, plus d'une œuvre digne d'éloges. Et même en blâmant l'Allemagne, il y a quelque lieu de l'envier. Son défaut, c'est de produire trop de livres; ils sont sérieux du moins, et font preuve de labeur et de fécondité. Le public allemand enrichit encore les libraires; le nôtre les ruine. Là-bas on demande des volumes; ici on s'arrête aux feuilletons.

X. Marmier.

(1) Librairie Brockhaus et Avenarius, 60 rue Richelieu.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

29 février 1840.

Nous avons joué de tout point le rôle de Cassandre. — Il faut avant tout, disions-nous, rallier la majorité, aider la chambre à recouvrer la puissance politique qui doit lui appartenir, une puissance régulière, gouvernementale : le ministère du 12 mai, bien que composé d'hommes capables, ne peut par son agencement, et par les exclusions qu'ilinflige, donner à la chambre cette vie politique, cette unité, sans lesquelles il n'y a pour toute assemblée délibérante qu'impuissance et désordre. En méconnaissant la nécessité de se reformer et de se renforcer, le ministère s'expose à une chute peu flatteuse pour lui, et prépare au pays de nouveaux embarras et de grandes difficultés.

Nos prévisions se sont réalisées, plus tôt même que nous ne le pensions; ce qui n'est pas un mal, si le cabinet était décidé à repousser toute idée de modification et de réforme. Une fausse position, en se prolongeant, ôte de leur valeur aux hommes qui y persistent; et sommes-nous si riches en hommes capables, que nous puissions assister gaiement et périodiquement au naufrage politique de quelques-uns d'entre eux?

Certes, nous ne nous faisons aucune illusion sur le fait parlementaire qui a renversé le ministère du 12 mai. Le cabinet est tombé sous les étreintes d'une conspiration plutôt que sous les coups d'une lutte. Le mot si spirituel de l'un des ministres du 12 mai est bon à rappeler : ils ont été étranglés entre deux portes par des muets. Les muets n'appartenaient pas au même sultan, en supposant qu'il y ait des sultans dans la chambre. C'était encore une coalition, dont aucune fraction de la chambre n'est parfaitement innocente; mais c'est une coalition que nul n'a faite, et qui s'est enfantée d'elle-même. Il y a eu conspiration tacite, et la preuve qu'elle n'a pas été expresse, c'est que ni le point de départ, ni le but, ni les intentions des conjurés n'étaient les mêmes. Quelques hommes ont pu s'expliquer ensemble, s'entendre, se dire le fond de leur pensée; mais ce

qui a déterminé le rejet de la loi, ce sont les suffrages de quarante à cinquante députés d'origine, d'opinion, de tendances très diverses, et entre lesquels il n'y a eu ni combinaison ni accord. Les uns voulaient repousser une loi qui leur déplaisait, et dont ils ne comprenaient point l'importance politique : ils l'ont traitée comme une question de centimes additionnels; les autres voulaient faire sentir que rien n'était possible sans leur concours, et en même temps faire tomber le ministère; enfin il y a eu tel député qui ne voulait ni repousser la dotation ni renverser le ministère, et qui a cependant déposé dans l'urne une boule noire. C'est qu'il ne croyait pas au rejet de la loi, c'est qu'il comptait sur les boules blanches de ses voisins. Il se proposait de ne pas se vanter de son vote à Paris, et de s'en vanter auprès de ses électeurs. Et d'ailleurs, il savait bien que la loi une fois passée, on est fort oublieux à Paris, tandis qu'on a longue et bonne mémoire en province.

Même dans le pacte du silence, il y a eu de l'équivoque et du sous-entendu. Quelques-uns savaient sans doute ce qu'ils faisaient; c'était pour eux de la tactique parlementaire. D'autres acceptaient le silence comme un débarras, comme on saisit au vol tout prétexte pour ne pas parler d'un sujet qu'on n'aime guère.

C'est ici que les ministres ont manqué à la fortune. Je ne sais si leur silence a été une calamité publique; mais, à coup sûr il a perdu la dotation et précipité la chute du cabinet. Il nous est impossible de comprendre comment un ministère, dont six membres appartenaient à la chambre des députés, sans compter les secrétaires-généraux et autres fonctionnaires attachés aux divers départemens, et également membres de la chambre, ont pu ignorer les dispositions de l'assemblée, et ne pas voir qu'une discussion vive et forte pouvait seule les changer. Encore une fois, il n'y avait pas coalition formelle, mais l'accord tacite transpirait de toutes parts; les dispositions peu bienveillantes de la chambre ne pouvaient être un mystère pour personne. Le gouvernement représentatif a-t-il donc ses hallucinations, comme les gouvernemens absolus? Au moins, ce n'est pas faute de causeries et d'indices de toute nature qu'on peut chez nous se tromper dans ses prévisions.

Mais *post factum nullum consilium*. La crise ministérielle a éclaté. Il ne s'agissait pas seulement de trouver des ministres; il fallait une majorité. Un 22 février pur était impossible; les doctrinaires se seraient portés de l'autre côté avec la fraction du centre gauche qui serait restée fidèle à MM. Dufaure et Passy. Un 15 avril n'était pas plus possible, la même manœuvre aurait eu lieu en sens inverse : il ne restait d'autre ressource qu'une combinaison, il n'y avait de possible qu'un ministère de coalition. Au fait, trois combinaisons étaient seules praticables : le centre gauche avec les doctrinaires, les 221 et les doctrinaires, les 221 et M. Thiers; nous disons les 221 avec M. Thiers, car il paraît certain que, dans cette combinaison, M. Thiers aurait été abandonné par la grande majorité du centre gauche, et n'aurait guère pu apporter comme lot que sa valeur personnelle et quelques voix restées fidèles à sa fortune.

C'est à la combinaison du centre gauche avec les doctrinaires qu'on s'est

arrêté. Nous ne nous en plaignons pas, parce que nous aimons, avant tout, la sincérité du gouvernement représentatif. Le ministère du 12 mai étant tombé par le rejet de la loi de dotation, les dépouilles devaient appartenir aux vainqueurs, au centre gauche et aux doctrinaires aussi, qui, tout en ayant, la plupart du moins, voté la loi par courtoisie et à contre-cœur, n'en étaient pas, assure-t-on, les partisans, et se trouvaient d'ailleurs, par les réminiscences de la coalition, dans des relations plus amicales avec le centre gauche qu'avec les 221.

M. de Broglie refusant le pouvoir et M. Guizot gardant son ambassade, les doctrinaires n'ont pu obtenir la présidence du conseil et ont accepté la présidence de M. Thiers, comme M. Thiers était disposé à accepter celle de M. de Broglie. M. de Rémusat a l'un des deux grands ministères, M. Jaubert un ministère fort important aujourd'hui, le ministère des travaux publics : telles sont du moins les nouvelles du jour. La crise ne durerait ainsi qu'une semaine. C'est merveilleux dans ce temps-ci. Une si courte gestation annonce-t-elle au nouveau-né une longue vie?

Nous dirons notre pensée sans détour. Tout ami sincère de son pays doit désirer une administration forte et durable. C'est là un vœu général. On n'est pas seulement fatigué, on est effrayé de ces agitations sans but, de ces crises, de ces interrègnes ministériels qui compromettent à la fois la dignité du pouvoir et la paix du pays. Le ministère qu'on nous annonce, composé d'hommes capables, de notabilités parlementaires, se trouverait formé, nous l'avons dit, dans les conditions du gouvernement représentatif. Quoi qu'on pense au point de vue politique et moral du moyen employé contre le 12 mai, toujours est-il que l'administration se trouverait confiée aux mains qui l'ont renversé. On ne dirait pas cette fois qu'on a cherché à éluder les résultats de l'action régulière de notre machine politique. Il n'y aurait pas de prise pour la calomnier.

Mais l'avénement du ministère changerait-il la situation de la chambre? Les 221, que la réunion Jacqueminot cherche de nouveau à organiser, se résigneraient-ils à la nouvelle administration? M. Thiers pourrait-il du moins en détacher une partie assez considérable pour qu'une majorité forte, compacte, pût enfin se réaliser, et nous replacer dans les conditions régulières de notre gouvernement?

Il est évident que si le camp tout entier des 221 repoussait tout accord, la durée du ministère serait compromise, à cette formidable opposition venant tout naturellement se joindre les amis du ministère du 12 mai.

Le problème ne peut être résolu, et la majorité désirable se former qu'en donnant aux hommes du centre des garanties de modération et des preuves d'impartialité qui calment leur irritation, qui dissipent leurs doutes et leur fassent surmonter leurs répugnances.

Certes, ce n'est pas à l'homme d'état qui va présider la nouvelle administration que peuvent échapper les difficultés et les nécessités de la situation. Si tout dépendait de sa sagacité, de son jugement, de son action personnelle, nous serions complètement rassurés.

Ce qui nous laisse quelque doute, ce qui nous inspire de l'inquiétude, ce sont les amitiés que M. Thiers a dû contracter pendant son éloignement des affaires; amitiés hautaines, dévouemens impérieux, impatiens de tout frein, de toute mesure, daignant à peine accorder aux hommes qu'ils devraient rallier une insultante amnistie.

Si M. Thiers ne parvenait pas à contenir, à discipliner ses amis, si au lieu de se présenter aux centres avec des auxiliaires dociles à sa voix, il ne leur présentait que des adversaires implacables, tout serait perdu. Le chef du cabinet ne serait plus, aux yeux des hommes modérés, que l'instrument ou le complice d'un parti hostile; la discorde ne tarderait pas à se mettre même au sein du ministère; ses adversaires en triompheraient, et la lutte ne pourrait se terminer que par la dissolution du cabinet ou par la dissolution de la chambre. Ou M. Thiers succomberait comme un homme aventureux, téméraire, incapable de tenir le gouvernail, ou le pays serait exposé à des épreuves dont nul ne peut prévoir le résultat, et dont la responsabilité serait immense.

Ainsi, pour nous, la question tout entière est de savoir si le cabinet qu'on annonce donnera ou ne donnera pas de suffisantes garanties aux hommes qui aiment également l'ordre et la liberté, aux hommes de gouvernement et de progrès sensé et mesuré. Nous le désirons, nous le croyons, parce que nous sommes convaincus que M. Thiers voit dans son avénement au pouvoir autre chose que le gain d'une gageure, qu'une puérile satisfaction d'amour-propre. Celui qui consentait à s'associer à M. de Broglie, qui l'acceptait comme chef du cabinet, a le droit d'inspirer confiance aux hommes des centres, aux conservateurs de notre dynastie, de nos institutions, de la dignité nationale et de la paix. Au surplus, leurs doutes ne tarderont pas à être dissipés. L'avénement du nouveau ministère laissera nécessairement vacantes plusieurs places considérables dans les diverses administrations. Le choix des nouveaux fonctionnaires est un fait politique de sa nature. Le ministère révélera par ces nominations sa pensée tout entière; les centres ne pourront pas s'y tromper. Ils verront s'ils ont affaire à un ministère de coalition, habile, mesuré, prudent, maître de lui-même et tenant compte de toutes les nécessités de la situation, ou bien à un cabinet dominé par une pensée exclusive et par des influences qui ne pourraient que rapetisser les hommes qui auraient consenti à lui prêter leur nom et leur valeur politique.

Du reste, ce n'est que sur le fondement d'une conjecture et du bruit public que nous parlons. Nous ne sommes pas assez ignorans des choses de ce monde pour ne pas savoir qu'en pareille matière il n'y a de certain, de positif, que les paroles du *Moniteur*. Il est en ce moment même des personnes graves qui doutent fort de la combinaison annoncée. Il leur paraît impossible qu'une partie considérable des centres se rallie à une administration où les 221 ne trouveraient ni leur chef ni aucun de leurs membres influens. Ils ne conçoivent pas que les 221 puissent ainsi se résigner au rôle de vaincus. Il n'est, à leur avis, qu'un seul cabinet qui puisse rallier dans la chambre une forte majorité : c'est le cabinet qui devait se former par l'alliance de M. Molé

avec M. Thiers. M. Thiers, dit-on, perdrait, il est vrai, une partie de ses amis; mais rien ne devrait empêcher les doctrinaires, disposés à s'allier à M. Thiers seul, de le suivre dans son alliance avec le chef du parti conservateur. N'avoueraient-ils pas, en s'y refusant, que c'est vers la gauche qu'ils préfèrent marcher, et qu'ils sacrifient leurs principes à leurs antipathies? Raisonnement spécieux sans doute et qui pourrait peut-être faire avorter, par de nouvelles tentatives, le cabinet qu'on donnait aujourd'hui comme chose certaine.

Certes, nous applaudirions fort à cette triple combinaison; mais nous n'osons pas la croire possible. Il n'y a peut-être pas de grande raison qui s'y oppose. Il y en a trop de petites, et malheureusement en pareille matière les petites raisons trop souvent l'emportent.

Il serait fâcheux, dans le cas présent, qu'il en fût tout-à-fait ainsi, particulièrement à l'égard de cette portion influente et persistante de la chambre qui s'attache, avant tout, à l'idée de conservation. L'alliance ou l'appui de quelques membres influens des 221 tendrait à reporter M. Thiers vers les centres, à le replacer dans une situation analogue à celle qu'il avait il y a quatre ans, et dont l'abandon a été pour tous une cause incessante d'affaiblissement et d'agitation.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons que nous réunir à tous ceux qui demandent à grands cris une prompte solution. Qu'on ne laisse pas croire au pays que l'établissement de juillet est travaillé d'une sorte d'agitation périodique, dont les accès se rapprochent au lieu de s'éloigner, et dont la guérison devient de jour en jour plus difficile.

Tout est arrêté à l'intérieur. Les lois les plus importantes, les mesures les plus impatiemment attendues, se trouveront cette année encore rejetées à la fin de la session, lorsque l'ennui, le dégoût, l'impatience, ne laissent aux chambres aucune puissance de travail, et ôtent toute dignité à leurs délibérations. La question des sucres, celles de l'esclavage, de la rente, des chemins de fer, et tant d'autres, resteront sans solution pour peu que la crise se prolonge, et alors recommenceront, avec plus de violence et plus d'apparence de raison, les récriminations contre les résultats de ce système électoral qu'on voudrait bouleverser à tout prix. Il est vrai qu'il serait impossible d'offrir longtemps au pays le spectacle de deux chambres inactives, l'une plongée dans un profond sommeil, l'autre ne veillant que pour se trémousser et pour amener des crises qu'elle déplore, et dont elle est incapable de prévenir le retour.

L'extérieur n'est guère plus rassurant. Quoi qu'on en dise, notre alliance avec l'Angleterre, sans être rompue, est singulièrement affaiblie. Nous sommes alliés; mais sur une question capitale, immense, nous ne voulons pas la même chose, nous ne tendons pas au même but: nous sommes des alliés qui, sans tendre au même but, cherchons à augmenter chacun nos forces maritimes. L'Angleterre ne cesse de négocier avec les autres puissances, et particulièrement avec la Russie, sans notre participation; l'Angleterre ne cesse de monter la tête au divan, que nous voulons ramener à des idées, à des projets raisonnables; l'Angleterre ne cesse d'irriter et de menacer ce pacha d'Égypte que nous dési-

rons à la fois soutenir et contenir. En Grèce, l'Angleterre, par le ministère de M. Lyons, empêche, embrouille toutes choses, et a rendu inutiles les directions et les conseils, aussi désintéressés que salutaires, que la France n'a cessé de donner au gouvernement grec. Le parlement d'Angleterre retentit tous les jours d'accusations, de plaintes, de suppositions contre la France, souverainement ridicules, il est vrai, mais auxquelles ne craignent pas de prendre part des chefs de parti, des hommes qui devraient être graves et mieux apprécier l'importance de l'union des deux pays. Certes, ce ne sont pas là les rapports de deux alliés bien intimes; et cependant c'est de l'alliance anglo-française que dépend la paix du monde. Qu'on la suppose rompue, et il n'est plus de bornes aux conjectures : le champ des évènemens devient incommensurable; c'est une mer sans rivage.

Ajoutons que le cours naturel des choses peut faire naître à tout instant des incidens graves. Le grand-visir a été frappé; il est mort pour les affaires. Méhémet-Ali n'est pas jeune, et il n'est pas le seul grand personnage, prince ou non, qui approche du terme de sa carrière. Sans doute les hommes changent, les affaires et les intérêts restent les mêmes; mais il en est de cette proposition comme de beaucoup d'autres : elle n'est vraie que dans une certaine mesure. La mort de l'empereur Paul, même celle de Fox, ne furent pas indifférentes pour la France. La mort de Ferdinand a été le commencement d'une guerre sanglante, atroce, en Espagne.

Cette guerre ne touche pas encore à son terme. On ne sait pas encore si Cabrera est mort ou convalescent. Qu'on dise ensuite que dans ce siècle tout se sait, tout se communique avec la rapidité de l'éclair. L'Espagne est un démenti permanent à notre civilisation. Espartero paraît enfin vouloir sortir de sa tente et commencer quelque promenade de printemps. Il prendra peut-être une ou deux bicoques; il se reposera ensuite pendant six mois de ces énormes fatigues. A ce jeu, si Cabrera ne meurt pas de maladie, il mourra un jour ou l'autre de vieillesse.

Ce qui est plus rassurant pour l'Espagne, c'est le succès de ses élections et le bon esprit qui paraît devoir dominer au sein des cortès. La minorité y est plutôt turbulente qu'habile, plutôt tracassière que redoutable. L'émeute que les exaltés ont faite dans la salle des cortès et qui n'a pas trouvés d'auxiliaires dans les rues, est une preuve d'impuissance. Madrid a été mis en état de siége; c'est un acte de vigueur. Le jour où l'Espagne pourra se donner une administration forte et intelligente, vaincre son insouciance et son fatal laisser-aller, elle remportera une victoire plus utile que toutes celles qu'elle peut gagner au pied des Pyrénées. Qu'elle offre à ses provinces le spectacle d'un gouvernement actif, régulier, et la pacification spontanée des provinces ne tardera pas à couronner les efforts de l'administration.

Les travaux de nos chambres, pendant la crise, méritent à peine d'être mentionnés. Il n'y a eu que deux faits remarquables. A la chambre des pairs, l'éloge du général Bernard, par M. le comte Molé. Plein de faits intéressans et curieux, de rapprochemens ingénieux et délicats, d'aperçus élevés et de

cette mesure, de ce tact qui distinguent cet homme d'état, il a été accueilli par la chambre avec la plus vive satisfaction. Il n'a laissé qu'un désir, celui d'entendre le plus tôt possible un éloge qui offre plus de difficultés encore dans la bouche d'un ministre de juillet, l'éloge académique de M. de Quélen.

M. Teste, à la chambre des députés, appelé à la tribune pour une pétition relative aux offices, a fait preuve de talent en repoussant les accusations et les reproches dont il avait été l'objet. La chambre, malgré des préventions que la presse et les parties intéressées avaient soigneusement alimentées, a applaudi à la parole du ministre et goûté ses raisons. Singulière assemblée, dira-t-on, qui vous renverse aujourd'hui sans vous entendre, et vous applaudit demain! Mais aussi pourrait-elle répondre : Pourquoi ne parliez-vous pas deux jours plus tôt? Est-ce à la chambre de vous prier de parler, ou à vous de demander à la chambre de vous écouter? Pourquoi avez-vous laissé à l'éloquence pâteuse de M. Amilhau le soin de réfuter M. Laffitte?

Une réponse vive, piquante, s'il le fallait, faite par un ministre, aurait engagé la bataille. Ne serait-ce pas que les ministres aussi ne brûlaient guère du désir de parler sur la question, et auraient désiré l'emporter comme un ordre du jour sur une pétition? Au surplus, nous nous plaisons à le reconnaître, il serait injuste de trop insister sur le silence des ministres dans ce jour mémorable. Nul n'est certain d'échapper aux effets d'une surprise. Ce qui est moins concevable, ainsi que nous l'avons dit, c'est que la surprise ait été possible, surtout pour les ministres députés.

Revue Littéraire.

La grande émotion littéraire de la quinzaine a été la nomination de M. Flourens à l'exclusion de M. Victor Hugo. Nous venons trop tard pour ajouter aux lazzis de toutes sortes qui en ont couru, et cela serait peu de notre goût d'ailleurs. Il est très fâcheux que la portion de l'Académie française, qui s'est obstinée à ce point contre M. Hugo, n'ait pas compris que, dans le discrédit général où tombent tous les corps, il y avait inconvénient, pour le corps prétendu spirituel par excellence, à ranimer toutes les vieilles plaisanteries qui ont cours depuis Piron, depuis Chapelle, et à se les attirer grossies de ce je ne sais quoi de particulièrement méprisant et mortifiant qui est le propre de la clameur publique en ce temps-ci. Nous regrettons surtout que M. Flourens, un homme honorable, un savant distingué, qui remplit si bien son rang à l'Académie des sciences, se soit prêté à une véritable intrigue qui, sans lui, aurait probablement échoué. Les Éloges de Cuvier, de Chaptal, de Desfontaines, sont assurément des morceaux convenables, où la gravité du ton est

assortie à celle des sujets, où il ne se rencontre (mérite rare!) aucune sortie déclamatoire et de mauvais goût; mais on n'y distinguerait rien de particulièrement littéraire. Fontenelle, cité quelque part par M. Flourens, a dit que « ce qui ne doit être embelli que jusqu'à une certaine mesure précise, est ce qui coûte le plus à embellir. » M. Flourens, dans ses Éloges, est encore bien en-deçà de cette mesure discrète et permise de l'embellissement grave qui sied à la science. Il aurait au besoin à se souvenir un peu plus, en écrivant, de Vicq-d'Azir et de Condorcet. Philosophe de cette dernière école, de celle de Tracy et de Cabanis, il a eu, dans le cas présent, cette piquante et méchante fortune d'être porté à l'Académie française par une coalition de littérateurs tous plus étrangers à la science les uns que les autres (j'en excepte l'honorable M. Lemercier), par des faiseurs de petits vers, d'opéras-comiques, par des royalistes boudeurs, par des hommes enfin qui, certainement, l'appréciaient moins directement en lui-même qu'ils ne repoussaient par son moyen M. Victor Hugo. N'est-ce pas là un tort réel qu'a eu M. Flourens de se prêter à servir ainsi d'instrument? Ne le sent-il pas aujourd'hui? Ces nuées d'épigrammes qui lui pleuvent sur la tête depuis quinze jours, qu'a-t-il à y opposer? Son mérite propre n'est pas de ceux qui se puissent démontrer à la foule et qui aient le droit d'espérer une revanche; il aura beau multiplier, au sein de l'Académie des sciences, ses estimables travaux sur la garance et la coloration des os, la plaisanterie ne subsistera pas moins autour de son nom, qui sera à jamais coloré de cette sorte dans l'opinion moqueuse et légère. Combien d'honnêtes gens, d'estimables esprits, sous la restauration, sont demeurés ainsi sous le coup du ridicule pour quelque faux pas qui a donné la seule idée de leur allure! M. Flourens n'a guère qu'un moyen visible et direct de répondre à toutes les plaisanteries que sa nomination a déchaînées : c'est de profiter de son fauteuil à l'Académie française pour voter avec l'indépendance qu'il sait garder, nous assure-t-on, au sein de l'Académie des sciences. Si M. Hugo se représente à la vacance prochaine, M. Flourens lui doit sa voix.

Il ne faudrait pourtant pas que l'excès de la plaisanterie allât, en se prolongeant, jusqu'à devenir trop sérieux. On parlerait de je ne sais quelle protestation qu'une association de gens de lettres prétendrait opposer au vote de l'Académie française : c'est ainsi, en des temps fameux, que la Commune de Paris protestait contre la Convention. De telles rodomontades, qui sentiraient, jusqu'à un certain point, le sans-culotisme littéraire, manqueraient trop leur effet, et elles iraient trop au rebours des intérêts et de la cause de M. Hugo, pour que nous y croyions le moins du monde avant de lire la protestation en toutes lettres au *Moniteur*.

Il n'a manqué à l'honneur et à la bonne grace de la nomination de M. Molé que d'être précédée de celle de M. Hugo. L'opinion publique, en ce qu'elle a d'éclairé, a applaudi à un témoignage de considération si unanime et si mérité. Ç'a été une bonne fortune pour le nouvel académicien d'avoir à prononcer, deux jours après, au sein de la Chambre des Pairs, l'éloge du général Bernard; cette parole simple, honnête, élevée, touchante, eût justifié tous les choix.

Le Théâtre-Français a eu son succès brillant dans la nouvelle comédie de M. Scribe. L'idée de *la Calomnie* est aussi courageuse que spirituelle; on doit remercier l'auteur d'avoir osé dire et su faire accepter au public, si esclave des journaux, bon nombre de vérités assez neuves sur la scène. Il faut convenir pourtant que ceux même qui rient ne se corrigent pas; un de mes voisins qui applaudissaient le plus, avait le journal *le Siècle* dans son chapeau. Il y a deux manières de juger cette comédie : ou bien l'on veut, même sur les planches, de la vérité fine, de l'observation fidèle et non outrée des caractères, une vraisemblance continue de ton et de circonstances; ou bien on se contente d'une certaine vérité scénique, approximative, et à laquelle on accorde beaucoup, moyennant un effet obtenu. Dans le premier cas, on sera assez sévère pour la pièce de M. Scribe; on adressera à l'auteur plusieurs questions auxquelles il lui serait difficile de répondre. Où a-t-on vu une nigauderie matoise si complète que celle de Coqueney? Ce n'est, comme le rôle de la marquise, qu'une amusante caricature. Où a-t-on vu, même aux bains de Dieppe, une telle facilité d'aborder le ministre, une telle ouverture à causer, chacun de ses affaires privées, dans la salle commune, une telle crédulité bruyante pour compromettre une jeune fille? Je pourrais pousser l'interrogatoire bien loin... Et cette importance des propos du garçon de bain? Et ce ton de vrai commis-voyageur, ce dandinement détestable du vicomte de Saint-André? Mais il faut prendre garde de paraître pédant, surtout quand on s'amuse. Or, à prendre les choses de ce bon côté, on redevient très indulgent à la pièce. Le second acte a des parties énergiques dans le rôle du ministre; il en est partout de délicates et de fines dans le rôle de Cécile, surtout au moment où, forcée par la calomnie, elle ose regarder en elle-même et s'avouer son amour pour son tuteur : ce revirement de cœur est traité à merveille. Mais le chef-d'œuvre de la pièce est au quatrième acte, dans la scène où le vicomte de Saint-André, pressé par le ministre et par M. de Guibert, essaie de justifier Cécile sans compromettre en rien Mme de Guibert, laquelle, survenant à l'improviste, se trahit d'un mot, sans s'en douter, aux yeux de son mari et de son frère. Cela est d'un franc comique, et dont l'auteur a tiré tout le parti en le prolongeant. C'est là ce qu'on appelle une *situation* par excellence. Je m'imagine que M. Scribe, dans beaucoup de ses pièces, n'a trouvé d'abord qu'une situation, à peu près comme le chansonnier qui trouve, avant tout, son refrain; le reste vient après et s'arrange en conséquence. Pour cette pièce, en particulier, le procédé pourrait bien s'être passé ainsi. Une telle situation étant trouvée, il ne s'est plus agi que de l'encadrer, de l'amener : les quatre actes qui précèdent peuvent sembler un peu longs pour cette fin. Quand M. Scribe, dans sa première manière du Gymnase, procédait par deux actes, l'action courait plus vite, et les préparatifs se voyaient moins. A la première représentation, j'ai entendu comparer la pièce à un bonbon exquis (cette scène du quatrième acte), qui serait enveloppé dans quatre boîtes de carton, et tout au fond de la quatrième. C'est un compliment sévère. Cette pièce de *la Calomnie* est très commode, par cette dilatation en cinq actes, qui ne sont pas tous également remplis, pour étudier très à nu le procédé et,

en propres termes, le mécanisme dramatique de M. Scribe, qui se dérobe dans des œuvres plus rapides. Les ménagemens d'entrée et de sortie, les adresses de ralentissement pour économiser l'action, se peuvent admirer au point de vue du métier : il y a une scène surtout, à la fin du second acte, une préparation de musique vocale qu'on voit venir et qui ne doit pas avoir lieu; c'est le plus charmant escamotage.

L'observation de la société se retrouve dans des traits spirituels et dans des détails heureux bien plutôt que dans l'ensemble de l'action et dans les caractères des personnages. M. Scribe ressemble en un sens aux poètes dits *de la forme,* qui s'inquiètent, avant tout, des circonstances de l'art et négligent souvent l'inspiration toute naturelle. Lui, il s'inquiète beaucoup des habiletés et des ruses du métier, et sa raillerie ingénieuse ne puise pas *à même* de la société pour ainsi dire; Picard, pour ne prendre qu'un exemple proportionné, le Picard du bon temps était bien autrement que lui en pleine et vraie nature humaine. Mais n'allons pas nous montrer trop exigeans, et à propos d'un légitime succès, envers notre seul auteur comique d'aujourd'hui. Cela ne fera peut-être pas beaucoup d'honneur à notre époque d'avoir eu M. Scribe pour seul auteur comique; mais cela fera beaucoup d'honneur à M. Scribe assurément, et il faut l'en applaudir. Je ne veux plus que lui adresser une simple observation au sujet d'un personnage de *la Calomnie.* Depuis long-temps il est reçu que la *marquise* est ridicule; c'est un personnage sacrifié. Mais cette marquise de *la Calomnie* passe toutes les bornes; elle réussit pourtant, elle fait rire; le parterre s'écrie que *c'est bien cela,* comme si le parterre avait rencontré sur son chemin de telles marquises. M. Scribe, en flattant par là les instincts de classe moyenne et les préventions démocratiques, méconnaît les qualités les plus essentielles d'un monde qui disparaît graduellement et qui n'aura plus sa revanche, même à la scène. Allons! cette marquise de *la Calomnie* n'est-elle pas elle-même un petit échantillon de calomnie? Tant il est vrai qu'elle se glisse partout, là même où elle est si hardiment d'ailleurs et si spirituellement moquée.

Si *la Calomnie* a rendu un peu d'éclat au théâtre, les romans dignes de quelque attention sont toujours aussi rares. En vain feuilletons-nous le *Journal de la Librairie;* les productions nouvelles qu'il annonce sont de celles qu'il faut accueillir par le silence. Dans une telle disette de travaux d'imagination, la critique serait forcée de garder le silence, si elle ne trouvait à se rejeter sur les publications sérieuses. C'est dans le domaine de l'histoire et de la science que s'est réfugiée la vie intellectuelle, et c'est là qu'en attendant une occasion meilleure, nous essaierons de l'étudier aujourd'hui.

LA RELIGION DES DRUZES, par M. de Sacy (1). — On comprend jusqu'à un certain point l'établissement du mahométisme. En s'inspirant de l'Évan-

(1) Deux vol. in-8. Chez Dondey-Dupré, rue Vivienne.

gile qu'il mutilait, des dogmes chrétiens qu'il transformait grossièrement, le Koran présenta à la race arabe dispersée une unité propice pour la politique, propice pour l'agrégation de ces nationalités restreintes et désunies. Aux débris épars du polythéisme antique, à Mercure, à Jupiter, au Soleil, dont les tribus, diversement sabéennes, avaient fait chacune quelque dieu suprême, à l'ismaélisme, doctrine dégénérée des croyances judaïques, à tant de sectes contraires, Mohammed venait substituer une religion nouvelle, qu'il sut affermir par le prestige des conquêtes. Cependant le dogme du prophète, bien qu'il dût persister à travers les siècles et dominer jusqu'à nos jours sur toute une partie du monde, eut dès l'abord ses contradicteurs. On le sait, Mohammed trouva dans sa famille même des rivalités ennemies, et l'un des premiers son beau-frère, Talhba-Ibn-Khouweyled, proclama le schisme, s'isola de la foi naissante. L'Arabie fut plus ensanglantée encore par les luttes de l'islamisme, que ne l'a jamais été peut-être l'Europe par les hérésies sans nombre dont l'institution chrétienne a triomphé tour à tour.

L'introduction du livre de M. de Sacy est consacrée aux dissidences religieuses du mahométisme; dès les premières pages de cette exposition, à la fois historique et métaphysique, se retrouve l'élévation lumineuse, l'inépuisable et souveraine érudition de l'illustre orientaliste. Ce qui frappe avant tout dans cette étude, c'est la singulière analogie qui se rencontre entre la marche des hérésies ottomanes et celle de nos hérésies d'Occident. Les unes comme les autres, elles ont pour point de départ ces inquiétudes de l'esprit qui veut savoir plus que la foi primitive n'enseigne, l'impatience de quelque prescription trop sévère, ou bien elles servent de prétexte et de déguisement aux ambitions de la politique. Il convient encore de remarquer que les mêmes causes occasionnelles d'altération se sont souvent rencontrées dans les deux religions : ainsi les doctrines du magisme, desquelles est sortie chez nous la secte manichéenne, ont amené au sein de l'islamisme de redoutables divisions. L'étude de la philosophie grecque introduisit également chez les musulmans l'esprit de dispute, et par suite le scepticisme, d'où sont nées ces interprétations allégoriques du Koran, tout-à-fait semblables, dans leur procédé et dans leurs conséquences, aux interprétations symboliques qu'a eu à subir l'Évangile. Des deux côtés, auprès de questions qui touchent aux problèmes les plus élevés de la destinée humaine, auprès de spéculations qui ne sont point dépourvues de grandeur, ce sont, chez les hérésiarques, les mêmes subtilités théologiques, les mêmes rêveries bizarres, les mêmes minuties mystiques. Les opinions les plus étranges, les plus absurdes, les plus inconciliables avec les dogmes reçus, trouvent également, chez les musulmans comme chez les chrétiens, des croyans et des martyrs. Si des abstractions on descend à l'histoire, c'est un spectacle analogue, et les dissidences religieuses se traduisent dans les faits par des haines impitoyables, des persécutions, des guerres sanglantes.

J'ai hâte de le dire, toutefois, c'est seulement dans cette sphère hétérodoxe que l'histoire des deux religions se rejoint et se confond. Singulière solidarité de l'erreur! On peut comparer légitimement le développement des hérésies

mahométanes au développement des hérésies chrétiennes; ce sont des causes, une marche, des résultats identiques. Le Koran au contraire ne peut subir aucun rapprochement sérieux avec l'Évangile; pour être tout-à-fait juste, il faudrait même mettre à part quelques-unes des vastes hérésies chrétiennes, comme le pélagianisme et la réforme, auxquelles rien ne correspond chez les mahométans. On ne peut nier qu'il y ait là une certaine grandeur. L'islamisme au contraire a ses proportions restreintes, et, malgré les similitudes, l'erreur chrétienne a le plus souvent encore l'avantage. Pour ne prendre qu'un exemple, nos schismatiques et nos sectaires d'Occident ont professé quelquefois sur Dieu, sur sa nature, les opinions les plus extravagantes; eh bien! ce sont là miracles de sagesse et de raison auprès des croyances de quelques tribus musulmanes. En Europe, nous avons quelquefois prêté à l'être en soi des formes singulières, mais sans nous le représenter, à la façon des Hischanni, comme une masse de métal fondu, sans lui donner, avec les Djoulakis, une figure humaine accompagnée d'une bouche, d'oreilles et de poils tout noirs, sauf la barbe, sans soutenir surtout que sa moitié supérieure est concave, sa moitié inférieure solide, et qu'il est pourvu de cinq sens en n'ayant ni chair ni membres.

Parmi les plus insignes folies des hérésies mahométanes et de l'esprit humain, il faut compter les dogmes des Druzes. Ces dogmes étaient restés jusqu'ici couverts d'un profond mystère. Quelques fragmens des livres druzes, rapportés à de longs intervalles par des missionnaires ou des voyageurs, étrangers la plupart aux études sérieuses, ne suffisaient pas à éclairer l'histoire de cette remarquable secte. Nasr-Alla-Bin-Gilda, médecin syrien, avait eu grand'peine à se procurer, en Orient, l'exemplaire du *Livre des témoignages des mystères de l'Unité,* dont il fit hommage, en 1700, au roi de France. Ce précieux document, ignoré de la science, devait attendre plus d'un siècle la mise en œuvre et la lumière. Vers 1763, un compilateur, Puget de Saint-Pierre, avait fait paraître, il est vrai, une *Histoire des Druzes*, et, depuis, un savant danois, Adler, leur consacra quelques recherches dans le *Museum Kuficum*. Mais tout cela était fautif, incomplet, mal renseigné; on savait seulement que les Druzes, dispersés dans le Kaire, aux environs d'Alep, avaient leurs habitations principales sur le Liban, le long des côtes de la Syrie, qu'ils étaient maîtres de Barout, et qu'ils occupaient environ mille bourgs ou villages, vivant du commerce de soie, de vin et de salpêtre.

Les Druzes adorent comme dieu le troisième khalyfe fathimite d'Égypte, Hakem-Bem-Rillah. Or, on se rappelle la vie de Hakem, ce long règne de vingt-sept années, ce mélange monstrueux d'extravagances et de cruautés. Le khalyfe avait onze ans, quand il commença de régner, l'an 386 de l'hégyre, c'est-à-dire vers la fin du xe siècle de notre ère. Son naturel féroce s'exerça d'abord contre un rival. Il fit enchaîner le prétendant vaincu, pieds et poings liés, sur un chameau, et un singe fut attaché à ses côtés, qui frappait incessamment avec une pierre la tête du patient jusqu'à lui briser le crâne. Le trait le plus marqué du caractère de Hakem fut une inconstance sans bornes, une

tyrannie capricieuse, ivre, frénétique, qui rappelait celle de certains empereurs romains. Tantôt il proscrivait toutes les sectes musulmanes, faisant écrire sur les murailles les anathèmes qu'il lançait contre elles, et défendant, sous peine de mort, de les effacer; tantôt il proclamait la liberté de conscience la plus absolue, ou bien il accablait de faveurs les chrétiens et les juifs, pour les persécuter bientôt avec violence, pour leur imposer, par exemple, des vêtemens marqués de signes ignominieux. Les prescriptions les plus puériles, les lois les plus ineptes étaient le fruit de cette fantaisie sans frein : on ne pouvait approcher de son palais sans être tué immédiatement; l'usage de certains légumes était puni de l'échafaud. Afin que les femmes ne pussent sortir de chez elles, il était enjoint aux cordonniers de ne les point chausser, sous peine de mort. Pour imiter Néron, Hakem fit mettre le feu à l'ancienne capitale de l'Égypte, et il se plut à contempler l'incendie; une autre fois il prit plaisir à faire murer subitement le bain des femmes, et rit long-temps de leurs cris et de leurs gémissemens. Les aboiemens d'un chien ayant effrayé l'âne sur lequel il était monté, il dressa immédiatement contre les chiens des listes de proscription, et en fit périr plus de trente mille en un jour, dans la seule ville du Kaire. Tant de crimes, tant de folies devaient trouver des vengeurs. Pour prévenir leur propre perte, ses sœurs et le chef de ses troupes l'assassinèrent sur le mont Mocaltam, où il allait tous les matins pour s'entretenir, disait-il, avec Dieu, comme Moïse au Sinaï.

Comment un tel monstre est-il parvenu à se faire adorer? Comment la religion qui l'avait déifié lui a-t-elle survécu, et s'est-elle conservée encore, après huit cents ans, à travers les obstacles et les évènemens? Hakem se vit servi dans son projet insensé par Hamza et un certain Mohammed, le premier Persan, le second Turc. Hakem fut le dieu et Hamza le pontife suprême; voilà le seul fait bien établi de cette étrange institution. Jusqu'ici on n'avait parlé que très vaguement du culte des Druzes et de leurs dogmes. Eux-mêmes recommandaient comme le plus grand, le plus sacré des préceptes, un silence absolu sur leur foi. Le *Livre de la Loi*, enfermé dans une sorte d'arche sainte, n'était accessible qu'au chef des initiés, et le Druze infidèle qui trahissait le secret de sa croyance était publiquement mis à mort. M. de Sacy étudie, pour la première fois, avec ensemble, et après avoir soumis à une critique sévère et comparé entre eux les documens originaux, cette religion qui s'entourait de voiles, comme la statue d'Isis. Constatons quelques-uns de ces curieux résultats.

L'unité et l'incompréhensibilité de Dieu, tel est le caractère primordial, essentiel de cette religion. De là vint le nom d'*unitaires* donné à ces sectaires. La théodicée des Druzes est incomplète, mais souvent élevée; elle proclame un être suprême sans attributs, sans bornes; elle déclare que la manière la plus parfaite de confesser Dieu, c'est de le chercher fort au-dessus du *comment* et du *où*, c'est de ne le faire ni extérieur, ni intérieur, ce qui supposerait des idées de relation. Voilà, en deux mots, la métaphysique religieuse des Druzes. En tant qu'abstraction, et tout inacceptable qu'elle soit, elle me paraît valoir

bien des théodicées plus connues et indulgemment vantées. Tant qu'il s'agit du ciel, les Druzes sont, en somme, assez raisonnables; mais, dès qu'on arrive sur terre, Hakem et ses folies se retrouvent vite. Selon eux, Dieu s'est manifesté dix fois sous une apparence humaine et en divers lieux, dans la Perse, dans l'Inde, dans l'Yémen, sous la forme tantôt d'un riche propriétaire de chameaux, tantôt d'un constructeur de ports, exerçant divers métiers, même la royauté (1). Noé, Abraham, Moïse, Jésus, Mahomet, n'étaient que des prophètes chargés de missions successives; ils n'ont pas eu le caractère de révélateurs. Dans ses diverses manifestations au contraire, Dieu est tellement uni à la figure humaine, que les actions et les paroles de cette figure sont véritablement les actions et les paroles de Dieu. Hakem est la dernière incarnation de l'être en soi, et les croyans prétendent que, pour cacher modestement sa divinité, il se donna comme un descendant de Mahomet. On le voit, la tradition superstitieuse altère bientôt l'histoire.

Aux yeux des Druzes, les moindres actions de Hakem prennent un sens symbolique. Pourquoi, par exemple, montait-il sur un âne sans selle? Cela prouve qu'il détruisit et abrogea la loi, car les ânes, dans le texte du Koran, signifient les prophètes qui ont révélé au monde la loi extérieure. Pourquoi portait-il une étoffe de laine noire? Pour indiquer l'épreuve à laquelle seraient soumis, après lui, ses adorateurs. De son vivant, Hakem voulait déjà qu'on le prît de la sorte au sérieux. C'est en l'an 408 de l'hégyre qu'il commença à répandre la croyance qu'il était dieu, et c'est là aussi la date qui ouvre l'ère chronologique des Druzes. Un imposteur, Darazi, seconda les vues ambitieuses du khalyfe. Tous les argumens de persuasion lui furent bons. Aux crédules il disait que l'ame d'Adam était venue jusqu'à lui; à d'autres, il prodiguait l'argent; ailleurs, il séduisait la foule en autorisant l'usage du vin, en légitimant le vice. De son côté, Hamza enseignait en secret le dogme de la divinité de Hakem, et bientôt tout le peuple de l'Égypte et de la Syrie crut fermement que cette vie, pleine d'atrocités sans nom et de caprices insensés, était bien celle d'un dieu fait homme. Aucune appellation, aucune définition, disait Hamza, ne convient à Hakem, et ce n'est que par nécessité et pour se faire comprendre, qu'on emploie, en parlant de lui, des formes usitées parmi les hommes. Que personne, ajoutait l'apôtre, ne dise : « La paix de Dieu soit avec lui! » Ce serait du polythéisme.

Hakem ne laissa pas à Hamza le soin de son apothéose posthume; il avait lui-même réglé les formalités de la divine étiquette que l'on devait observer à son égard. La modestie s'en mêlait parfois. Il était défendu de baiser la terre

(1) C'est ainsi, on se le rappelle, que Bouddha affirmait avoir passé par une infinité de formes humaines. Il disait que les ossemens de ses corps, morts durant la suite de ses incarnations, eussent dépassé en volume des planètes entières, et que le sang qu'il avait répandu par suite de ses décapitations successives, formerait une mer plus vaste que l'Océan. Avec les Druzes, on n'est encore qu'en Syrie, et les grandes merveilles orientales commencent plus loin.

en sa présence, de descendre de cheval à sa rencontre. Quand on venait pour le saluer, tout le monde devait se ranger du côté droit; quand on lui présentait une supplique, le texte de la requête devait expressément ne contenir qu'un nombre impair de lignes. Cette tyrannie arithmétique pénétrait même dans la vie privée, et il était également enjoint d'observer le nombre impair dans toutes les actions et dans toutes les paroles. Voilà les plus impérieuses des prescriptions ordonnées de sang-froid par Hakem-Bem-Rillah, troisième khalyfe d'Égypte, et dieu par la grace de son ministre Hamza et par la bonhomie des Druzes.

Quant aux maximes et aux rites de la religion musulmane, Hakem en fit bon marché. Le précepte d'exterminer les infidèles, le jeûne, le rhamadan, les pèlerinages, toutes les coutumes gênantes furent abolies. Ce code relâché séduisit le peuple; mais cela ne suffisait point : il fallait des prosélytes. Hakem ouvrit donc, dans son palais, une école où l'on apprenait toutes les sciences relatives à la religion, et il munit abondamment cette école d'argent, d'encre, de papier et de plumes. Les élèves devinrent des adeptes ardens, et célébrèrent à l'envi les actions merveilleuses du divin khalyfe, si bien qu'on peut répéter à ce propos le verset du Koran : « Si tous les arbres de la terre étaient des plumes, que la mer fût convertie en encrier, et qu'après elle il y eût encore sept autres mers pareilles, cela serait insuffisant pour écrire tous ses miracles. » Nous l'avons vu, dans la réalité, le règne de Hakem n'avait été qu'un enchaînement monstrueux de forfaits; ces actes s'étaient passés publiquement, aux yeux de l'Égypte tout entière, et cependant voilà qu'il suffit de quelques intrigans, de quelques illuminés pour imprimer un sceau suprême à ce tyran misérable. Ses flatteurs en firent un dieu : l'ignorance, l'ambition, la crainte, ont maintenu cette foi impie; le temps et la coutume l'ont consacrée. Cela peut paraître honteux pour l'esprit humain; mais on ne saurait trop, à la vue des faiblesses populaires, répéter le mot de Vauvenargues : « Il n'y a point de superstition qui ne porte avec elle son excuse, les grands sujets sont pour les hommes le champ des grandes erreurs. » Or, la religion est le couronnement, la fin des choses humaines, et les Druzes n'ont pas été les seuls à se tromper.

Hakem s'aperçut bientôt que, quand on n'est point dieu, il ne faut pas être seul pour créer, pour établir un dogme. Il eut donc recours au sacerdoce, il institua des prêtres. Sa prétendue divinité ne pouvait pas toute seule faire illusion; il fallait, pour prendre son langage, des satellites à cet astre trop peu resplendissant de lui-même. De là les *ministres de la religion unitaire*. Ces ministres commandent le respect et l'obéissance, car ils sont les clés de la miséricorde. On en compte cinq spirituels, célestes, inaccessibles, auxquels répondent sur terre cinq ministres corporels qui s'élèvent à ce haut pontificat par des initiations successives. C'est quelque chose de la hiérarchie de l'église triomphante reproduite ici-bas par l'église militante. En opposition aux ministres de vérité, il y a les ministres de l'erreur. Ce sont comme les démons en regard des anges, Ormuz et Ahriman.

Le premier des ministres célestes est Hamza, *l'Intelligence*, qui a paru dans toutes les révélations depuis Adam, sous divers noms : Pythagore, David, Éléazar, etc. C'est lui qui frappe les disciples du polythéisme et de l'irréligion, qui démontre les vérités et conduit les hommes dans les voies de l'obéissance, vers le Dieu miséricordieux. — Le second est Ismaïl (1), *l'Ame*. Il a paru du temps de Hamza sous le personnage d'Abou-Ibrahim, fils de Mohammed-Témimi. Hamza lui donna l'investiture, et déposa en lui ses secrets et sa sagesse. Hamza, disent les livres des Druzes, c'est le mâle, Ismaïl la femelle. Leur union est nécessaire à la production des ministres et des fidèles. Il faut qu'ils agissent de concert pour donner la lumière, comme l'amadou et la pierre à feu pour donner l'étincelle. — Le troisième ministre est Mohammed, fils de Wahab, ou *la Parole*. C'est le premier fruit né de *l'Intelligence* et de *l'Ame*. Il est chargé de l'enseignement religieux, de surveiller les rites et cérémonies, de s'enquérir du bien et du mal, de punir les coupables, d'imposer les pénitences.—Le quatrième ministre est Sélama ou *l'Aile droite*. Sa vie réelle, comme sa vie figurative, est entourée d'impénétrables mystères.—Le cinquième ministre, enfin, est *l'Aile gauche* ou Aboul-Assan-Ali. Il a joué un grand rôle dans le développement de la religion unitaire, et il est l'auteur de la plupart des traités qui composent le recueil religieux des Druzes. — Ces divers ministres ont tous annoncé la divinité du khalyfe avec des voix « pareilles à celle du tonnerre ; » ils sont au sommet de la hiérarchie théocratique, rangée autour du céleste trône de Hakem.

Jusqu'ici nous ne sommes pas sortis du ciel. Après Dieu, révélé dans Hakem, après les intermédiaires entre la cause et l'effet, adorés dans les ministres divins, on arrive à la création, et ici les bizarreries abondent plus que jamais. Les choses ont été formées, dès leur origine, dans l'état où nous les voyons aujourd'hui. Au premier jour il y eut par milliers des habitans de tout sexe et de tout âge. Chaque homme était né sachant son métier. Dès l'abord pourtant, et avant les siècles, tout cela n'existait qu'en imagination, et se réalisa par un effet de la toute-puissance du créateur. Ensuite les ames passèrent successivement d'un corps dans un autre. L'ame d'un unitaire passe dans une figure unitaire, celle d'un polythéiste dans la figure d'un polythéiste. La masse des êtres humains n'est susceptible ni d'augmentation ni de diminution ; car, si le monde augmentait seulement à chaque millier d'années d'un seul individu, la terre deviendrait à la fin trop étroite pour contenir l'humanité; s'il diminuait, au contraire, d'un seul individu par chaque millier d'années, le globe, à la suite des siècles, demeurerait désert. Cette absurde immobilité de la théogonie des Druzes n'est pas seulement dans le chiffre de la population, elle est aussi dans le fond même de leur doctrine. En effet, les ames des infidèles, lors même qu'elles ont paru se réunir à la religion unitaire, finissent toujours par retourner à leur nature perverse et cor-

(1) On a de cet Ismaïl divers écrits, l'un intitulé *le Cierge*, l'autre *le Cantique de l'ame*. Ce dernier est un poème.

rompue. — Nous voilà bien loin des innocentes utopies du *progrès humanitaire.*

La psychologie des Druzes vaut leur théorie de la création. Selon eux, il y a dans l'homme deux ames ou substances immatérielles, et, comme les contradictions ne leur coûtent pas, avec cette immobilité fatale de tout à l'heure, avec le retour nécessaire à une forme moins parfaite, même après une vie excellente, ils proclament le libre arbitre le plus absolu. La beauté ou la laideur du corps auquel l'ame s'unit dans ses diverses transformations, a un rapport direct avec la pureté ou la corruption de cette ame. Peut-être (tant sont obscures et enveloppées toutes ces doctrines), peut-être dans les métamorphoses d'hommes en animaux, dont il est parlé, ne faut-il voir que le symbole d'une dégradation morale.

Comme le dogme de Hakem n'est, en réalité, autre chose qu'un mélange bizarre, confus, méconnaissable, des cosmogonies de l'Inde, du judaïsme, du Koran et même de l'Évangile, à côté de rêveries propres aux ambitieux fondateurs de cette secte, le jugement et la résurrection devaient ne pas être oubliés. La fin du monde amènera le triomphe de la religion des Druzes et la punition des méchans. Lorsque Hakem se manifestera au dernier jour, les crimes seront dévoilés. Ceux qui échapperont à l'épée se verront assujétis à un impôt qui les couvrira de honte, à un impôt de deux drachmes et demi. Les apostats porteront un bonnet de peau de porc, long d'une aune; ils auront aux oreilles des anneaux de verre noir, brûlans l'été et froids l'hiver. — Ceci n'est qu'un misérable pastiche des terribles mystères de la vallée de Josaphat.

Après avoir défiguré les miracles auxquels croient les mahométans et les chrétiens, Hakem devait aussi réformer la morale du Koran. Les sept commandemens de l'islamisme, parmi lesquels le paiement de la dîme, le jeûne, la guerre contre les infidèles, sont remplacés par sept autres dont le premier et le plus grand est « la véracité dans les paroles. » Les autres se suivent ainsi : « Veiller à la sûreté réciproque, — renoncer à la fausse religion, — se séparer des démons, — reconnaître l'unité de Dieu, — être content de ses œuvres, quelles qu'elles soient, — se résigner aux ordres de Dieu, dans l'une et l'autre fortune. »

Telle est, en résumé, la doctrine des Druzes; elle enveloppe dans une universelle proscription tous les autres cultes. La haine de l'islamisme est surtout sensible. Pour les chrétiens et les juifs, dont l'existence en Syrie et en Égypte était très précaire au temps de Hakem, ils ne sont dignes que du dédain. Tout en admettant une partie de la Bible, et en l'expliquant au profit de la religion unitaire, les Druzes, dans leur mépris, affirmaient même que les chrétiens sont, après leur mort, changés en pourceaux et en singes. — On sera moins sévère en Europe pour les sectateurs de Hakem. Bien qu'il soit radicalement absurde, le culte du khalyfe a joué un assez grand rôle dans l'histoire de l'Asie occidentale, pour mériter une très notable place. Sans doute, Hakem n'a pas été un puissant législateur comme Zoroastre, un moraliste éminent comme Confucius; il n'a pas eu une grande destinée de conquérant et de fon-

dateur comme Mahomet: mais, au-dessous de ces noms, il doit être regardé, dans l'ordre intellectuel, et à part l'affreux souvenir qu'il laisse en politique, comme un des imposteurs religieux les plus habiles qui se soient fait accepter par les hommes.

L'institution sacerdotale de Hakem était si bien établie, qu'elle a traversé les siècles. Le temps néanmoins a modifié ces croyances, et les Druzes d'aujourd'hui sont assez éloignés, sur certains points, du primitif esprit de leurs codes sacrés; des superstitions nouvelles se sont mêlées à leur culte bizarre, et, à l'heure qu'il est, l'idolâtrie chez eux a sa grande part. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, ils adorent secrètement la figure d'un bœuf ou d'un veau, qu'ils tiennent enfermée dans une boîte et cachée à tous les yeux, avec le même soin qu'ils mettent à dérober aux profanes leurs livres saints. Apis est maintenant sur l'autel à côté du parodiste de Jésus et de Mahomet.

L'*Exposé de la Religion des Druzes* est le dernier ouvrage écrit par M. de Sacy. Il l'avait commencé dès sa jeunesse, et, à travers les préoccupations d'une existence si glorieusement, si assidûment remplie, ce projet préféré lui souriait toujours. L'accomplissement en a été retardé jusqu'à ses derniers jours, comme pour couronner dignement cette grande et laborieuse carrière. Sans nul doute, si un pareil travail s'accomplissait pour toutes les religions, il en jaillirait de toutes parts d'immenses lumières historiques et philosophiques. Mais ce n'est point là le seul mérite de ce livre. L'Europe savante n'avait que des notions vagues et fautives sur le culte important et mystérieux des Druzes: seul, M. de Sacy, par sa connaissance vraiment prodigieuse de l'Orient, pouvait combler cette lacune. Il l'a fait avec cette science sûre, inépuisable, avec cette méthode lumineuse, cette critique saine et mesurée, cette supériorité calme et sereine qui le mettent à part, bien au-dessus de la tourbe vulgaire des orientalistes, et lui assignent dans l'érudition le rang de Laplace en mathématiques, le rang solitaire de Cuvier dans les sciences naturelles. On ne remplacera pas M. de Sacy; mais sa vie demeurera au moins comme un exemple pieux, comme un idéal encourageant. L'*Exposé de la Religion des Druzes* ne peut que perpétuer autour de son souvenir ces traditions graves, élevées, auxquelles a su rester fidèle, dans une autre sphère, le publiciste distingué qui a hérité de ce nom illustre.

HISTOIRE D'ESPAGNE, par M. Rosseeuw Saint-Hilaire (1). — Le livre de M. Saint-Hilaire, dont nous avons déjà eu occasion d'examiner rapidement le premier volume, ne commence qu'avec l'invasion gothique; mais une introduction étendue est consacrée à l'Espagne romaine. Des détails intéressans sur la configuration de la Péninsule, sur les populations primitives, telles que les Celtes et les Ibères, sur les influences grecques et phéniciennes, sur la domination carthaginoise, s'offrent dès l'abord. Puis viennent les vieux récits de Carthagène et d'Hamilcar, d'Annibal et de Sagonte; les victoires des

(1) Quatre vol. in-8°. Chez Levrault, rue de la Harpe, 81.

Scipions, la lutte héroïque de Viriates, le siége sanglant de Numance, les chances guerrières de Metellus, de Sertorius et de Perpenna, toutes ces vieilles histoires enfin qu'on sait du collége, mais auxquelles M. Rosseeuw Saint-Hilaire a su souvent conserver leur caractère de grandeur antique. Avec l'empire, l'Espagne, devenue province romaine, n'a plus d'annales, pour ainsi dire; sa nationalité s'efface, elle ne se distingue plus par un caractère propre, et son histoire alors n'est autre que celle de la Gaule et de Rome.

Ce n'est qu'avec l'invasion des Goths que recommence l'histoire d'Espagne. Cette partie du livre de M. Saint-Hilaire est tout-à-fait digne d'éloges. Ce qu'il raconte de la domination gothique en Espagne, la conversion de Rechared au catholicisme, le règne des rois orthodoxes à Tolède, la persécution des Juifs sous Sisebut, enfin le long déclin et la chute de cette monarchie de l'invasion, offrent un tableau plein d'intérêt. Cependant la partie vraiment neuve de ce travail, c'est l'examen de la constitution ecclésiastique, des conciles, de l'épiscopat, des couvens des Goths; c'est surtout l'étude de leur législation et de leur code, de leurs formes juridiques et pénales, des modifications qu'ils ont apportées à l'esclavage, de leur agriculture et de leur commerce. M. Rosseeuw Saint-Hilaire n'a pas été aussi heureux dans les détails, trop étendus et peu proportionnés avec son cadre, qu'il a donnés sur l'origine des Goths, sur leur histoire antérieure à l'invasion de l'Espagne. Cette exposition manque de dégagement, et on sent à chaque instant l'embarras. C'est que, quand il parle si au long de la conquête de l'Italie et d'Alarich, quand il insiste sur Attila, sur l'empire gothique de Gaule, M. Rosseeuw Saint-Hilaire n'est pas dans son sujet. Avec les Arabes et leur rapide conquête, il ne tarde pas à prendre sa revanche.

Fondé par la guerre, l'islamisme devait pousser à la guerre et aux conquêtes les peuples qu'il avait soumis. Une pensée politique et religieuse présidait aux expéditions des Arabes contre l'Europe. Ils voulaient reculer jusqu'aux dernières limites du monde connu les bornes du royaume de Damas; et quand ils arrivèrent en Espagne, ce n'était pas comme les Normands, par instinct de pillage, par amour de lointaines et belliqueuses aventures, c'était pour prendre racine sur le sol et dans l'espoir aussi d'acquérir au prophète des empires nouveaux. M. Saint-Hilaire fait habilement ressortir les causes apparentes ou détournées qui arrachèrent à l'Asie et à l'Afrique ces hordes musulmanes.— Trois ans suffisent à la conquête. Les Arabes marchent au combat comme les premiers chrétiens marchaient au martyre; ils se battent et meurent avec l'enthousiasme du fanatisme. La guerre qu'ils apportent est terrible, et pour montrer qu'ils ne redoutent pas la famine plus que l'épée, ils font cuire, sous les murs d'Écija, les cadavres restés sur le champ de bataille, et annoncent aux Espagnols qu'à défaut de vivres ils sont décidés à se nourrir de leur chair. Quand les fascines manquent pour l'assaut, ils comblent les fossés avec des morts, et ces fascines-là ne manquent jamais, car les Espagnols, malgré les revers, n'ont pas oublié Numance et Sagonte. Retranchés sur leurs murailles, ils meurent jusqu'au dernier, et, si les historiens arabes ont souvent

raison de les comparer, dans une défaite, aux chèvres qui s'enfuient vers les montagnes, ils leur rendent du moins cette justice que dans leurs châteaux ce sont des lions. Chose remarquable, le fanatisme n'exclut pas chez les Arabes la générosité et la clémence. Des flots de sang seront versés sur les champs de bataille, mais la nation vaincue gardera paisiblement son culte; l'armée musulmane, au milieu des plus tristes rigueurs de la guerre, respecte les femmes, les enfans, les vieillards, les moines, et pour elle la foi jurée, le traité conclu est chose sainte comme le Koran. L'exercice du catholicisme est libre et sans entraves. Les évêques célèbrent les conciles, et les chrétiens de l'Andalousie, par déférence pour des vainqueurs généreux, font un volontaire hommage, tout en gardant la foi de leurs pères, aux pratiques de l'Orient, et donnent à leurs enfans la circoncision en même temps que le baptême. C'était là une concession sans importance. L'islamisme, pour triompher, s'était vainement armé de toutes ses vertus. En Asie, en Afrique, ses victoires avaient été promptes et définitives, parce qu'il offrait l'unité politique et religieuse à des tribus, débris de mille sectes, qui, dans l'isolement même de la vie nomade, sentaient le besoin puissant d'un lien. En touchant le sol de la Péninsule, il rencontra le christianisme patient, opiniâtre dans le malheur, résigné à toutes les épreuves. L'Arabe était supérieur à l'Espagnol par la culture, l'intelligence, peut-être même par certaines vertus; mais rien de ce qu'il apportait de grand, d'élevé, ne germa sur la terre conquise. Arrivée dès le début à son dernier degré de force et d'action, la religion du prophète marcha rapidement vers la décadence. La conquête tendit sans cesse à s'éparpiller; la nation vaincue, au contraire, malgré de continuels morcellemens, s'avança toujours vers une destinée supérieure et plus forte. Le christianisme fut son arche sainte.

C'est un curieux synchronisme que cette double histoire de deux peuples, que ce duel sanglant, au nom de Mahomet et du Christ, sur ce sol à la fois fécond et sauvage, si heureusement disposé pour des guerres sans fin. Pendant huit siècles, l'Espagne poursuit vainement à travers toutes les luttes et les misères le rêve de son unité politique. Chacune de ses provinces est un royaume incomplet, arabe ou chrétien; mais l'histoire de ces royaumes étroits est toute une épopée. L'unité de foi n'a pas éteint les haines entre tous ces conquérans, d'origines diverses, asiatiques ou africains. Arabes et Berbers ont à peine touché le sol espagnol, qu'ils s'en disputent la domination suprême. Luttes sanglantes, mêlées implacables, où les armées rivales, après avoir combattu plusieurs heures à cheval et à la lance, les lances brisées et les chevaux morts, continuent, pendant tout un jour, à combattre à pied, et finissent par briser leurs épées comme leurs lances. Heureusement pour les vaincus, le dogme de la fatalité est là qui les console, et les plus terribles défaites n'arrachent ni plainte ni murmure. M. Rosseeuw Saint-Hilaire expose avec une très remarquable lucidité les diverses vicissitudes des Arabes d'Espagne au VIIIe siècle, sous la domination des émirs. Il raconte avec une connaissance fort exacte des chroniques musulmanes et chrétiennes leurs guerres civiles, leurs luttes contre les populations indigènes, leurs lointaines excursions dans

le pays des Francs, et la fortune toujours hasardée et changeante de ces chefs qui passent si vite du pouvoir au supplice. Par occasion, et comme éclaircissement rapide, il jette aussi un coup d'œil intelligent sur la situation du khalifat et de l'émirat d'Afrique, dont l'histoire est étroitement liée à celle de l'Espagne musulmane; et, de la sorte, on peut saisir les causes intimes et les causes extérieures des révolutions, des désastres et des succès de la race conquérante; on sait l'impulsion, les forces actives qu'elle recevait encore du dehors, ce qu'elle tenta pour s'isoler, et les limites que l'Europe éleva contre ses envahissemens.

Après avoir tracé avec talent l'histoire politique et militaire des monarchies arabes de l'Espagne jusqu'à la domination des Almoravides, l'auteur, qui est arrivé comme à mi-chemin, s'arrête pour résumer dans un tableau général l'état du gouvernement et de la civilisation. C'est d'abord l'impôt, et l'impôt d'après la loi musulmane; c'est la dîme qu'il faut donner à Dieu et au souverain pour légitimer la possession de ses biens. La destination de la dîme dans l'origine est donc essentiellement religieuse, c'est une sorte de taxe des pauvres. Les moines, les enfans, les femmes, les esclaves, tous ceux qui souffrent, qui sont faibles, ou dont la vie est occupée de choses saintes, en sont exempts. Plus tard l'impôt est principalement appliqué aux besoins de l'état, aux charges publiques. Les chrétiens paient le double des musulmans, et le revenu total de l'Espagne arabe est d'environ 200 millions de notre monnaie actuelle, non compris le produit flottant des guerres et des conquêtes, qui était considérable. Ce chiffre élevé du revenu public fait supposer une prospérité remarquable; et, en effet, l'agriculture et l'industrie avaient pris sous la domination arabe un développement qu'elles n'atteignirent que beaucoup plus tard chez les peuples de la chrétienté. Le fils d'Abd-el-Rahman, disent les chroniques, avait changé les épées et les lances en pioches et en râteaux, et on comptait sous son règne cent mille presses à huile dans la Péninsule.

Le commerce était abondant comme le sol. On fabriquait à Cordoue des draps que les khalifes envoyèrent en présent solennel à Charlemagne et à Charles-le-Chauve, et qui furent regardés en France comme une merveille. La diffusion de l'islamisme et les habitudes de la vie nomade favorisaient le trafic; la population était riche, active, nombreuse, et l'on peut, sans trop craindre l'erreur, l'évaluer au double de ce qu'elle est aujourd'hui. Quant au gouvernement, comme chez tous les peuples d'origine orientale, il fut exclusivement despotique; le pouvoir du khalife dans l'état est absolu, illimité, comme celui du père dans la famille, et ce khalife, *commandeur des croyans*, délègue ou révoque la puissance à son gré. Chose vraiment singulière, et qui tendrait presque à établir que la valeur des institutions politiques est relative, que le despotisme sied mieux à certains peuples que la liberté, et que chaque chose, en ce monde, a son temps et son degré propice de latitude! Le Koran lui-même, ce code de l'immobilité, n'a-t-il pas vu ses croyans les plus fidèles figurer au premier rang de la civilisation? Ces Arabes, que nous avons laissés si loin derrière nous, n'étaient-ils pas nos maîtres au xe siècle? Quand les ténèbres descendaient, menaçantes et profondes, sur la chrétienté, une vive lumière éclairait

l'Espagne musulmane, sous le règne de cet Al-Hakem II, qui recherchait les livres des vaincus comme des dépouilles opimes. Quelques débris mutilés de la littérature antique, les pères de l'église, défigurés par les ignorantes interpolations des moines, et les commentaires sans valeur des livres saints formaient alors le fonds des bibliothèques chrétiennes. On parvenait à grand' peine à rassembler quelque centaine de volumes, et cent volumes étaient un trésor qui suffisait à rendre une abbaye célèbre et enviée. Al-Hakem, plus inquiet que les chrétiens des produits de l'intelligence, avait réuni une immense bibliothèque, dont le catalogue seul ne comptait pas moins de quarante-quatre volumes. La science, dans ses états, n'était pas, comme dans le monde chrétien, le partage exclusif du petit nombre. Les femmes elles-mêmes la cultivaient avec ardeur, et le talent des vers était recherché dans les esclaves infidèles presque à l'égal de leur beauté. La philosophie, la médecine, les sciences exactes, l'histoire naturelle, avaient trouvé de nombreux disciples et des protecteurs fervens dans le royaume de Cordoue; la philosophie des Arabes, il est vrai, bien que dominée par la souveraine mémoire d'Aristote, se résumait trop souvent encore en un vain entassement de mots et de formules; leur poésie substituait la rêverie banale et vague à la pensée; leur médecine recourait plus volontiers à la cabale qu'à l'observation : mais, si grande qu'ait été l'imperfection, il y avait du moins étude, préoccupation sérieuse des choses de l'esprit, aspiration vers la science et l'art, et cette société, qui touchait à la fois par ses origines à Rome, à la Grèce, à Constantinople, gardait un cachet original et profond. Les chroniques arabes laissent à une immense distance toutes les chroniques espagnoles contemporaines. Les Arabes ont une histoire, quand l'Europe chrétienne n'a, pour ainsi dire, que des légendes; ils ont de plus Avicenne et Averroës.

L'Espagne chrétienne, comme l'Espagne infidèle, est morcelée en royaum e rivaux qui ont leurs sympathies, leurs intérêts distincts; mais ces états, resserrés dans leurs limites restreintes, vivent d'une vie plus durable que le puissant empire de Charlemagne. C'est le royaume des Asturies, toujours en guerre, et qui sonne tous les ans sa croisade contre les Maures; c'est le royaume de Léon, chevaleresque champ clos, où les infidèles et les chrétiens échangeront leurs plus terribles coups de lance. Ici, comme chez les Arabes, les grands caractères, les batailles sans pitié, les sombres infortunes présentent à l'historien une trame toujours animée d'un intérêt puissant, et M. Saint-Hilaire fait très bien ressortir les diverses nuances du caractère espagnol; il montre comment, sur cette terre où le despotisme a toujours été dans les lois civiles et religieuses, le culte austère de la liberté s'est toujours conservé impérissable au fond de toutes les ames, et comment l'Espagnol, opprimé comme peuple, a conservé comme individu toute son indépendance. Mais pourquoi donc la liberté, la civilisation, n'ont-elles jamais pu atteindre dans la Péninsule un entier développement? Pourquoi tant de faiblesse, d'impuissance et de grandeur à la fois? Pourquoi cette stérilité d'une terre qui ne demande qu'à produire, cette pauvreté d'un royaume qui renferme tant d'élémens de richesse?

Il y a là un problème historique que M. Saint-Hilaire aborde avec une science curieuse et patiente, et dont il cherche la solution dans l'étude approfondie des lois et des institutions nationales. Au XIIe siècle encore, il retrouve et signale, chaque fois qu'il les rencontre sur sa route, les derniers vestiges du code gothique; il note ce qui meurt et ce qui survit de cette législation barbare, quelle empreinte elle laisse aux mœurs, quelles formules elle lègue au droit. Il examine tour à tour les *fueros*, espèce de chartes municipales octroyées par les rois ou les hauts barons, les institutions militaires, et ces ordres guerriers de Calatrava, d'Alcantara, de Santiago, dont les moines armés, noirs de hâle et de soleil, n'aimaient, disait-on, que Dieu, la guerre et les chevaux rapides. En débrouillant ainsi le chaos des *fueros* provinciaux, l'auteur expose nettement tous les inconvéniens, tous les avantages du système municipal espagnol, et fait connaître d'une manière satisfaisante les rapports des villes entre elles, les obstacles que les institutions particulières présentaient aux progrès de l'unité monarchique, l'état de la commune dans le royaume, et l'état de l'homme privé dans la commune.

La tâche laborieuse que s'est imposée M. Rosseeuw Saint-Hilaire est loin d'être accomplie, et ce qui reste à publier de son livre présentera un intérêt non moins soutenu. Les plus grandes époques n'ont point encore été abordées. L'Amérique, Charles-Quint, Napoléon, trouveront place dans son œuvre, qui se continuera jusqu'en 1830. Cette œuvre sera donc complète, et remplacera sans retour bon nombre de livres français relatifs à l'histoire de la Péninsule. L'*Abrégé chronologique* de Desormeaux, historiographe de la maison de Bourbon, le travail de Macquer et Lacombe, ne sont que des compilations exactes qui ne sauraient mériter le nom d'histoire. Le père d'Orléans et l'abbé Bertou n'ont pas une valeur plus durable. Pour savoir quelque chose de sûr et d'exact sur l'Espagne, il fallait donc recourir aux sources. C'est là un rude labeur dont quelques rares érudits ont seuls le courage, et tous les esprits sérieux qui s'intéressent aux études consciencieuses et persévérantes sauront bon gré à M. Saint-Hilaire de leur avoir révélé tant de faits curieux, et restés comme inédits jusqu'à ce jour dans les chroniques arabes et espagnoles. On pourrait bien adresser à l'auteur quelques objections, lui reprocher par exemple certaines formes de style qui rappellent trop *la Gaule poétique*, certaines déductions philosophiques qui manquent de précision et de netteté; mais, en somme, l'*Histoire d'Espagne* est un livre très estimable, très consciencieux, et qui prendra rang.

V. DE MARS.

